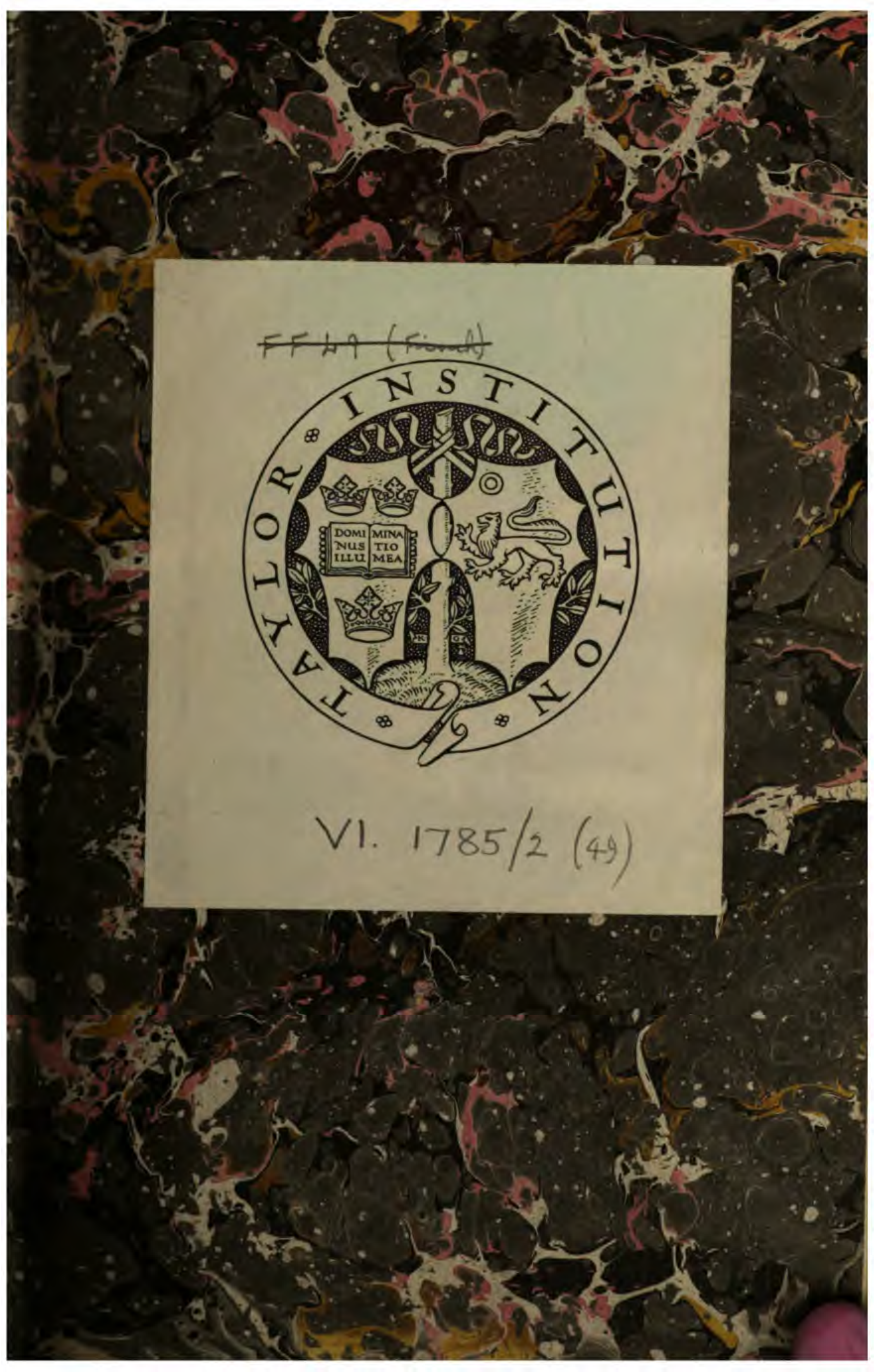




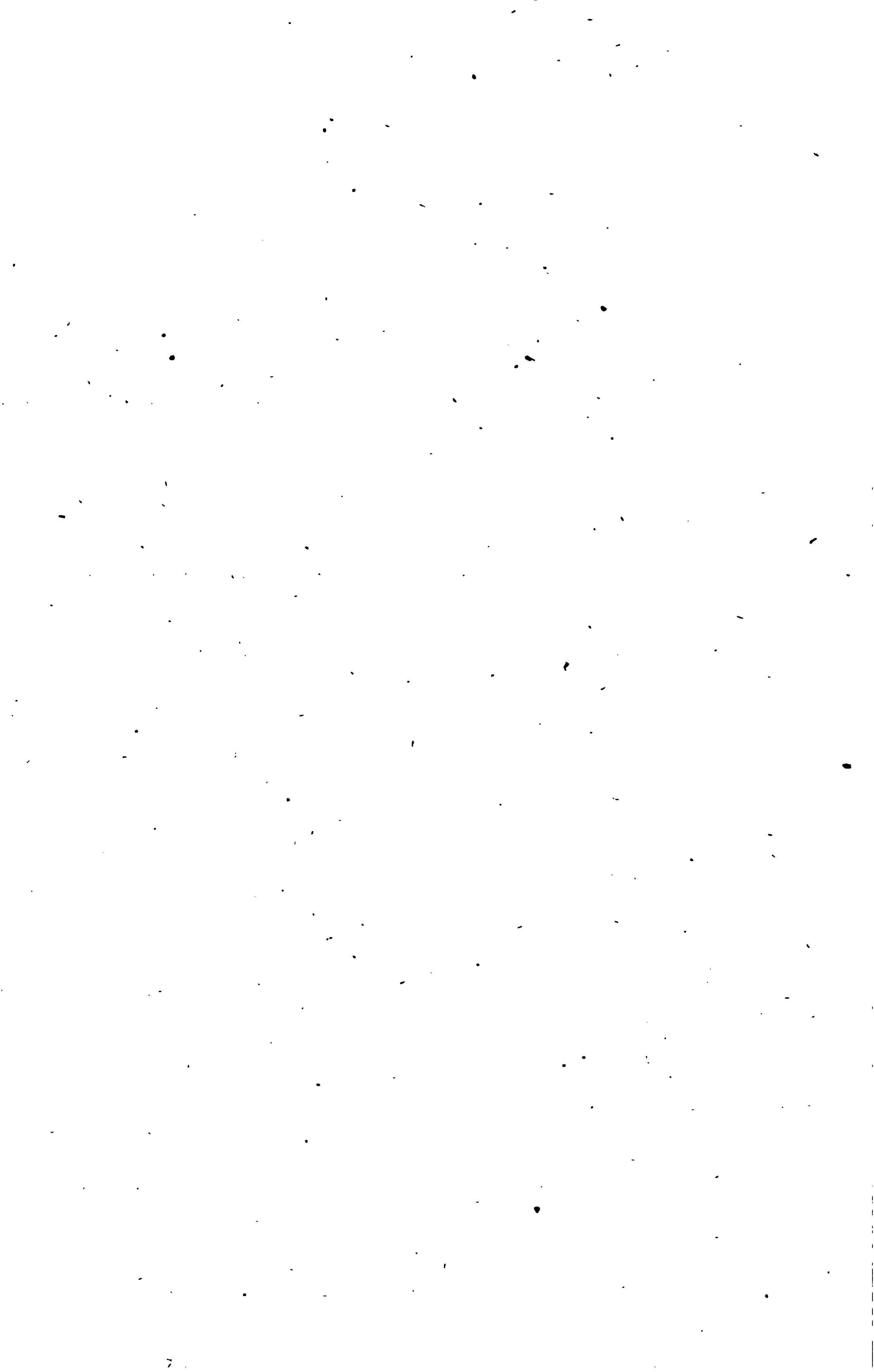
No
MFK



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 - OCT. 1946
OF OXFORD

MELANGES

LITTERAIRES.



SUR

LA CONSIDERATION

QU'ON DOIT AUX GENS DE LETTRES

Fragment d'une lettre.

ON ne trouve ni en Angleterre, ni en aucun pays du monde, des établiſſemens en faveur des beaux arts comme en France. Il y a preſque par-tout des univerſités : mais c'eſt dans la France ſeule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'aſtronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la ſculpture, & l'architecture. *Louis XIV* s'eſt immortaliſé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cents mille francs par an.

J'avoue que c'eſt un de mes étonnemens, que le parlement d'Angleterre, qui a promis vingt mille guinées à celui qui ferait la découverte des longitudes, n'ait jamais penſé à imiter *Louis XIV* dans ſa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenſes plus honorables pour la nation ; tel eſt le reſpect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune.

M. *Addiſſon* en France eût été de quelqu'académie, & aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une penſion de douze cents livres, ou plutôt on lui

aurait fait des affaires, ſous prétexte qu'on aurait aperçu dans ſa tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été ſecrétaire d'Etat. M. *Newton* était intendant des monnaies du royaume; M. *Congrêve* avait une charge importante; M. *Prior* a été plénipotentiaire; le docteur *Swift* eſt doyen d'Irlande, & y eſt beaucoup plus conſidéré que le primat. Si la religion de M. *Pope* ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas que ſa traduction d'Homère ne lui aît valu deux cents mille francs. J'ai vu long-temps en France l'auteur de Rhadamiſte près de mourir de faim; le fils d'un des plus grands-hommes que la France ait eu, & qui commençait à marcher ſur les traces de ſon père, était réduit à la miſère ſans M. *Fagon*.

Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'eſt la conſidération où ils ſont: le portrait du premier miniſtre ſe trouve ſur la cheminée de ſon cabinet; mais j'ai vu celui de M. *Pope* dans vingt maiſons.

M. *Newton* était honoré de ſon vivant, & l'a été après ſa mort comme il devait l'être. Les principaux de la nation ſe ſont diſputé l'honneur de porter le poële à ſon convoi. Entrez à Weſtminſter, ce ne ſont pas les tombeaux des rois qu'on y admire; ce ſont les monumens que la reconnaiſſance de la nation a érigés aux plus grands-hommes qui ont contribué à ſa gloire; vous y voyez leurs ſtatues comme on voyait dans Athènes celles des *Sophocle* & des *Platon;* & je ſuis perſuadé que la ſeule vue de ces glorieux monumens a excité plus d'un eſprit, & a formé plus d'un grand-homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au ſimple mérite; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Weſtminſter la célèbre comédienne mademoiſelle *Oldfield*, à-peu-près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. *Newton*.

Mais je puis vous aſſurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de mademoiſelle *Oldfield* enterrée dans leur Saint-Denis, n'ont rien conſulté que leur goût; ils ſont bien loin d'attacher de l'infamie à l'art des *Sophocle* & des *Euripide*, & de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui ſe dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation ſe glorifie.

Quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire ſentir la barbare & lâche injuſtice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de mademoiſelle *le Couvreur*.

On ſe garde bien en Italie de flétrir l'opéra, & d'excommunier le ſignor *Tenezini* ou la ſignora *Cazzoni*. Pour moi, j'oſerais ſouhaiter qu'on pût ſupprimer en France, je ne ſais quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos ſpectacles. Lorſque les Italiens & les Anglais apprennent que nous flétriſſons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons; que l'on excommunie des perſonnes gagées par le roi; que l'on condamne comme impie un ſpectacle repréſenté chez les religieux & dans les couvens; qu'on déshonore des jeux où de grands princes ont été acteurs; qu'on déclare œuvres du démon des pièces revues par les magiſtrats les plus ſévères, & repréſentées devant une reine vertueuſe: quand, dis-je,

des étrangers apprennent cette insolence, cette barbarie gothique, qu'on ose nommer sévérité chrétienne; que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation? & comment peuvent-ils concevoir, ou que nos lois autorisent un art si infame, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les lois, récompensé par les souverains, cultivé par les plus grands-hommes, & admiré des nations; & qu'on trouve chez le même libraire, l'impertinente déclamation contre nos spectacles, à côté des ouvrages immortels de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, de *Quinault*?

Du temps de *Charles I*, & dans le commencement de ces guerres civiles suscitées par des rigoristes fanatiques, qui eux mêmes en furent enfin les victimes, on écrivait beaucoup contre les spectacles, d'autant plus que *Charles I*, & sa femme, fille de notre *Henri le grand*, les aimaient extrêmement.

Un docteur nommé *Prynn*, scrupuleux à toute outrance, qui se serait cru damné s'il avait porté un manteau court au lieu d'une soutane, & qui aurait voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de DIEU & de la *propaganda fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies qu'on jouait tous les jours très-innocemment devant le roi & la reine. Il cita l'autorité des rabbins & quelques passages de *St Bonaventure*, pour prouver que l'Oedipe de *Sophocle* était l'ouvrage du malin, que *Térence* était excommunié *ipso facto*; & il ajouta sans doute que *Brutus*, qui était un janséniste très-sévère, n'avait assassiné *César*, que parce que *César*, qui était grand-prêtre, avait composé une tragédie d'Oedipe; enfin il dit que tous ceux qui assistaient à

un spectacle étaient des excommuniés, qui reniaient leur croyance & leur baptême. C'était outrager le roi & toute la famille royale. Les Anglais respectaient alors *Charles I*; ils ne voulurent pas souffrir qu'on excommuniât ce même prince, à qui ils firent depuis couper la tête. M. *Prynn* fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir son beau livre, (dont le père *le B*.... a emprunté le sien) brûlé par la main du bourreau, & lui, à avoir les oreilles coupées. Son procès se voit dans les actes publics.

LETTRE DE CONSOLATION.

A M. * * *

LA quadrature du cercle, & le mouvement perpétuel, sont des choses aisées à trouver en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une ame agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une personne blessée, dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées & sanglantes, disait à un chirurgien; Je veux que ces chairs soient réunies, & qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure; le chirurgien répondrait : C'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper, retrancher, détruire; le temps seul peut réparer.

Il en est ainsi des plaies de l'ame; les hommes blessent, enveniment, désespèrent; d'autres veulent

consoler, & ne font qu'exciter de nouvelles larmes : le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface dans nous les impressions les plus profondes ; que nous n'avons, au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau, ni par conséquent les mêmes idées ; qu'en un mot, nous ne sommes plus réellement & physiquement la même personne que nous étions autrefois ; si nous fesons, dis-je, cette réflexion bien sérieusement ; elle nous sera d'un très-grand secours ; nous pourrons hâter ces momens où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même : J'ai éprouvé que la mort de mes parens, de mes amis, après m'avoir percé le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde. J'ai senti qu'au bout de quelques années, il s'est formé dans moi une ame nouvelle ; que l'ame de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt, ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre par la force de notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour. Dévançons par notre pensée le cours des années.

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil, se croit sans doute libre ; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons dans toutes nos affaires comme si nous étions bien convaincus de notre liberté : conduisons-nous ainsi dans nos passions, qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos

bleſſures fuſſent en un moment conſolidées, qu'un inſtant nous fît paſſer de la maladie à la ſanté; mais des remèdes ſages précipitent certainement le temps de la guériſon.

Je ne connais point de plus puiſſant remède pour les maladies de l'ame, que l'application ſérieuſe & forte de l'eſprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des eſprits animaux: elle rend quelquefois inſenſible aux douleurs du corps. Une perſonne bien appliquée qui exécute une belle muſique, ou pénétrée de la lecture d'un bon livre qui parle à l'imagination & à l'eſprit, ſent alors un prompt adouciſſement dans les tourmens d'une maladie; elle ſent auſſi les chagrins de ſon cœur perdre petit à petit leur amertume. Il faut penſer à tout autre choſe qu'à ce qu'on veut oublier; il faut penſer ſouvent & preſque toujours à ce qu'on veut conſerver. Nos fortes chaînes ſont à la longue celles de l'habitude. Il dépend, je crois, de nous de déſunir des chaînons qui nous lient à des paſſions malheureuſes, & de fortifier les liens qui nous enchaînent à des choſes agréables.

Ce n'eſt point que nous ſoyons les maîtres abſolus de nos idées; il s'en faut beaucoup: mais nous ne ſommes point abſolument eſclaves; & encore une fois, je crois que l'Etre ſuprême nous a donné une petite portion de ſa *liberté*, comme il nous a donné un faible écoulement de ſa *puiſſance de penſer*.

Mettons donc en uſage le peu de forces que nous avons. Il eſt certain qu'en liſant & en réfléchiſſant, on augmente ſa *faculté de penſer;* pourquoi n'augmenterions-nous pas de même cette faculté qu'on nomme

liberté? Il n'y a aucun de nos ſens, aucune de nos puiſſances à qui l'art n'ait trouvé des ſecours. La liberté ſera-t-elle le ſeul attribut de l'homme que l'homme ne pourra augmenter ?

Je ſuppoſe que nous ſoyons parmi des arbres chargés de fruits délicieux & empoiſonnés, qu'un appétit dévorant nous porte à cueillir; ſi nous nous ſentons trop faibles pour voir ſes fruits ſans y toucher, cherchons, & cela dépend de nous, des terrains où ces beaux fruits ne croiſſent pas.

Voilà des conſeils qui ſont peut-être, comme tant d'autres, plus aiſés à donner qu'à ſuivre; mais auſſi il s'agit d'une grande maladie, & la perſonne qui eſt languiſſante peut ſeule être ſon médecin.

A M. * * *

1727.

JE tombai hier par haſard ſur un mauvais livre d'un nommé *Dennis*, car il y a auſſi de méchans écrivains parmi les Anglais. Cet auteur, dans une petite relation d'un ſéjour de quinze jours qu'il a fait en France, s'aviſe de vouloir faire le caractère de la nation qu'il a eu ſi bien le temps de connaître. Je vais, dit-il, vous faire un portrait juſte & naturel des Français, & pour commencer je vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont, à la vérité, très-bien reçu, & m'ont accablé de civilités ; mais tout cela eſt pur

orgueil ; ce n'eſt pas pour nous faire plaiſir qu'ils nous reçoivent ſi bien, c'eſt pour ſe plaire à eux-mêmes ; c'eſt une nation bien ridicule ! &c.

N'allez pas vous imaginer que tous les Anglais penſent comme ce monſieur *Dennis*, ni que j'aie la moindre envie de l'imiter en vous parlant, comme vous me l'ordonnez, de la nation anglaiſe.

Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales ſont ſujettes à trop d'exceptions ; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très-imparfaitement le pays où il ſe trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment ; preſque tous les dedans lui ſont inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambaſſadeur eſt toujours un homme fort inſtruit du génie du pays où il eſt envoyé, & pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut être vrai à l'égard des miniſtres étrangers qui réſident à Paris, car ils ſavent tous la langue du pays ; ils ont à faire à une nation qui ſe manifeſte aiſément ; ils ſont reçus, pour peu qu'ils le veuillent, dans toutes ſortes de ſociétés, qui toutes s'empreſſent à leur plaire ; ils liſent nos livres, ils aſſiſtent à nos ſpectacles. Un ambaſſadeur de France en Angleterre eſt tout autre choſe. Il ne ſait pour l'ordinaire pas un mot d'anglais, il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète ; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue ; il ne peut voir les ſpectacles où les mœurs de la nation ſont repréſentées. Le très-petit nombre de ſociétés où il peut être admis ſont d'un commerce tout oppoſé à la familiarité françaiſe ; on ne s'y aſſemble que pour

jouer & pour se taire. La nation étant d'ailleurs presque toujours divisée en deux partis, l'ambassadeur, de peur d'être suspect, ne saurait être en liaison avec ceux du parti opposé au gouvernement; il est réduit à ne voir guère que les ministres, à-peu-près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondans & son trafic, avec cette différence pourtant que le marchand pour réussir doit agir avec une bonne foi qui n'est pas toujours recommandée dans les instructions de son excellence; de sorte qu'il arrive assez souvent que l'ambassadeur est une espèce de facteur par le canal duquel les faussetés & les tromperies politiques passent d'une cour à l'autre, & qui après avoir menti en cérémonie, au nom du roi son maître, pendant quelques années, quitte pour jamais une nation qu'il ne connaît point du tout.

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir & d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise, qui converserait librement avec les wigs & les toris, qui dînerait avec un évêque, & qui souperait avec un quaker, irait le samedi à la synagogue & le dimanche à S[t] Paul, entendrait un sermon le matin, & assisterait l'après-dîner à la comédie, qui passerait de la cour à la bourse; & par-dessus tout cela ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux & de glace que les dames anglaises mettent dans les commencemens du commerce, & dont quelques-unes ne se défont jamais; un homme tel que je viens de vous le dépeindre, serait encore très-sujet à se tromper, & à vous donner des idées fausses, surtout s'il jugeait, comme on juge ordinairement, par le premier coup d'œil.

Lorſque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps; le ciel était ſans nuages comme dans les plus beaux jours du midi de la France; l'air était rafraîchi par un doux vent d'Occident qui augmentait la ſérénité de la nature, & diſpoſait les eſprits à la joie; tant nous ſommes *machine*, & tant nos ames dépendent de l'action des corps. Je m'arrêtai près de Greenwich ſur les bords de la Tamiſe. Cette belle rivière qui ne ſe déborde jamais, & dont les rivages ſont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaiſſeaux marchands, durant l'eſpace de ſix milles; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi & à la reine qui ſe promenaient ſur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de muſique, & ſuivie de mille petites barques à rames; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trouſſes & de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent ſur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît par ſa phyſionomie, par ſon habillement, & par ſon embonpoint, qu'il était libre, & qu'il vivait dans l'abondance.

Auprès de la rivière, ſur une grande pelouſe qui s'étend environ quatre milles, je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une eſpèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait auſſi des femmes à cheval, qui galopaient çà & là avec beaucoup de grâce; mais ſurtout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toile des Indes. Il y en avait beaucoup de fort belles, toutes étaient bien faites; elles avaient un air de

propreté, & il y avait dans leurs perſonnes une vivacité & une ſatisfaction qui les rendait toutes jolies.

Une autre petite carrière était enfermée dans la grande; elle était longue d'environ cinq cents pieds, & terminée par une baluſtrade. Je demandai ce que tout cela voulait dire. Je fus bientôt inſtruit que la grande carrière était deſtinée à une courſe de chevaux, & la petite à une courſe à pied. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une eſpèce de grande aiguière d'argent couverte; à la baluſtrade de la carrière intérieure étaient deux perches; au haut de l'une on voyait un grand chapeau ſuſpendu, & à l'autre flottait une chemiſe de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourſe à la main. La grande aiguière était le prix de la courſe des chevaux, la bourſe celle de la courſe à pied; mais je fus agréablement ſurpris quand on me dit qu'il y avait auſſi une courſe de filles; qu'outre la bourſe deſtinée à la victorieuſe, on lui donnait pour marque d'honneur cette chemiſe qui flottait au haut de cette perche, & que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule quelques négocians pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces meſſieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empreſſement & cette cordialité de gens qui ſont dans la joie, & qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils me firent venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchiſſemens, ils eurent ſoin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aiſément avoir le ſpectacle de toutes les courſes

& celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus transporté aux jeux olympiques; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir osé comparer l'Elide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs dans Londres, & je me crus aussitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemarck qui était arrivé le matin, & qui s'en retournait heureusement le soir même, se trouva auprès de moi pendant les courses. Il me paraissait saisi de joie & d'étonnement : il croyait que toute la nation était toujours gaie; que toutes les femmes étaient belles & vives, & que le ciel d'Angleterre était toujours pur & serein; qu'on ne songeait jamais qu'au plaisir; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait; & il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je revenais; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été, & qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vues galopper de si bonne grâce. Cependant, je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir; elles étaient guindées & froides, prenaient du thé, fesaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient mot, ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain; quelques-unes jouaient au quadrille, d'autres lisaient la gazette : enfin, une plus charitable que les autres, voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait

pas à aller à ces aſſemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; que toutes ces belles perſonnes vêtues de toiles des Indes étaient des ſervantes ou des villageoiſes ; que toute cette brillante jeuneſſe, ſi bien montée & caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers & d'apprentis montés ſur des chevaux de louage. Je me ſentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire ; & m'en retournai de dépit dans la cité, trouver les marchands & les *aldermen* qui m'avaient fait ſi cordialement les honneurs de mes prétendus jeux olympiques.

Je trouvai le lendemain, dans un café malpropre, mal meublé, mal ſervi, & mal éclairé, la plupart de ces meſſieurs, qui la veille étaient ſi affables & d'une humeur ſi aimable ; aucun d'eux ne me reconnut ; je me haſardai d'en attaquer quelques-uns de converſation ; je n'en tirai point de réponſe, ou tout au plus un oui & un non ; je me figurai qu'apparemment je les avais offenſés tous la veille. Je m'examinai, & je tâchai de me ſouvenir ſi je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon ſur les leurs ; ou ſi je n'avais pas dit que les cuiſiniers français l'emportaient ſur les anglais, que Paris était une ville plus agréable que Londres, qu'on paſſait le temps plus agréablement à Verſailles qu'à Saint-James, ou quelqu'autre énormité pareille. Ne me ſentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi ils étaient tous ſi triſtes : mon homme me répondit d'un air refrogné, qu'il feſait un vent d'Eſt. Dans le moment arriva un de leurs amis, qui leur dit avec un viſage

indifférent :

indifférent : *Molly* s'eſt coupé la gorge ce matin. Son amant l'a trouvée morte dans ſa chambre, avec un raſoir ſanglant à côté d'elle. Cette *Molly* était une fille jeune, belle, & très-riche, qui était prête à ſe marier avec le même homme qui l'avait trouvée morte. Ces meſſieurs, qui tous étaient amis de *Molly*, reçurent la nouvelle ſans ſourciller. L'un d'eux ſeulement demanda ce qu'était devenu l'amant ; *il a acheté le raſoir*, dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Pour moi, effrayé d'une mort ſi étrange & de l'indifférence de ces meſſieurs, je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raiſon avait forcé une demoiſelle, ſi heureuſe en apparence, à s'arracher la vie ſi cruellement ; on me répondit uniquement qu'il feſait un vent d'eſt. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'eſt avait de commun avec l'humeur ſombre de ces meſſieurs, & la mort de *Molly*. Je ſortis bruſquement du café, & j'allai à la cour, plein de ce beau préjugé français qu'une cour eſt toujours gaie. Tout y était triſte & morne, juſqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'eſt. Je ſongeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fauſſe idée qu'il avait emportée d'Angleterre ; mais le climat opérait déjà ſur moi, & je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour, à qui je confiai ma ſurpriſe, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre choſe aux mois de novembre & de mars ; qu'alors on ſe pendait par douzaine ; que preſque tout le monde était réellement malade dans ces deux ſaiſons, & qu'une mélancolie noire ſe répandait ſur toute la nation : car c'eſt alors, dit-il, que le vent d'eſt ſouffle

le plus conſtamment. Ce vent eſt la perte de notre île. Les animaux même en ſouffrent, & ont tous l'air abattu. Les hommes qui ſont aſſez robuſtes pour conſerver leur ſanté dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le viſage ſévère, & l'eſprit diſpoſé aux réſolutions déſeſpérées. C'était à la lettre par un vent d'eſt qu'on coupa la tête à *Charles I*, & qu'on détrôna *Jacques II*. Si vous avez quelque grâce à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorſque le vent ſera à l'oueſt ou au ſud.

Outre ces contrariétés que les élémens forment dans les eſprits des Anglais, ils ont celles qui naiſſent de l'animoſité des partis, & c'eſt ce qui déſoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que milord *Marlborough* était le plus grand poltron du monde, & que M. *Pope* était un ſot.

J'étais venu plein de l'idée qu'un wigh était un fin républicain, ennemi de la royauté; & un tory, un partiſan de l'obéiſſance paſſive. Mais j'ai trouvé que dans le parlement preſque tous les wighs étaient pour la cour, & les torys contre elle.

Un jour, en me promenant ſur la Tamiſe, l'un de mes rameurs voyant que j'étais français, ſe mit à m'exalter d'un air fier la liberté de ſon pays, & me dit en jurant DIEU qu'il aimait mieux être batelier ſur la Tamiſe qu'archevêque en France. Le lendemain je vis mon même homme dans une priſon auprès de laquelle je paſſais; il avait les fers aux pieds, & tendait la main aux paſſans à travers la grille. Je lui demandai s'il feſait toujours auſſi peu de cas d'un archevêque

en France ; il me reconnut. Ah! Monſieur, l'abominable gouvernement que celui-ci! On m'a enlevé par force, pour aller ſervir ſur un vaiſſeau du roi en Norvége; on m'arrache à ma femme & à mes enfans, & on me jette dans une priſon, les fers aux pieds, juſqu'au jour de l'embarquement, de peur que je ne m'enfuie.

Le malheur de cet homme, & une injuſtice ſi criante me touchèrent ſenſiblement. Un français qui était avec moi m'avoua qu'il ſentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent ſi hautement notre ſervitude, étaient eſclaves auſſi-bien que nous. J'avais un ſentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté ſur la terre.

Je vous avais écrit ſur cela bien de la morale chagrine, lorſqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par force, (1) & me fit jeter ma lettre au feu. Pour vous donner une plus forte idée des contrariétés dont je vous parle, j'ai vu quatre traités fort ſavans contre la réalité des miracles de JESUS-CHRIST, imprimés ici impunément, dans le temps qu'un pauvre libraire a été pilorié pour avoir publié une traduction de *la religieuſe en chemiſe.*

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux olympiques à Newmarket. Toute la nobleſſe, me diſait-on, s'y aſſemble deux fois l'an ; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vîtes de l'Europe, nés d'étalons arabes & de jumens anglaiſes, qui volent dans une carrière d'un gazon verd à perte

(1) Cette violence s'exerce encore pendant la guerre.

de vue, ſous de petits poſtillons vêtus d'étoffes de ſoie, en préſence de toute la cour. J'ai été chercher ce beau ſpectacle, & j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre, & qui mettaient dans cette ſolemnité infiniment plus de filouterie que de magnificence.

Voulez-vous que je paſſe des petites choſes aux grandes? Je vous demanderai ſi vous penſez qu'il ſoit bien aiſé de vous définir une nation qui a coupé la tête à *Charles I*, parce qu'il voulait introduire l'uſage des ſurplis en Ecoſſe, & qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir, tandis que cette même nation a vu ſans murmurer *Cromwell* chaſſer les parlemens, les lords, les évêques, & détruire toutes les lois.

Songez que *Jacques II* a été détrôné en partie pour s'être obſtiné à donner une place dans un collége à un pédant catholique; & ſouvenez-vous que *Henri VIII*, ce tyran ſanguinaire, moitié catholique, moitié proteſtant, changea la religion du pays parce qu'il voulait épouſer une effrontée, laquelle il envoya enſuite ſur l'échafaud; qu'il écrivit un mauvais livre contre *Luther* en faveur du pape, puis ſe fit pape lui-même en Angleterre, feſant pendre tous ceux qui niaient ſa ſuprématie, & brûler ceux qui ne croyaient pas la tranſſubſtantiation; & tout cela gaiement & impunément.

Un eſprit d'enthouſiaſme, une ſuperſtition furieuſe avait ſaiſi toute la nation durant les guerres civiles; une impiété douce & oiſive ſuccéda à ces temps de trouble ſous le règne de *Charles II*.

Voilà comme tout change, & que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre. Les Espagnols disent d'un homme : *Il était brave hier.* C'est-à-peu près ainsi qu'il faudrait juger des nations, & surtout des Anglais ; on devrait dire : Ils étaient tels en cette année, en ce mois.

AUX AUTEURS

DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MESSIEURS,

ON m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France depuis environ ce temps, J'ai vu dans votre dix-huitième lettre des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de *Campistron*, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain, dans une brochure de ma façon, & que je me suis servi de ces termes indécens, *le pauvre Campistron.* Il aurait raison, sans doute, de me faire ce reproche, & vous, Messieurs, de l'imprimer, si j'avais en effet été coupable d'une grossiéreté si éloignée de mes mœurs. C'est pour moi une surprise également vive & douloureuse de voir que l'on m'impute de pareilles sottises. Je ne sais ce que c'est

que cette brochure,(*) je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, Messieurs.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu satiriques & par conséquent très-condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge & au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons livres qui me console; j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à Paris des pièces fugitives que je n'ai jamais vues, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'auteur; car qui pourrait être jaloux de moi? mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun écrit satirique en vers ou en prose; & que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un seul de ces écrits, dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

Non-seulement je ne me suis jamais servi de termes injurieux, soit de bouche, soit par écrit, en citant feu M. de *Campistron*, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres; mais je me suis toujours révolté contre cette coutume impolie qu'ont

(*) Lettre d'un spectateur français au sujet d'*Inès de Castro*.

prise plusieurs jeunes gens, d'appeler par leur simple nom des auteurs illustres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politesse française, & du respect que les hommes se doivent les uns aux autres, de dire *Fontenelle*, *Chaulieu*, *Crébillon*, *la Motte*, *Rousseau* &c. & j'ose dire que j'ai corrigé quelques personnes de ces manières indécentes de parler, qui sont toujours insultantes pour les vivans, & dont on ne doit se servir envers les morts, que quand ils commencent à devenirs anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux sur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai hasardées, verront que je dis toujours le grand *Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; & que je dis, M. *Racine* & M. *Despréaux*, parce qu'ils sont presque mes contemporains.

Il est vrai que dans la préface d'une tragédie, adressée à milord *Bolingbrocke*, rendant compte à cet illustre anglais des défauts & des beautés de notre théâtre, je me suis plaint avec justice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la scène; j'ai dit, & je le dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'Alcibiade, indignes de la tragédie.

Hélas! qu'est-il besoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avoûrai sans peine,
Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine:
Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins, des soupirs,
Je n'ai pu refuser mon ame à ses plaisirs;
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.

Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur?
Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur avaient troublé la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres instans j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* sont indignes de lui, & sont inférieurs à cet Alcibiade; & que la Bérénice de M. *Racine* n'est qu'une élégie bien écrite; sans offenser la mémoire de ces grands-hommes. Ce sont les fautes de ces écrivains illustres qui nous instruisent; j'ai cru même faire honneur à M. de *Campistron*, en le citant à des étrangers, à qui je parlais de la scène française; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable *Molière*, si, pour faire sentir les défauts de notre scène comique, je disais que d'ordinaire les intrigues de nos comédies ne sont ménagées que par des valets; que les plaisanteries ne sont presque jamais dans la bouche des maîtres; & que j'apportasse en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut & celui de ses dénouemens, est si au-dessus de *Plaute* & de *Térence*.

J'ai ajouté qu'Alcibiade est une pièce suivie, mais faiblement écrite; le défenseur de M. de *Campistron* m'en fait un crime; mais qu'il me soit permis de me servir de la réponse d'*Horace*:

Nempe incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili : quis tam Lucili fautor ineptè eſt,
Ut non hoc fateatur ?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle faible : je pourrais répondre le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que ne pouvant, par mon exemple, prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & fort, j'eſſaye au moins d'expliquer mes conjectures, & de juſtifier ce que je penſe en général du ſtyle de la tragédie d'Alcibiade.

Le ſtyle fort & vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, eſt celui qui ne dit ni trop ni trop peu, & qui fait toujours des tableaux à l'eſprit, ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi *Cléopâtre*, dans Rodogune, s'écrie :

Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir;
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux ſortir.
. . . .
Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voilà du ſtyle très-fort, & peut-être trop. Le vers qui précède le dernier,

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange,

eſt du ſtyle le plus faible.

Le ſtyle faible, non-ſeulement en tragédie, mais en toute poëſie, conſiſte encore à laiſſer tomber ſes vers deux à deux, ſans entre-mêler de longues périodes & de courtes, & ſans varier la meſure; à rimer trop en épithètes; à prodiguer des expreſſions trop communes; à répéter ſouvent les mêmes mots; à ne pas

se servir à propos des conjonctions, qui paraissent inutiles aux esprits peu instruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours.

Tantùm series, juncturaque pollent !

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles qui font en même temps, & la difficulté, & la perfection de l'art.

In tenui labor; at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de *Campistron*, & je vois à la première scène de l'Alcibiade,

Quelle que soit pour nous la tendresse des rois,
Un moment leur suffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, sans être absolument mauvais, sont faibles & sans beauté.

Pierre Corneille, ayant la même chose à dire, s'exprime ainsi :

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous séduit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Ce *quelle que soit* de l'Alcibiade fait languir le vers : de plus, *un moment leur suffit pour faire un autre choix*, ne fait pas à beaucoup près une peinture aussi vive que ce vers :

Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Je trouve encore :

Mille exemples connus de ces fameux revers....
Affaiblit notre empire, & dans mille combats....
Nous cache mille soins dont il est agité....
Il a mille vertus dignes du diadème....
Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, & surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter; que la pièce est pleine de ces termes oisifs, qui remplissent négligemment l'hémistiche des vers ; je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail, qui répandent leur langueur sur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de *Campistron*, & que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette pièce, qui serait devenue, avec plus de soin, un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux acteur qui représenta si long-temps Alcibiade, cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une histoire : *Historia quoquo modo scripta, bene legitur & tragædia quoquo modo scripta, bene repræsentatur ;* mais les yeux du lecteur sont des juges plus difficiles que les oreilles du spectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade,

> Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
> D'un Grec qui ne sait pas cacher la vérité,

se ressouvient à l'instant de ces beaux vers de Britannicus :

> Je répondrai, Madame, avec la liberté
> D'un soldat qui sait mal farder la vérité,

Il voit d'abord que les vers de M. *Racine* font pleins d'une harmonie fingulière qui caractérife en quelque façon *Burrhus*, par cette céfure coupée, *d'un foldat &c.* au lieu que les vers d'Alcibiade font rampans & fans force; en fecond lieu, il eft choqué d'une imitation fi marquée; en troifième lieu, il ne peut fouffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence & par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs redoutables.

On voit par-tout la même langueur de ftyle. Ces rimes d'épithètes, *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaiffeur qui veut des chofes, & qui ne trouve que des fons. *Sur leurs propres foyers*, *plus qu'ailleurs*, eft trop fimple, même pour la profe.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, & qui ne foit convenu avec moi que le ftyle de cette pièce eft en général très-languiffant. J'ajouterai même que c'eft la diction feule qui abaiffe M. de *Campiftron* au-deffous de M. *Racine*. J'ai toujours foutenu que les pièces de M. de *Campiftron* étaient pour le moins auffi régulièrement conduites que toutes celles de l'illuftre *Racine;* mais il n'y a que la poëfie de ftyle qui faffe la perfection des ouvrages en vers. M. de *Campiftron* l'a toujours trop négligée; il n'a imité le coloris de M. *Racine* que d'un pinceau timide; il manque à cet auteur, d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces expreffions heureufes qui font l'ame de la poëfie, & font le mérite

des *Homère*, des *Virgile*, des *Tasse*, des *Milton*, des *Pope*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les belles-lettres; & c'est parce qu'elle est vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il soit) me dit, à la suite de plusieurs personalités, que je suis un très-mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi : je ne me vante que de connaître mon art & mon impuissance. Il dit ailleurs (ce qui n'est point une injure, mais une critique permise) que ma tragédie de Brutus est très-défectueuse. Qui le sait mieux que moi! c'est parce que j'étais très-convaincu des défauts de cette pièce, que je la refusai constamment un an entier aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé si long-temps avec tant de peine & si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours dans les intervalles de mes maladies. Non-seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent; & je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de *la Motte* sait avec quelle franchise je lui ai parlé, & que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la satire qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres

hommes, doivent leur donner des exemples de politeſſe comme d'éloquence, & joindre les bienſéances de la ſociété à celles du ſtyle. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'eſprit deviennent ſouvent la riſée des ſots.

On m'a ſouvent envoyé en Angleterre des épigrammes & de petites ſatires contre M. de *Fontenelle* ; j'ai eu ſoin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche reſſemblent aux injures que l'eſclave diſait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'eſt être bon français de détourner, autant qu'il eſt en moi, le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, Meſſieurs; ne craignons ni de blâmer ni ſurtout de louer ce qui le mérite; ne liſons point Pertharite, mais pleurons à Polyeucte. Oublions, avec M. de *Fontenelle*, des lettres compoſées dans ſa jeuneſſe ; mais apprenons par cœur, s'il eſt poſſible, les Mondes, la préface de l'Hiſtoire de l'académie des ſciences &c. Diſons, ſi vous voulez, à M. de *la Motte*, qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'Iliade, mais n'oublions pas un mot des belles odes & des autres pièces heureuſes qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des gens de lettres ; & qui leur payera ce tribut, ſinon nous qui, courant à-peu-près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté & le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire ſouvent en France que tout eſt dégénéré, & qu'il y a dans tout genre une diſette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à

Paris que ces difcours, & ils nous croient aifément fur notre parole ; cependant quel eft le fiècle où l'efprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous ? Voici un jeune homme de feize ans (*) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. *Pafcal*, & qui donne un traité fur les courbes qui ferait honneur aux plus grands géomètres. L'efprit de raifon pénètre fi bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également & les abfurdités inintelligibles d'*Ariftote*, & les chimères ingénieufes de *Defcartes*. Combien d'excellentes hiftoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui fe lit avec plus de plaifir que *Philippe de Commines ;* il eft vrai qu'on n'ofe l'avouer tout haut, parce que l'auteur eft encore vivant; & le moyen d'eftimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

Ploravere fuis non refpondere favorem
Speratum meritis.

Perfonne n'ofe convenir franchement des richeffes de fon fiècle. Nous fommes comme les avares qui difent toujours que le temps eft dur. J'abufe de votre patience, Meffieurs; pardonnez cette longue lettre & toutes ces réflexions au devoir d'un honnête-homme qui a dû fe juftifier, & à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, & pour la vérité.

Je fuis, &c.

(*) M. *Clairault.*

A M. LE FEVRE,

SUR LES INCONVENIENS ATTACHÉS A LA LITTERATURE. (1)

1 7 3 2.

VOTRE vocation, mon cher *le Fèvre*, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le ver à ſoie file, que M. de *Réaumur* les diſſèque, & que vous les chantiez. Vous ſerez poëte & homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carrière des lettres, & ſurtout celle du génie, eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réuſſiſſez, voilà des ennemis; vous marchez ſur le bord d'un abyme, entre le mépris & la haine.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me perſécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une hiſtoire avec ſuccès, ou cherché à m'éclairer & à inſtruire les autres?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je ſuppoſe que vous ayez fait un bon

(1) Cette lettre paraît écrite en 1732, car en ce temps l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé M. *le Fèvre*, à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très-ſavant, & feſait bien des vers : il mourut la même année.

ouvrage,

ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour folliciter l'examinateur. Si votre manière de penfer n'eft pas la fienne; s'il n'eft pas l'ami de vos amis; s'il eft celui de votre rival; s'il eft votre rival lui-même, il vous eft plus difficile d'obtenir un privilége, qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus & de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'eft alors qu'il faut, ou affoupir les *Cerbères* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, & autant en Hollande; ce font des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils foient fatiriques; ceux qui y travaillent, fervent aifément l'avarice du libraire & la malignité du public. Vous cherchez à faire fonner ces trompettes de la Renommée; vous courtifez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs: tous vos foins n'empêchent pas que quelque journalifte ne vous déchire. Vous lui répondez; il réplique; vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'eft bien pis, fi vous compofez pour le théâtre; vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profeffion, quoiqu'utile & agréable, eft cependant flétrie par l'injufte mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux aviliffement où ils font les irrite; ils trouvent en vous un client, & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils font couverts. Vous attendez d'eux votre première fentence; ils vous jugent; ils fe chargent enfin de votre pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaifant dans le

parterre pour la faire tomber. Réussit-elle ? la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savans, qui entendent mal le grec, & qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; & le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, insulte à votre habit, qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant: mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés, où préside toujours quelque femme, qui dans le déclin de sa beauté fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, & on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite, vous vieillissez dans l'opprobre & dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur, qui par le moyen de la mère de son élève emportera un poste, que vous n'oserez pas seulement regarder.

Le parasite d'un courtisan vous enlevera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie, où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savans qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps; vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre-humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie française, & pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons & des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, & dont ils espèrent, quoiqu'assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tous tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, & pourquoi le public, qui respecte assez l'académie des sciences, ménage si peu l'académie française? C'est que les travaux de l'académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, & les autres sont voilés. Chaque français croit savoir sa langue, & se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les

mathématiques feront toujours pour la nation en général une efpèce de myftère, & par conféquent quelque chofe de refpectable. Des équations algébriques ne donnent de prife ni à l'épigramme, ni à la chanfon, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges qui font quelquefois auffi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On eft fâché de voir la devife de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles font condamnées.

Il eft très-certain que l'académie françaife pourrait fervir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire fes remarques fur le Cid; la jaloufie du cardinal de *Richelieu* a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre feraient d'une utilité fenfible. On les demande depuis cent années au feul corps dont ils puiffent émaner avec fruit & bienféance. On fe plaint que la moitié des académiciens foit compofée de feigneurs qui n'affiftent jamais aux affemblées, & que dans l'autre moitié il fe trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui foient affidus. L'académie eft fouvent négligée par fes propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers foupirs, que dix concurrens fe préfentent; un évêché n'eft pas plus brigué; on court en pofte à Verfailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les refforts; des haines violentes font fouvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célébre & malheureux *Rouffeau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à

l'académie. Obtenez-vous cette préférence ſur vos rivaux? votre bonheur n'eſt bientôt qu'un fantôme. Eſſuyez-vous un refus? votre affliction eſt réelle. On pourrait mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de lettres:

Ci gît au bord de l'Hippocrène,
Un mortel long-temps abuſé.
Pour vivre pauvre & mépriſé,
Il ſe donna bien de la peine.

Quel eſt le but de ce long ſermon que je vous fais? eſt-ce de vous détourner de la route de la littérature? non. Je ne m'oppoſe point ainſi à la deſtinée; je vous exhorte ſeulement à la patience.

AUX AUTEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE,

Sur l'incendie de la ville d'Altena.

1732.

L'EXTREME difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, eſt cauſe que je n'ai vu que tard le neuvième tome de la Bibliothèque raiſonnée; & je dirai en paſſant, que ſi le reſte de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de lettres ſont à plaindre en France de ne le pas connaître.

A la page 469 de ce neuvième tome, seconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg, dans l'Hiſtoire de *Charles XII*.

Depuis quelques jours, un Hambourgeois, homme de lettres & de mérite, nommé M. *Richey*, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

Voici le fait, & voici ce que je ſuis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le Nord, les comtes de *Steinbock* & de *Welling*, généraux du roi de Suède, prirent en 1713, dans la ville de Hambourg même, la réſolution de brûler Altena, ville commerçante, appartenante aux Danois, & qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette réſolution fut exécutée ſans miſéricorde la nuit du 9 janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même; ils y couchèrent le 10, le 11, le 12, & le 13, & datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent, pour tâcher de juſtifier cette barbarie.

Il eſt encore certain, & les Hambourgeois n'en diſconviennent pas, qu'on refuſa l'entrée de Hambourg à pluſieurs Altenois, à des vieillards, à des femmes groſſes, qui y vinrent demander un refuge; & que quelques-uns de ces miſérables expirèrent ſous les murs de cette ville, au milieu de la neige & de la glace, conſumés de froid & de miſère, tandis que leur patrie était en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'Hiſtoire de *Charles XII*. Un de ceux qui m'ont communiqué des mémoires, me marque très-poſitivement, dans une de ſes lettres, que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de *Steinbock*, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accuſation ſi grave; quelque raiſon que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime ſi aiſément; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie; & je ſuis le ſeul qui ait oſé juſtifier la mémoire du comte *Piper* par des raiſons, lorſque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de ſuivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me ſuis contenté de rapporter, *qu'on diſait* que les Hambourgeois avaient donné ſecrétement de l'argent au comte de *Steinbock*.

Ce bruit a été univerſel & fondé ſur des apparences: un hiſtorien peut rapporter les bruits auſſi-bien que les faits; & quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, & non pour une vérité, il n'en eſt ni reſponſable ni répréhenſible.

Mais lorſqu'il apprend que cette opinion populaire eſt fauſſe & calomnieuſe, alors ſon devoir eſt de le déclarer, & de remercier publiquement ceux qui l'ont inſtruit.

C'eſt le cas où je me trouve. M. *Richey* m'a démontré l'innocence de ſes compatriotes. La Bibliothèque raiſonnée a auſſi très-ſolidement repouſſé l'accuſation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi eſt ſeulement répréhenſible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit poſitivement que la ville

de Hambourg était coupable ; il devait diſtinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, & l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet : *La ville de Hambourg a acheté la ruine de la ville d'Altena*, je lui en demanderais pardon très-humblement, perſuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne ſe point rétracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en rapportant un bruit qui a couru ; & je dis la vérité, en diſant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauſſeté.

Je dois encore déclarer qu'il régnait des maladies contagieuſes à Altena dans le temps de l'incendie ; & que ſi les Hambourgeois n'avaient point de lazarets, (comme on me l'a aſſuré) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & ſéparément les vieillards & les femmes qui périrent à leur vue, ils ſont très-excuſables de ne les avoir pas recueillis ; car la conſervation de ſa propre ville doit être préférée au ſalut des étrangers.

J'aurai très-grand ſoin que l'on corrige cet endroit de l'Hiſtoire de *Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amſterdam ; & qu'on le réduiſe à l'exacte vérité dont je fais profeſſion, & que je préfère à tout.

J'apprends auſſi que l'on a inſéré dans des papiers hebdomadaires, des lettres auſſi outrageantes que mal écrites du poëte *Rouſſeau*, au ſujet de la tragédie de Zaïre. Cet auteur de pluſieurs pièces de théâtre, toutes ſifflées, fait le procès à une pièce qui a été reçue du public avec aſſez d'indulgence ; & cet auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu reſpecté la religion dans une tragédie,

repréſentée avec l'approbation des plus vertueux magiſtrats, lue par monſeigneur le cardinal de *Fleuri*, & qu'on repréſente déjà dans quelques maiſons religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet écrivain.

A UN PREMIER COMMIS.

20 juin 1733.

PUISQUE vous êtes, Monſieur, à portée de rendre ſervice aux belles-lettres, ne rognez pas de ſi près les ailes à nos écrivains, & ne faites pas des volailles de baſſe-cour de ceux qui en prenant l'eſſor pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'eſprit, & l'eſclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquiſition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Juvénal*, ni les œuvres philoſophiques de *Cicéron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, & *Locke*, n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes ni des philoſophes; il y a je ne ſais quoi de turc à proſcrire l'imprimerie; & c'eſt la proſcrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer ſévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce ſont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calottes, & tant d'autres productions qui méritent l'horreur & le mépris, ſouffrez au moins que *Bayle* entre en France, & que celui qui fait tant d'honneur à ſa patrie n'y ſoit pas de contrebande.

Vous me dites que lès magiſtrats qui régiſſent la douane de la littérature ſe plaignent qu'il y a trop de livres. C'eſt comme ſi le prévôt des marchands ſe plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achète qui veut. Une immenſe bibliothèque reſſemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cents mille hommes; vous ne vivez pas avec tout ce chaos; vous y choiſiſſez quelque ſociété, & vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura ſept ou huit cents mille controverſiſtes, quinze ou ſeize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon; mais l'homme d'Etat permet le bon & le mauvais.

Les penſées des hommes ſont devenues un objet important du commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'eſprit. Un roman médiocre eſt, je le ſais bien, parmi les livres, ce qu'eſt dans le monde un ſot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le ſouffre. Ce roman fait vivre, & l'auteur qui l'a compoſé, & le libraire qui le débite, & le fondeur, & l'imprimeur, & le papetier, & le relieur, & le colporteur, & le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuſe encore deux ou trois heures quelques femmes avec leſquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reſte. Ainſi, tout mépriſable qu'il eſt, il a produit deux choſes importantes, du profit & du plaiſir.

Les ſpectacles méritent encore plus d'attention; je ne les conſidère pas comme une occupation qui retire

les jeunes gens de la débauche; cette idée ferait celle d'un curé ignorant. Il y a affez de temps, avant & après les fpectacles, pour faire ufage de ce peu de momens qu'on donne à des plaifirs de paffage, immédiatement fuivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux fpectacles tous les jours; & dans la multitude de nos citoyens, il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque affiduité.

Je regarde la tragédie & la comédie comme des leçons de vertu, de raifon, & de bienféance. *Corneille*, ancien romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame; & *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'inftruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres font nourris du produit de ces ouvrages, qui nous foumettent jufqu'aux nations qui nous haïffent. Tout bien pefé, il faut être ennemi de fa patrie pour condamner nos fpectacles. Un magiftrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ofe penfer qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames qui tiendront du Goth & du Vandale; je ne connais pour vrais Français, que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce goût commence, il eft vrai, à languir parmi nous; nous fommes des fybarites laffés des faveurs de nos maîtreffes. Nous jouiffons des veilles des grands-hommes, qui ont travaillé pour nos plaifirs & pour ceux des fiècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous font dues; il n'y a que cent ans que

nous mangions du gland; les *Triptolèmes* qui nous ont donné le froment le plus pur, nous font indifférens; rien ne réveille cet efprit de nonchalance pour les grandes chofes, qui fe mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'induftrie & plus d'invention dans nos tabatières & dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à fe rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, & à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes; & nous n'avons pas fu depuis un fiècle bâtir feulement une falle paffable, pour y faire repréfenter les chefs-d'œuvre de l'efprit humain. Le centième de l'argent des cartes fuffirait pour avoir des falles de fpectacles plus belles que le théâtre de *Pompée;* mais quel homme dans Paris eft animé de l'amour du public? On joue, on foupe, on médit, on fait de mauvaifes chanfons, & on s'endort dans la ftupidité, pour recommencer le lendemain fon cercle de légèreté & d'indifférence. Vous, Monfieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons confeils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare; & faites, fi vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

AU PERE TOURNEMINE, JESUITE.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

J'AI toujours aimé la vérité, & je l'ai cherchée de bonne-foi. C'eſt ce témoignage que je me rends à moi-même, qui m'enhardira toujours à ne me pas croire indigne de votre commerce & de votre amitié.

J'attends de la bonté de votre cœur, & de l'amour que vous avez en connaiſſance de cauſe pour les vérités que je cherche, que vous voudrez bien répondre à ma lettre par quelques inſtructions, & communiquer mes doutes à vos amis.

Je ſais que vous êtes un peu pareſſeux d'écrire; mais vous ne l'êtes ni de penſer, ni de rendre ſervice. Daignez donc dicter une réponſe. J'en ai trop beſoin pour que vous la refuſiez. Je ne me plaindrai point ici des injuſtices que j'ai eſſuyées, & des cris du parti janſéniſte. On s'eſt cru obligé de me ſacrifier pour quelque temps. Il n'eſt pas étonnant que des gens qui font DIEU ſi cruel, le ſoient eux-mêmes. Il ne s'agit ici que de quelques propoſitions ſur leſquelles je vous conjure de m'éclairer, & de me faire ſavoir le ſentiment de ceux de vos pères qui s'adonnent à la philoſophie.

1°. Je voudrais ſavoir ſi vos philoſophes qui ont lu attentivement *Newton*, peuvent nier qu'il y ait dans la matière un principe de gravitation qui agit en raiſon directe des maſſes, & en raiſon renverſée du quarré des diſtances; il ne s'agit pas de ſavoir ce que c'eſt que cette gravitation; je crois qu'il eſt impoſſible de connaître jamais aucun premier principe. Mais DIEU a permis que nous puiſſions calculer, meſurer, comparer avec certitude. Or il me paraît qu'on peut être auſſi certain que la matière gravite ſelon les lois des forces centripètes, qu'il eſt certain que les trois angles d'un triangle quelconque ſont égaux à deux droits.

2°. On a regardé comme impie cette propoſition: *Nous ne pouvons pas aſſurer qu'il ſoit impoſſible à* DIEU *de communiquer la penſée à la matière.* Je trouve cette propoſition religieuſe, & la contraire me ſemble déroger à la toute-puiſſance du Créateur. Ceux qui me condamnent, me reprochent de croire l'âme mortelle. Mais quand même j'aurais dit, *l'ame eſt matière*, cela ſerait bien éloigné de dire, *l'ame périt.* Car la matière elle-même ne périt point. Son étendue, ſon impénétrabilité, ſa néceſſité d'être configurée & d'être dans l'eſpace, tout cela & mille autres choſes lui demeurent après notre mort. Pourquoi ce que vous appelez *ame* ne demeurerait-il pas? Il eſt certain que je ne connais ce que j'appelle *matière*, que par quelqu'une de ſes propriétés. Je connais même ces propriétés très-imparfaitement. Comment puis-je donc aſſurer que DIEU tout-puiſſant n'a pu lui donner la penſée? DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction; mais il faut, je crois, être bien hardi pour dire que la matière penſante implique contradiction.

Je ſuis bien loin de croire que je puiſſe affirmer que la penſée eſt matière. Je ſuis bien loin auſſi de pouvoir affirmer que j'aie la moindre idée de ce qu'on appelle *eſprit*.

Je dis ſimplement qu'il me paraît auſſi poſſible que DIEU faſſe penſer la ſubſtance étendue, qu'il me paraît poſſible que DIEU joigne un être étendu à un être immatériel.

Dans le doute, ce qui me fait pencher vers la matière, le voici :

Je ſuis convaincu que les animaux ont les mêmes ſentimens & les mêmes paſſions que moi; qu'ils ont de la mémoire; qu'ils combinent quelques idées. Les cartéſiens les appelleront machines qui ont des paſſions, qui gardent vingt ans le ſouvenir d'une action, & qui ont les mêmes organes que nous. Comment les cartéſiens répondront-ils à cet argument-ci?

DIEU ne fait rien en vain; il a donné aux bêtes les mêmes organes de ſentimens qu'à moi; donc ſi les bêtes n'ont point de ſentiment, DIEU a fait ces organes en vain.

Les cartéſiens ne peuvent éluder la force de ce raiſonnement, qu'en diſant que DIEU n'a pu faire autrement les organes de la vie des bêtes, qu'en les feſant conformes aux nôtres. Ils me répondront que DIEU m'a donné une ame pour flairer par mon nez & pour ouïr par mes oreilles, & que le chien à un nez & des oreilles, ſeulement parce que cela était néceſſaire à ſa vie.

Or cette réponſe eſt bien mépriſable : car il y a des animaux qui n'ont point d'oreilles, d'autres n'ont point de nez, d'autres ſont ſans langue, d'autres ſans

yeux. Donc ces organes ne font point néceffaires à la vie; donc ce font des organes de fentimens; donc les bêtes fentent comme nous.

Maintenant, pourra-t-on affurer qu'il foit impoffible à DIEU d'avoir donné le fentiment à ces fubftances nommées *bêtes*? non, fans doute. Donc il n'eft pas impoffible à DIEU d'en avoir autant fait pour nous. Or, il eft vraifemblable qu'il en a agi ainfi pour les bêtes; donc il n'eft pas hors de vraifemblance qu'il en ait agi ainfi pour nous.

Je viens aux penfées de M. *Pafcal.* Je remarquerai d'abord que je n'ai jamais trouvé perfonne en ma vie qui n'ait admiré ce livre, & que depuis trois mois plufieurs perfonnes prétendent qu'ils ont toujours penfé que ce livre était plein de fauffetés.

Mais venons au fait. Ma grande difpute avec *Pafcal*, roule précifément fur le fondement de fon livre.

Il prétend que pour qu'une religion foit vraie, il faut qu'elle connaiffe à fond la nature humaine, & qu'elle rende raifon de tout ce qui fe paffe dans notre cœur.

Je prétends que ce n'eft point ainfi qu'on doit examiner une religion, & que c'eft la traiter comme un fyftème de philofophie; je prétends qu'il faut uniquement voir fi cette religion eft révélée ou non, & qu'ainfi il ne faut pas dire : Les hommes font légers, inconftans, pleins de défirs & d'impuiffance; les femmes accouchent avec douleur, & le blé ne vient que quand on a labouré la terre; donc *la religion chrétienne doit être vraie.* Car toute religion a tenu & peut tenir le même langage.

Mais

Mais il faut au contraire dire si la religion chrétienne a été révélée ; alors nous verrons la vraie raison pourquoi les hommes sont faibles, méchans ; pourquoi il faut semer &c.

Mon idée est donc que le péché originel ne peut être prouvé par la raison, & que c'est un point de foi. Voilà pourtant ce qui a soulevé contre moi tous les jansénistes.

AU MEME.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

L'INALTERABLE amitié dont vous m'honorez, est bien digne d'un cœur comme le vôtre ; elle me sera chère toute ma vie. Je vous supplie de recevoir les nouvelles assurances de la mienne, & d'assurer aussi le père *Porée* de la reconnaissance que je conserverai toujours pour lui. Vous m'avez appris l'un & l'autre à aimer la vertu, la vérité, & les lettres. Ayez aussi la bonté d'assurer de ma sincère estime le révérend père *Brumoy*. Je ne connais point le père *Moloni*, ni le père *Rouillé* dont vous me parlez ; mais s'ils sont vos amis, ce sont des hommes de mérite.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le poëme latin que vous m'avez envoyé ; & je regrette toujours que ceux qui écrivent si bien dans une langue étrangère & presqu'inutile, ne s'appliquent pas à enrichir la nôtre.

Jè fais mes complimens à l'auteur; & je fouhaite, pour l'honneur de la nation, qu'il veuille bien faire dans une langue qu'on parle, ce qu'il fait dans une langue qu'on ne parle plus; c'eft un de vos mérites, mon cher père, de parler notre langue avec nobleffe & pureté; c'eft à un homme qui penfe & qui parle comme vous, à faire l'oraifon funèbre de feu M. le maréchal de *Villars;* le panégyrifte eft digne du héros. J'ai toujours été très-attaché à tous les deux; & je vous fupplie inftamment de vouloir bien m'envoyer cet ouvrage.

Vous plaignez l'état où je fuis; je ne fuis à plaindre que par ma mauvaife fanté; mais je fupporte avec patience les maux réels que me fait la nature: à l'égard de ceux que m'a fait la fortune, ce font des maux chimériques. Je fuis fi loin d'être malheureux, que j'ai refufé, il y a trois femaines, une place chez un fouverain d'Allemagne, avec la valeur de dix mille livres d'appointement; & je n'ai refufé cette place que pour vivre en France avec quelques amis, ne préfumant pas qu'on ait la barbarie de me perfécuter; & fi on l'avait, je vivrais ailleurs heureux & tranquille.

A l'égard des réponfes que vous avez bien voulu faire à mes queftions philofophiques, je vous avoue qu'elles m'ont bien étonné, & que j'attendais tout autre chofe.

1o. Je ne vous ai point demandé s'il y a dans la matière un principe d'attraction & de gravitation; mais je vous ai demandé fi ce principe commençait d'être un peu généralement connu parmi les favans de votre ordre, & fi ceux qui ne l'admettent pas encore y font quelques objections vraifemblables.

Là dessus vous me répondez *qu'un corps pèse sur un autre, quand il en pousse un autre &c.* Ce qui me fait juger que ni vous ni ceux à qui vous avez montré les réponses, n'avez pas encore daigné vous appliquer à lire les principes de M. *Newton;* car ce n'est nullement de corps poussé dont il s'agit: la question est de savoir s'il y a une tendance, une gravitation, une attraction du centre de chaque corps, les uns vers les autres, à quelque distance prodigieuse qu'ils puissent être. Cette propriété de la matière, découverte & démontrée par le chevalier *Newton*, est aussi vraie qu'étonnante; & la moitié de l'académie des sciences, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas cru indigne de leur raison d'apprendre ce qu'ils ne savaient pas, commencent à reconnaître cette vérité dont toute l'Angleterre, le pays des philosophes, commence à être instruite. A l'égard de notre université, elle ne sait pas encore ce que c'était que *Newton*. C'est une chose déplorable, qu'il ne soit jamais sorti un bon livre des universités de France, & qu'on ne puisse seulement trouver chez elles une introduction passable à l'astronomie, tandis que l'université de Cambridge produit tous les jours des livres admirables de cette espèce; aussi ce n'est pas sans raison que les étrangers habiles ne regardent la France que comme la crème fouettée de l'Europe.

Je souhaiterais que les jésuites, qui ont les premiers fait entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens, fussent aussi les premiers à enseigner des vérités si sublimes, qu'il faudra bien qu'ils enseignent un jour, quand il n'y aura plus d'honneur à les connaître, mais seulement de la honte à les ignorer.

Ce que vous me dites à propos du mouvement, (qui n'eſt point certainement eſſentiel à la matière) prouve bien encore que ni vous, ni vos amis, n'avez pas daigné lire, ou n'avez pas préſentes à l'eſprit les vérités enſeignées par ce grand philoſophe : car, encore une fois, il ne s'agit pas ici du mouvement ordinaire des corps, mais du principe inhérent dans la matière, qui fait que chaque partie de la matière eſt attirée & attire en raiſon directe de la maſſe, & en raiſon doublée & inverſe de la diſtance. Ni M. *Newton*, ni aucun homme digne du nom de philoſophe, n'ont dit que ce principe ſoit eſſentiel à la matière; ils le regardent ſeulement comme une propriété donnée de DIEU, à l'être ſi peu connu que nous nommons *matière*. Ce que vous dites, que le mouvement eſt une des preuves de l'exiſtence de DIEU, ne fait encore rien au ſujet; à moins que ce ne ſoit un ſecret ſoupçon que vous ayez, que ceux qui ont le mieux démontré la Divinité, ſoient les indignes & abominables ennemis de DIEU, dont ils ſont en effet les plus reſpectables interprètes : mais je ne vous ſoupçonne pas d'une idée ſi injuſte & ſi cruelle ; vous êtes bien loin de reſſembler à ceux qui accuſent d'athéiſme quiconque n'eſt pas de leur avis. Ayez la bonté maintenant de revenir à cette queſtion. DIEU *peut-il communiquer le don de la penſée à la matière, comme il lui communique l'attraction & le mouvement*? On répond hardiment que cela eſt impoſſible à DIEU; & on ſe fonde ſur cette raiſon, que celui qui juge aperçoit un objet indiviſiblement; donc la penſée eſt indiviſible &c.; & on appelle cela une démonſtration; ce n'eſt pourtant qu'un parallogiſme bien viſible, qui ſuppoſe ce qui eſt en queſtion.

La queſtion eſt de ſavoir ſi DIEU a le pouvoir de donner à un corps organiſé, la puiſſance d'apercevoir un morceau de pain & de ſentir de l'appétit en le voyant? Vous dites : „ Non, DIEU ne le peut; car il „ faudrait que le corps organiſé aperçût tout le pain: „ or la partie A du pain ne frappe que la partie A „ du cerveau, la partie B que la partie B; & nulle „ partie du cerveau ne peut recevoir tout l'objet. „

Voilà ce qu'aſſurément vous ne pourrez jamais prouver; & vous ne trouverez aucun principe duquel vous puiſſiez tirer cette concluſion, que DIEU n'a pu donner à un corps organiſé la faculté de recevoir à la fois l'impreſſion de tout un objet. Vous voyez que mille rayons de lumière viennent peindre un objet dans l'œil; mais par quelle raiſon aſſurerez-vous que DIEU ne peut imprimer dans le cerveau la faculté de ſentir ce qui eſt ſenſible dans la matière?

Vous avez beau dire, la matière eſt diviſible; ce n'eſt ni comme diviſible, ni comme étendue qu'elle peut penſer; mais la penſée peut lui être donnée de DIEU, comme DIEU lui a donné le mouvement & l'attraction, qui ne lui ſont pas eſſentiels, & qui n'ont rien de commun avec la diviſibilité. Je ſais bien qu'une penſée n'eſt ni quarrée, ni octogone, ni rouge, ni bleue; qu'elle n'a ni quart, ni moitié : mais le mouvement & la gravitation ne ſont rien de tout cela, & cependant exiſtent. Il n'eſt donc pas plus difficile à DIEU d'ajouter la penſée à la matière, que de lui avoir ajouté le mouvement & la gravitation.

Je vous avoue que plus je conſidère cette queſtion, & plus je ſuis étonné de la témérité des hommes qui

ofent ainfi borner la puiffance du Créateur à l'aide d'un fyllogifme.

Vous croyez que les mots *je* & *moi*, & ce qui conftitue la perfonalité eft encore une preuve de l'immatérialité de l'ame. N'eft-ce pas toujours fuppofer ce qui eft en queftion? Car qui empêchera un être organifé qui penfe, de dire *je* & *moi*? Ne ferait-ce pas toujours une perfonne différente d'un autre corps, foit penfant, foit non penfant?

Vous demandez d'où viendrait l'idée de l'immatérialité à un être purement matériel; je réponds, de la même fource d'où vient l'idée de l'infini à un être fini. Vous parlez après cela d'*Ariftote* & d'un enfant qui raifonne fur fa poupée; les deux comparaifons ne font que trop bien afforties : *Ariftote*, en fait de faine philofophie, n'était qu'un enfant; eft-il poffible que vous puiffiez citer un homme qui n'a jamais mis que des paroles à la place des chofes? A l'égard de l'enfant & de fa poupée, quel rapport cela peut-il avoir avec la queftion préfente? J'avais dit qu'il faudrait connaître à fond la matière pour ofer décider que DIEU ne la peut rendre penfante; & il eft très-vrai que nous ne favons ce que c'eft que matière, & ce que c'eft qu'efprit: & là-deffus vous me dites que les efprits forts, pour fe tirer d'affaire, répondent qu'ils n'ont aucunes idées de matière, ni d'efprit, ni de vertu, ni de vice.

Que font là, je vous prie, les vertus & les vices? DIEU en fera-t-il moins le légiflateur des hommes quand il aura fait penfer leur corps? un fils en devra-t-il moins le refpect à fon père? devra-t-on être moins jufte, moins doux, moins indulgent? l'ame en fera-

t-elle moins immortelle ? fera-t-il plus difficile à DIEU de conferver à jamais les petites particules auxquelles il aura attaché le fentiment & la penfée ? Qu'importe de quoi votre ame foit faite, pourvu qu'elle ufe bien de la liberté que DIEU a daigné lui accorder ? Cette queftion a fi peu de rapport à la religion, que quelques pères de l'Eglife ont conçu autrefois DIEU & les anges comme corporels. Mais on ne vous affure point que l'ame foit matérielle. On affure feulement, qu'il eft très-poffible à DIEU de l'avoir rendu telle ; & je ne vois pas qu'on puiffe jamais prouver le contraire.

Pour deviner ce qu'elle eft réellement, on ne peut avoir que des vraifemblances ; & la faine philofophie demande que dans des queftions où l'on n'a que de la vraifemblance à efpérer, on ne fe flatte point de démonftrations.

On dit donc : Il eft très-vraifemblable que les bêtes ont du fentiment, & qu'elles n'ont point une ame fpirituelle, telle qu'on l'attribue à l'homme. Nous avons tous de commun avec les bêtes, organes, nourriture, propagation, befoins, défirs, veille, repos, fentiment, idées fimples, mémoire ; nous avons donc quelques principes communs qui opèrent tout cela en nous & en elles : car *fruftra fit per plura, quod poteft fieri per pauciora.*

Pourquoi notre fupériorité ne confifterait-elle pas dans une faculté d'avoir & de combiner des idées, pouffée beaucoup plus loin dans nous qu'elle ne l'eft dans les animaux, & furtout dans l'immortalité que DIEU fait le partage des hommes, & n'a pas fait le partage des bêtes ?

Cette ſupériorité n'eſt-elle pas ſuffiſante? & faut-il encore que notre orgueil nous empêche de voir tout ce que nous avons de conforme avec elles? Je ſupplie qu'on liſe, ſur cette matière, le chapitre de l'Etendue des connaiſſances humaines de M. *Locke*, dernière édition de l'Eſſai ſur l'entendement humain. Si ce qu'a dit ce ſage & modéré philoſophe ne ſatisfait pas, rien ne ſatisfera.

Lorſqu'on a une fois expliqué les raiſons ſur leſquelles on a appuyé ſon ſentiment, & qu'on a bien lu les raiſons de ſon adverſaire; ſi on ne change pas d'opinion, on doit au moins conſerver toujours une diſpoſition à ſe rendre à de nouvelles raiſons quand on en ſentira la force.

C'eſt, je vous jure, mon très-cher père, la manière dont je me conduis; j'ai cru fort long-temps qu'on ne pouvait prouver l'exiſtence de DIEU que par des raiſons *à poſteriori*, parce que je n'avais pas encore appliqué mon eſprit au peu de vérités métaphyſiques que l'on peut démontrer.

La lecture de l'excellent livre du docteur *Clarke* m'a détrompé; & j'ai trouvé dans ſes démonſtrations un jour que je n'avais pu recevoir d'ailleurs. C'eſt encore lui ſeul qui me donne des idées nettes ſur la liberté de l'homme; tous les autres écrivains n'avaient fait qu'embrouiller cette matière. Si jamais je trouve quelqu'un qui puiſſe me prouver de même, par la raiſon, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, je lui aurai une obligation éternelle. &c.

A U M E M E.

En réponse à une lettre que ce jésuite avait publiée dans le journal de Trévoux.

1735.

L'ESTIME & la respectueuse amitié que j'ai eues pour vous, depuis mon enfance, m'avaient inspiré de m'adresser à vous pour avoir la solution de quelques-uns de mes doutes. Non-seulement vous m'avez répondu avec autant d'esprit que de bonté, mais vous avez rendu votre réponse publique, & vous l'avez même fortifiée de raisons & d'instructions nouvelles. L'obligation que je vous ai est devenue celle de tous les hommes qui cultivent leur raison.

C'est pour leur satisfaction, autant que pour la mienne, que je prends la liberté de vous demander encore de nouveaux éclaircissemens, avec la confiance d'un disciple qui s'adresse à son maître.

Il s'agit de savoir si M. *Locke*, en examinant les bornes de l'entendement humain, (sans aucun rapport à la foi) a eu raison de dire qu'*il est possible à* DIEU *de donner la pensée à la matière*. La question n'est pas de savoir si la matière pense par elle-même ; ce sentiment est rejeté par M. *Locke*, comme absurde. Il ne s'agit pas non plus de savoir si notre ame est spirituelle ou non ; le point de la question est uniquement

de voir ſi nous avons aſſez de connaiſſance de la matière & de la penſée pour oſer affirmer cette propoſition : DIEU *ne peut communiquer la penſée à l'être que nous appelons matière*. Vous tenez avec beaucoup de philoſophes que cela eſt impoſſible à DIEU.

Voici le premier argument que vous apportez.

Pour juger d'un objet, il faut l'apercevoir tout entier indiviſiblement ; & vous en concluez que l'ame eſt néceſſairement un être ſimple, & que par conſéquent elle ne peut être matière.

Cet argument, que vous appelez démonſtration, laiſſe encore quelques doutes dans mon eſprit, ſoit que je ne l'aie pas aſſez compris, ſoit que j'aie encore quelque préjugé qui m'empêche d'en apercevoir toute l'évidence.

Je me demande d'abord à moi-même pourquoi je reçois ſans héſiter une démonſtration géométrique ; celle-ci, par exemple, que trois angles, dans tout triangle, ſont égaux à deux droits ; c'eſt que la concluſion eſt renfermée néceſſairement dans une propoſition évidente : il m'eſt évident que les grandeurs qui ſe meſurent par une quantité égale ſont égales entre elles ; or il m'eſt évident que deux angles droits valent 180 degrés, trois angles d'un triangle ſont démontrés en valoir autant ; donc il m'eſt évident qu'ils ſont égaux en ce ſens.

Mais après avoir fait tous mes efforts pour ſentir l'évidence de cet axiome, *pour apercevoir un objet, il faut le voir indiviſiblement ;* non-ſeulement je n'en découvre pas la vérité, mais je n'en démêle pas même le ſens.

Entendez-vous que plusieurs parties ne peuvent frapper une seule partie ? mais cependant des lignes innombrables d'une circonférence aboutissent toutes à un point qui est le centre.

Entendez-vous que pour apercevoir un objet il faut le voir tout entier ? mais il n'y a aucun objet que nous puissions voir de cette façon ; nous ne voyons jamais qu'une surface des choses.

Pour moi, j'avoue que si on me demande comment il faut faire pour apercevoir un objet, je réponds que je n'en sais rien du tout ; c'est le secret du Créateur : je ne sais ni comment je pense, ni comment je vis, ni comment je sens, ni comment j'existe.

Et cette proposition, *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivisiblement*, fait un sens si peu clair à mon esprit, que, si on me disait au contraire, pour apercevoir un objet, il faut le voir divisiblement & par parties, cela me paraîtrait beaucoup plus compréhensible.

Je sens au moins qu'on me donnerait une idée très-claire de la chose que vous voulez prouver, si on me disait : Une perception ne peut être divisible ; on ne peut mesurer une pensée, elle n'est ni quarrée ni longue ; or la matière est divisible, mesurable, & figurée ; donc une perception ne peut être matière. Ou bien : Ce qui est composé retient nécessairement l'essence de la chose dont il est composé ; or si cette pensée était composée de matière, elle retiendrait l'essence de la matière, elle serait étendue ; mais une pensée n'est point étendue ; donc il implique contradiction qu'une pensée soit matière : or DIEU ne peut faire ce qui implique contradiction ; donc DIEU ne

peut compofer la penfée de matière. Voilà un argument qui ferait clair & évident, & qui me paraîtrait avoir la force de la démonftration.

Mais cet argument, qui démontre que la penfée ne peut être le compofé d'un corps, ferait abfolument étranger à la queftion préfente. Car je ne dis ni que l'efprit foit matière, ni que la penfée foit un compofé de matière, mais feulement qu'il n'eft pas impoffible à DIEU de joindre la penfée à cet être auffi inconnu que la penfée, lequel nous appelons matière.

DIEU ne peut faire les contradictoires; cela eft vrai, parce que ce n'eft pas un pouvoir de faire ce qui eft abfurde; c'eft au contraire une négation de pouvoir : il refte donc à examiner où eft la contradiction que la matière puiffe recevoir de DIEU la penfée.

Pour favoir de quoi une chofe eft ou n'eft pas capable, il faut la connaître entièrement. Or nous ne connaiffons rien de la matière; nous favons bien que nous avons certaines fenfations, certaines idées; par exemple, dans un morceau d'or nous apercevons de l'étendue, de la dureté, de la pefanteur, une couleur jaune, de la ductilité &c. mais cette fubftance, ce fujet, cet être à quoi tout cela eft attaché, nous ne favons pas plus ce que c'eft, que nous ne favons comment font faits les habitans de Saturne.

Si DIEU a voulu que certains corps organifés penfent, ce n'eft ni comme étendus ni comme divifibles qu'ils penfent. Ils auront la penfée indépendamment de tout cela, parce que DIEU la leur aura donnée.

Je ne conçois pas comment la matière penfe; je ne conçois pas non plus comment un efprit penfe.

N'eſt-il pas vrai que DIEU peut créer un être doué de mille qualités inconnues à moi, ſans lui communiquer ni la penſée ni l'étendue? ne peut-il pas enſuite donner la faculté de penſer à cet être? & après lui avoir donné cette faculté, ne peut-il pas lui communiquer l'étendue? Or, ſi DIEU peut communiquer à une ſubſtance l'étendue après la penſée, pourquoi ne peut-il pas lui donner la penſée après l'étendue?

Mais, dit-on, l'ame eſt immortelle. Cela eſt vrai; la foi nous le dit, & perſonne n'en doute chez les chrétiens: mais ce dogme empêche-t-il que DIEU ne puiſſe joindre la penſée & l'étendue dans un même ſujet? Au contraire, ſi une certaine étendue exiſte avec la faculté de penſer, il eſt ſûr que cette étendue ne périt point; elle ne fait que changer de qualité & de place: & il eſt auſſi facile à DIEU de lui conſerver la penſée, qu'il lui a été facile de la lui donner; car la penſée étant l'action de DIEU ſur la matière, rien n'empêche DIEU d'agir toujours.

On pourra me faire encore cette objection: Quelle eſt la partie à qui DIEU aura donné la penſée? cette partie n'eſt-elle pas diviſible pendant toute l'éternité? n'eſt-il pas à croire qu'elle perdra toujours quelque choſe d'elle-même? Or, à quelle petite particule de cette petite partie reſtera le don de penſer? Si vous dites que c'eſt à la partie droite, je la diviſe & la retranche de ſon tout; alors il arrivera néceſſairement une de ces trois choſes: ou il y aura deux êtres penſans au lieu d'un; ou bien ni l'un ni l'autre ne ſera penſant; ou cet être, ayant perdu la moitié de ſoi-même, aura perdu la moitié de ſa penſée, ou DIEU donnera à la petite particule reſtante ce don de

penſer qu'avait auparavant toute la partie. Les trois cas ſont abſurdes; donc il eſt impoſſible que la penſée puiſſe ſubſiſter toujours avec la même matière. Je n'ai vu cet argument nulle part; je me le fais à moi-même, & il me paraît aſſez preſſant. Il ſert à me faire voir la faibleſſe de mes compréhenſions, mais il ne me prouve point que DIEU ne puiſſe conſerver à une petite partie de mon corps, pendant toute l'éternité, ce qu'il lui aura donné dans le temps de ma vie.

Il eſt ſûr que ſi la matière, par le mouvement continuel où elle eſt, va toujours ſe diviſant à l'infini, il eſt impoſſible d'imaginer comment une partie qui ſe diviſera toujours, conſervera toujours la penſée. Mais, premièrement, cette partie, à qui DIEU l'aura donnée, peut fort bien en elle-même demeurer un individu, comme notre corps en eſt un ; & en cela je n'apercevrais point de contradiction.

En ſecond lieu, la matière n'eſt pas diviſible à l'infini phyſiquement. Il eſt néceſſaire qu'il y ait des parties parfaitement ſolides; s'il n'y en avait pas, il n'y aurait point de matière. Car les pores des corps augmentent à meſure que les parties ſolides des corps diminuent; ainſi les pores croiſſant à l'infini, & les parties ſolides diminuant à l'infini, le ſolide deviendrait *zéro*, & les pores *infinis*. &c. Donc il eſt néceſſaire qu'il y ait des parties parfaitement ſolides; donc il eſt aiſé de concevoir qu'une de ces parties ſolides ſoit impériſſable, & que DIEU lui communique à jamais la penſée & le ſentiment.

Si tout était matière, dites-vous, d'où l'ame matérielle aurait-elle tiré l'idée d'un être immatériel?

1°. DIEU, qui nous donne nos idées, pourrait fort bien nous donner celle d'un être immatériel, d'un être essentiellement différent de nous, puisque, quand même nous serions purs esprits, nous ne laisserions pas d'avoir une idée de DIEU, qui cependant est quelque chose d'essentiellement différent de tout pur esprit créé.

2°. Je réponds que nous recevons l'idée d'un être immatériel, comme l'idée de l'infini nous vient sans que nous soyons infinis pour cela.

Je passe ce que vous dites d'une poupée & d'un enfant, persuadé que vous ne voulez point parler sérieusement.

Vous prétendez que quand on dit *je* & *moi* & *unité*, cela prouve que nous connaissons ce que c'est que l'esprit.

Je & *moi* signifie-t-il autre chose que ma personne? & une unité n'est-elle pas aussi-bien une unité de matière qu'une autre substance?

Vous me dites que les esprits forts répondent à cela qu'ils n'ont aucune idée ni d'esprit, ni de matière, ni de vertu, ni de vice: il ne s'agit assurément ici ni de vertu ni de vice; & M. *Locke*, le plus sage & le plus vertueux de tous les hommes, était bien loin d'avancer une impiété aussi absurde & aussi horrible. Pour vous prouver, non pas que notre pensée est une action de DIEU sur la matière, mais qu'elle peut être une action de DIEU sur la matière; & ce qu'il faut toujours répéter, qu'il n'est pas impossible à l'être infiniment puissant de faire penser un corps; je vous avais apporté l'exemple des bêtes; vous me répondez:

La bête sera ce qu'il vous plaira. Je vous supplie d'examiner la chose avec un peu d'attention, il me paraît qu'elle en vaut la peine.

Toute question n'est pas susceptible de démonstration, mais il faut examiner ce qui est le plus probable; non pas pour le croire fermement, mais pour croire au moins qu'il est probable.

Or il est de la plus grande probabilité que les bêtes ont des sentimens, des idées, de la mémoire &c. Je n'entrerai pas ici dans les preuves d'expérience dont on ferait des volumes, mais je dirai en philosophe: Les bêtes ont les mêmes organes de sentiment que nous; la nature ne fait rien en vain; donc DIEU ne leur a point donné des organes de sentiment pour qu'elles n'aient point de sentiment; donc elles en ont comme nous.

Si on me dit à cela que les ressorts que je prends pour organes de leurs cinq sens sont seulement en eux les organes de la vie; je réponds que les animaux peuvent avoir la vie sans leurs cinq sens, puisqu'il y en a qui n'ont que trois ou deux sens, & qui vivent; donc les organes des sens leur sont donnés pour autre chose que pour la vie; donc ils ont du sentiment; donc ils ont cela de commun avec nous. Or, ou DIEU a ajouté le sentiment à ces portions de matière, ou il leur a donné une ame spirituelle & immortelle. On est donc réduit à dire, ou qu'une puce a une ame immortelle, ou que DIEU a donné à la matière le don de sentir; or s'il a pu accorder à certains corps la sensation, pourquoi lui sera-t-il impossible d'accorder la pensée à d'autres?

Pour

Pour prouver encore qu'on ne peut dire qu'il ſoit impoſſible à DIEU de donner, par ſon action, la penſée au corps, & pour faire voir combien il eſt faux de dire, *ce qui n'eſt pas diviſible ne peut appartenir à la matière*, je vous avais apporté l'exemple du mouvement.

Le mouvement n'eſt pas diviſible; la vie, la végétation, l'électricité ne ſont pas diviſibles; cependant l'électricité, la vie, la végétation, le mouvement appartiennent à la matière; donc la matière a des propriétés, & peut-être ſans nombre, qui ne ſont pas diviſibles. Il peut y avoir du plus ou du moins dans ces propriétés; il y en a auſſi dans la propriété de la penſée. Un corps eſt plus ou moins en mouvement, une penſée eſt plus ou moins vive, plus ou moins forte, plus ou moins claire.

Je vous avais ſurtout apporté l'exemple de la gravitation, qui eſt un principe qui agit à des diſtances immenſes, qui ſemble n'avoir rien de corporel, & qui cependant eſt le grand reſſort de la nature. Je vous avais demandé ce que vous en penſiez, & ſi vous le connaiſſiez; & là-deſſus voici comme vous me faites l'honneur de me répondre: *Oui, Monſieur, les corps pèſent; les calculs du célèbre Newton ne m'en convainquent pas plus que les ſens. Un corps pèſe ſur l'autre, c'eſt-à-dire qu'un corps pouſſe l'autre.*

Je ſoupçonne qu'il y a là quelque faute du libraire, car il n'eſt pas vraiſemblable que ce ſoit-là le ſentiment d'un homme auſſi ſavant que vous. Vous n'ignorez pas, ſans doute, ce que c'eſt que cette propriété de la nature appelée *gravitation*, ou *attraction*, ou *force*

centripète; & si je vous le demandais, vous me répondriez, avec *Newton* & avec tous ceux qui ont étudié les vérités découvertes par ce grand-homme : La gravitation, l'attraction est la propriété par laquelle tous les corps tendent à s'approcher les uns des autres, sans aucun besoin d'une impulsion étrangère & de matière intermédiaire; & cela en raison directe de la quantité de leur masse, & en raison double inverse des distances. Cette propriété de la matière, inconnue jusqu'à nous, a été découverte & prouvée, je dis prouvée par ce grand philosophe; & ses preuves sont toutes fondées sur les lois de *Kepler* que les planètes observent dans leurs révolutions, sur les inégalités des mouvemens dans les globes célestes, qui toutes confirment cette admirable loi des forces centripètes.

Ainsi il ne s'agit pas ici de l'impulsion des corps, & de la communication du mouvement, quoique l'impulsion des corps & la communication du mouvement soit encore une propriété de la matière, qui n'a rien de commun avec la divisibilité.

Il s'agit de ce pouvoir réel de gravitation, d'attraction, de forces centripètes, qui dirigent les planètes autour du soleil, & la lune autour de la terre, selon des lois mathématiques qui excluent nécessairement tout ce prétendu fluide, & cette chimère de tourbillons qu'on avait supposés si gratuitement.

Ce pouvoir démontré est précisément tout le contraire de ce que vous dites. *Un corps*, dites-vous, *pèse*, c'est-à-dire *il pousse & ne pousse qu'autant qu'il est poussé.* Non, mon père, le Soleil n'est point poussé, & Saturne n'est point poussé.

Mais le Soleil & Saturne s'attirent, gravitent, pèſent l'un ſur l'autre, ſelon la quantité directe de leur maſſe, & ſelon la raiſon inverſe du quarré de leur éloignement; & il n'y a point entre eux ni autour d'eux de fluide qui puiſſe ni leur faire une réſiſtance ſenſible, ni diriger leur mouvement. Il y a donc certainement un principe de gravitation, d'attraction, que nous ne connaiſſons pas, qui agit d'une manière ſurprenante, & qui n'a aucun rapport aux autres propriétés de la matière. Ce principe, vous avais-je dit, eſt interne, inhérent dans les corps; & là-deſſus vous me répondez que jamais *Newton* n'a admis ce principe inhérent & interne dans les corps, & que s'il l'avait admis, on ſe ſerait moqué de lui. Si vous entendez par principes ou propriétés inhérentes une propriété eſſentielle, il eſt très-vrai que *Newton* ne dit pas que le principe des forces centripètes ſoit eſſentiel à la matière ainſi que l'étendue. Peu importe qu'il ſe ſoit ſervi des termes *inhérent* & *interne* dont je me ſers. Tout ce qu'on entend par ce mot *inhérent*, c'eſt que toute matière a reçu de DIEU ce principe qui eſt en elle; que toute particule de matière a la propriété, tant qu'elle eſt matière, de graviter l'une vers l'autre, comme l'or a la propriété inhérente de peſer plus que l'argent, comme l'eau a la propriété inhérente d'être fluide à un certain degré de température. Je ne vois pas comment, en diſant cela, *Newton* ſe ſerait expoſé à la dériſion des philoſophes, comme vous le dites.

Vous m'apprenez enſuite que M. *Newton* a pouſſé plus loin qu'aucun philoſophe l'obſervation des mouvemens qui approchent les corps, ou qui les éloignent les uns des autres. Il ſemble par ces paroles que

Newton n'aurait fait autre chose que de pousser plus loin qu'un autre ces recherches triviales sur les lois du mouvement; comme, par exemple, que la quantité de mouvement est le produit de la masse par la vîtesse. &c. Ce n'est point du tout cela, encore une fois, dont il s'agit; c'est du pouvoir des forces centripètes, qui font que le soleil, par exemple, étant dans l'un des foyers d'une ellipse, le corps placé dans la circonférence de cette ellipse doit nécessairement parcourir des espaces égaux, en temps égaux, & que la force centripète augmente à mesure que le corps approche de celui des foyers de l'ellipse où est le soleil. Encore une fois, sans vous répéter ici toutes ces combinaisons, les forces centripètes, l'attraction, la gravitation, sont une nouvelle loi de la nature aussi certaine & aussi inconnue que la vie des animaux & la végétation des plantes, le mouvement, & l'électricité.

Vous parlez ensuite de M. *Newton* ainsi : *Ce sage observateur déclare nettement* (section II, page 172) *qu'en regardant tous les corps comme des espèces d'aimans, il s'en tient aux mouvemens apparens, de quelque cause qu'ils viennent, & sans toucher aux systèmes différens qui les rapportent à quelque impulsion, à l'action de la matière subtile ou éthérée.*

Je n'ai pas ici l'ouvrage dont vous citez cette page 172; mais, sans avoir sous mes yeux cet ouvrage, je sais fort bien que M. *Newton*, en vingt endroits, réclame contre l'injustice ridicule & absurde qu'il y aurait à lui reprocher d'admettre les qualités occultes des péripatéticiens. Il a soin de déclarer expressément qu'il ne sait point ce que c'est que cette propriété qu'il appelle du nom de gravitation, de force

centripète, d'attraction. Il a hasardé sur cela quelques conjectures très-faibles ; mais enfin il n'est pas moins démontré que cette propriété, inconnue jusqu'à lui, existe réellement ; c'est le seul point dont il est ici question. Il y a une propriété dans la matière, laquelle agit sans contact, sans véhicule, à des distances immenses; donc la matière peut avoir d'autres propriétés que celle d'être divisible.

La matière a probablement mille autres facultés que nous ne connaissons pas.

Vous me dites ensuite : La faculté d'attirer & repousser, de peser en poussant, n'enferme que du mouvement, du poids, de la mesure; donc ce sont des propriétés d'un être divisible. Il est vrai que ce sont des propriétés d'un être qui d'ailleurs est divisible; mais ce n'est pas parce qu'il est divisible qu'il a ces propriétés. La matière est physiquement divisible, c'est-à-dire ses parties solides adhérentes les unes aux autres sont séparables, & ces parties adhérentes ensemble, qui composent un tout comme notre globe, ont ensemble la faculté d'attraction, de gravitation : mais chaque particule solide de cet univers a en soi la même faculté ; & un atome gravite vers un atome, comme la Terre, Mars, Jupiter, vers le Soleil leur centre.

La gravitation, le mouvement appartiennent donc à toute la matière que nous connaissons. Il y a nécessairement des parties solides ; donc ce n'est point en tant que divisible que la matière a la propriété de l'attraction ; donc, encore une fois, il y a des principes dans la matière indépendans de la divisibilité; donc c'est une grande témérité d'assurer que DIEU ne peut

joindre la penfée à la matière, fur cette faible & obfcure raifon que la matière eft divifible. Encore une fois, on ne vous dit pas que le Créateur ait donné à la matière la penfée, on ne faurait trop le répéter; on vous dit feulement que des êtres auffi peu éclairés que nous le fommes, doivent être bien retenus quand il s'agit de prononcer ce que l'Etre infini & tout-puiffant peut faire ou ne peut pas faire.

Vous me dites enfuite que le mouvement, la pefanteur des corps, nous indiquent DIEU, nous conduifent à DIEU; & enfuite vous parlez de ceux qui doutent de l'exiftence de DIEU.

On croirait, par ces paroles, que vous voudriez jeter quelques foupçons de cette horrible & impertinente incrédulité fur *Newton* & fur *Locke*, & fur ceux qui ont éclairé leur efprit des lumières de ces grands-hommes. Ce n'eft pas affurément votre intention; vous avez le cœur trop droit, vous avez un efprit trop jufte pour ne pas reconnaitre que toute la philofophie de *Newton* fuppofe néceffairement un premier moteur. Vous favez avec quelle fupériorité de raifon *Locke* a prouvé avant *Clarke* l'exiftence de cet Etre fuprême. *Newton* & *Locke*, ces deux fublimes ouvrages du Créateur, ont été ceux qui ont démontré fon exiftence avec le plus de force; & les hommes en cela, comme dans tout le refte, doivent faire gloire d'être leurs difciples.

Je ne fais pas, en vérité, à propos de quoi vous parlez de libertinage, de paffions, & de défordres, quand il s'agit d'une queftion philofophique de *Locke*, dans laquelle fon profond refpect pour la Divinité lui

fait dire ſimplement qu'il n'en ſait pas aſſez *pour oſer borner la puiſſance de l'Etre ſuprême.*

Il était bien loin, ce grand-homme, d'être courbé vers la terre, & d'être plongé dans les voluptés, lui qui a paſſé ſa vie, non-ſeulement à éclairer l'entendement des hommes, mais à leur enſeigner par ſon exemple la pratique des vertus les plus ſévères & les plus aimables. M. *Newton* a été auſſi vertueux qu'il a été grand philoſophe : tels ſont pour la plupart ceux qui ſont bien pénétrés de l'amour des ſciences, qui n'en font point un indigne métier, & qui ne les font point ſervir aux miſérables fureurs de l'eſprit de parti. Tel a été le docteur *Clarke;* tel était le fameux archevêque *Tillotſon ;* tel était le grand *Galilée;* tel notre *Deſcartes;* tel a été *Bayle*, cet eſprit ſi étendu, ſi ſage & ſi pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, feront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins reſpectables que ſon génie. Le déſintéreſſement & l'amour de la paix comme de la vérité étaient ſon caractère ; c'était une ame divine. M. *Baſnage*, ſon exécuteur teſtamentaire, m'a parlé de ſes vertus les larmes aux yeux. Cependant, je ne ſais par quelle fatalité un des hommes les plus reſpectables de votre ſociété, un homme plus célèbre encore par ſa vertu que par ſon éloquence, a pu être trompé au point de dire, dans un de ſes diſcours publics, en parlant de *Bayle : Probitatem non do*, *je lui refuſe la probité.*

A M. DE FORMONT,

En réponse à une lettre du 6 janvier 1736, sur la matérialité de l'ame.

IL eſt vrai que ſi l'on peüt prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière & la penſée, toutes les probabilités en faveur de la matière penſante ſont détruites.

Il eſt donc vrai que le fort de la diſpute, comme vous le dites très-bien, roule ſur cette queſtion : *La matière penſante eſt-elle une contradiction ?*

1o. J'obſerverai qu'il ne s'agit pas de ſavoir ſi la matière penſe par elle-même; elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'exiſtence par elle-même; (du moins cela me paraît démontré) il s'agit uniquement de ſavoir ſi le Créateur qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhenſible de le communiquer, peut auſſi lui communiquer, lui unir la penſée.

Or s'il était vrai qu'on prouvât que DIEU n'a pu communiquer, n'a pu unir la penſée à la matière, il me paraît qu'on prouverait auſſi par-là que DIEU n'a pu lui unir un être penſant; car je dirai contre l'être penſant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la penſée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui reſſemble à une penſée: cela eſt vrai; mais je réponds, une penſée eſt l'action d'un être penſant ; donc il n'y a rien, ſelon vous, dans la matière qui ait la moindre

analogie à un être penſant; donc ſelon vous-même, vous prouveriez qu'un être immatériel ne peut être en rien affecté par la matière ; donc, ſelon vous-même, l'homme ne penſerait point, ne ſentirait point ; donc en prétendant prouver l'impoſſibilité où eſt la matière de penſer, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penſer, ce qui ſerait abſurde. En un mot, ſi la penſée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être penſant peut être dans la matière. Or, de quelque manière que nous nous tournions, il eſt très-vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes & nos idées ; il eſt très-vrai (ſoit que la matière penſe, ſoit que DIEU lui ait uni un être immatériel) il eſt très-vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raiſon phyſique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le ſon des cloches, quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il eſt ſurtout démontré dans l'optique qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière, qui doive me faire juger de la diſtance d'un objet ; donc, ſoit que mon ame ſoit matière ou non, je ne puis ni voir ni entendre, ni avoir une idée de la diſtance &c. que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reſte donc à ſavoir ſi le Créateur a pu en établiſſant ces lois communiquer des idées à mon corps à l'occaſion de ces lois.

Ceux qui diſent que DIEU ne peut donner des idées au corps, ſe ſervent de cet argument. » Ce qui » eſt composé eſt néceſſairement de la nature de ce » qui le compoſe ; or ſi une idée était un compoſé » de matière, la matière étant diviſible & étendue,

» il se trouverait que la pensée serait divisible & » étendue; mais la pensée n'est ni l'un ni l'autre; » donc il est impossible que la pensée soit de la » matière. »

Cet argument serait une démonstration contre ceux qui diraient que la pensée est un composé de matière, mais ce n'est pas cela que l'on dit. On dit que la pensée peut être ajoutée de DIEU à la matière, comme le mouvement & la gravitation qui n'ont aucun rapport à la divisibilité; donc DIEU peut donner à la matière des attributs tels que la pensée & le sentiment, qui ne sont point divisibles.

L'argument dont s'est servi le père *Tournemine* dans le journal de Trévoux, est encore bien moins solide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous apercevons, dit-il, un objet indivisiblement; or si notre ame était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon ame: donc nulle partie de mon ame ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très-grand jour cet argument du père *Tournemine*.

Voici en quoi consiste à mon sens le vice évident de ce raisonnement. Ce raisonnement suppose que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau; or rien n'est plus faux.

1°. J'ai l'idée d'une sphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de cette sphère. J'ai le sentiment de la douleur, qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair. J'ai l'idée du plaisir qui n'a rien d'analogue à quelque

liqueur passant dans mon corps, ou en sortant. Donc les idées ne peuvent être la suite nécessaire d'un corps qui en frappe un autre; donc c'est DIEU qui me donne les idées, les sentimens, selon les lois par lui arbitrairement établies; donc la difficulté résultant de ce que la partie A de mon cerveau ne recevrait qu'une partie A de l'objet, est une difficulté que l'on appelle *ex falso suppositum*, & n'est point difficulté.

2°. Il serait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne pussent se réunir en un point dans mon cerveau; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point seul qui est le centre.

On fait encore une difficulté éblouissante. La voici : „ Si DIEU a accordé le don de penser à une „ partie de mon cerveau, cette partie est divisible; „ on en retranche la moitié, on en retranche le quart, „ on en retranche mille, cent mille particules; à „ laquelle de ces particules appartiendra la pensée? „

Je réponds à cela deux choses : 1°. Il est possible au Créateur de conserver dans mon cerveau une partie immuable & de la préserver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps. 2°. Il est démontré qu'il y a dans la matière des parties solides indivisibles; en voici la démonstration.

Les pores du corps augmentent en proportion doublée de la division de ce corps; donc si vous divisez à l'infini, vous aurez une série dont le dernier terme sera l'infini pour les pores, & l'autre terme *zéro* pour la matière, ce qui est absurde; donc il y a des parties solides & indivisibles; donc si DIEU accorde la pensée à quelqu'une de ces parties, il n'y a point à craindre

que le don de penser se divise, ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Etre suprême a de donner la pensée à un corps.

Remarquez en passant que cette démonstration de la nécessité qu'il y ait des parties parfaitement solides, ne combat point la démonstration de la matière divisible à l'infini en géométrie. Car en géométrie nous ne considérons que les objets de nos pensées; or il est démontré que notre pensée fera passer dans l'espace infiniment petit du point de contingence d'un cercle & d'une tangente une infinité d'autres cercles. Mais physiquement cela ne se peut; voilà pourquoi M. de *Malesieux* dans ses Elémens de géométrie, page 117 & suivantes, paraît se tromper en ne distinguant pas l'indivisible physique, & l'indivisible mathématique. Il tombe surtout dans une grande erreur au sujet des unités; je vous prie de relire cet endroit de sa géométrie.

Je reviens donc à cette proposition; il est impossible de prouver qu'il y ait de la contradiction, de l'incompatibilité entre la matière & la pensée; pour savoir s'il est impossible que la matière pense, il faudrait connaître la matière, & nous ne savons ce que c'est. Donc voyant que nous sommes cet être que nous appelons *matière*, & que nous pensons, nous devons juger qu'il est très-possible à DIEU d'ajouter la pensée à la matière, par les raisons ci-devant déduites dans ma dernière lettre.

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci: Je ne sais point comment la matière pense, ni comment un être, quel qu'il soit, pense. Peut-on nier que DIEU n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités

à moi inconnues, fans lui donner ni l'étendue, ni la penfée.

Or DIEU ayant créé un être, ne peut-il pas le faire penfant; & après l'avoir fait penfant ne peut-il pas le faire étendu, *& viciſſim*. Il me femble que pour nier cela, il faudrait être chef du confeil de DIEU, & favoir bien précifément ce qui s'y paffe.

A M. * * *

Ce 13 mars 1739.

MONSIEUR,

LA lettre, ou plutôt l'ouvrage dont vous m'honorez, eft peut-être ce que la raifon toute feule pouvait produire de mieux. Je fuis à-peu-près comme ces directeurs qui admirent l'efprit & les objections d'un incrédule, & qui prient DIEU de lui donner un peu de foi.

La foi que j'oferais vous demander, c'eft pour certains calculs indifpenfables, pour certaines propofitions démontrées, après quoi nous ferons de la même religion; & j'aurai l'honneur de douter avec vous de fept ou huit mille propofitions, pourvu que vous m'accordiez feulement une douzaine de vérités fondées fur l'expérience. La première de ces vérités eft que le feu & la lumière font le même être; & fi vous en doutez, vous n'avez qu'à raffembler de la lumière (c'eft-à-dire des rayons lumineux) au foyer d'un verre

ardent, & à y mettre le bout de votre doigt. Il eſt bien vrai que cet être (quel qu'il ſoit) n'échauffe pas toujours, & n'illumine pas toujours. La bouche ne parle pas, ne baiſe pas, & ne mange pas ſans ceſſe; cependant c'eſt avec la bouche ſeule qu'on mange, qu'on baiſe, & qu'on parle.

Serait-on bien venu à nier ces attributs-là, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas renfermés dans l'idée qu'un philoſophe pourrait ſe faire d'une bouche? Le feu contenu dans les corps n'éclaire pas toujours, ſans doute; mais mettez ce feu un peu plus en mouvement, & il vous éclairera; raſſemblez bien des rayons, & vous ſerez échauffé.

En un mot, on ne connaît les corps ni le reſte que par leurs effets; or l'effet d'un corps lumineux eſt, je crois, d'éclairer & de brûler dans l'occaſion.

2°. Vous doutez de la propagation de la lumière, doutez donc auſſi de la propagation du ſon. M. *Roemer* a vu, a fait voir, a démontré, & M. *Bradley* a redémontré d'une manière encore plus admirable, que la lumière vient à nous en un temps que vous appellerez long ou court, comme il vous plaira. Car il ſemble court, ſi vous conſidérez qu'en ſept minutes & demie un rayon arrive du ſoleil à nous; il paraît long, ſi vous faites attention que la lumière arrive en 36 ans au moins d'une étoile de la ſixième grandeur. Il n'y a rien de long, rien de court, rien de grand, rien de petit en ſoi, comme vous ſavez.

3°. Toutes les obſervations de *Bradley* font connaître que la lumière n'eſt aucunement retardée dans ſon cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de-là s'il eſt poſſible qu'il y ait un plein abſolu : car

assurément ce sont des conclusions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul & l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite supposition ; & il n'en faut jamais faire.

4°. Mais comment le soleil envoie-t-il tant de lumière sans s'épuiser, & comment votre cerveau produit-il tant d'idées sans les perdre, & n'en est même que plus lumineux ? Moi ! que je vous dise comment cela se fait, Monsieur ? DIEU m'en garde ; je n'en sais rien, ni moi ni personne. Je sais que la lumière arrive en un temps calculé, que les rayons venant d'environ trente-trois millions de lieues sont presque parallèles, que je fonds du plomb avec ces rayons-là quand il m'en prend envie, qu'ils sont colorés, qu'ils se réfractent suivant des lois immuables &c. Mais combien d'onces il en sort du soleil par an, c'est ce que j'ignore ; & comment il répare ses pertes, je n'en sais pas davantage. Je sais très-bien qu'une comète peut tomber dans ce globe, mais je ne dis point : *Cela peut être, donc cela est.* Vous faites un calcul qui m'épouvante pour le soleil. J'ai dit qu'un rayon de trente-trois millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout ; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le soleil perd : mais, Monsieur, ces pieds de roi ne sont pas des pieds cubiques. L'épaisseur d'un rayon est infiniment petite par rapport à l'épaisseur d'un cheveu, & le soleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

5°. Cet être singulier qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, est-il pesant comme les autres êtres connus ? c'est-à-dire a-t-il la propriété de tendre

vers le centre du globe où il se trouve? &c. pèse-t-il sur le soleil, pèse-t-il sur la terre? Certe, s'il pèse, il ne pèse guère. Toutes les expériences que j'ai vues & que j'ai faites ne prouvent pas grand'chose. J'ai fait peser du fer enflammé, depuis une once jusqu'à 2000 livres; j'ai fait peser ce même fer refroidi, nulle différence dans le poids. Il se pourrait à toute force que le feu n'eût pas cette propriété; il se pourrait même qu'il fût pénétrable; c'est ce que pensent certains physiciens. Madame la marquise du *Châtelet*, dans son essai plein d'excellentes choses sur la nature du feu, lequel a concouru pour le prix, (*) dit hardiment que le feu, la lumière, n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre, ni celle d'être impénétrable. Cette proposition a révolté nos cartésiens, & a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait d'ailleurs. Pour moi qui vois que la lumière, le feu, est matière, qu'il presse, qu'il divise, qu'il se propage; &c. je ne vois pas qu'il y ait d'assez fortes raisons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière est en possession, & je suis ici comme le père *Bony* & *Escobar* dans le cas des opinions probables.

Au reste, ne vous effrayez point que, malgré cette gravitation probable des petites particules du feu sur le centre du soleil, elles s'échappent pourtant avec une si prodigieuse célérité. Voyez dans une fournaise de forge; ce que les forgerons appellent la *pâte* est un globe de fonte tout enflammé quand on le retire de la fournaise. Sa flamme s'échappe en rond de tous

(*) Voyez le volume des *Oeuvres physiques*.

les

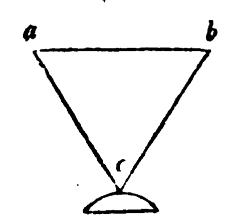
les côtés, malgré la tendance que l'air lui imprime en-haut; & l'on peut apercevoir ce globe de feu de six lieues, sans que cette prodigieuse quantité de particules qu'il envoie lui fasse perdre sensiblement de son poids. Or qu'est-ce que ce petit pâté par rapport au soleil ? Le soleil tourne en vingt-cinq jours & demi sur lui-même, & la terre en un jour sur elle-même. Or, pour que le soleil ne tournât pas plus vîte que la terre, il faudrait que sa rotation sur son axe s'accomplît en dix mille de nos jours, qui sont plus de vingt-sept ans; mais il tourne en vingt-cinq jours. Jugez donc par cette prodigieuse célérité, de la force avec laquelle il envoie la lumière, & ne vous étonnez de rien; ou bien étonnez-vous de tout. Au reste, quand je dis que la lumière s'échappe du soleil, je me sers de cette expression dans le même sens qu'on dit que la pierre s'échappe de la fronde, & la balle du canon.

6°. Quand on dit que la matière lumineuse vient du soleil à nous en ligne droite, on ne dit rien que de très-vrai, & cela n'est contesté par personne. *Jusqu'à nous* veut dire jusqu'à notre globe, & notre globe est composé d'air & de terre. Il arrive à la surface de l'air ce qui arrive à la surface de nos yeux; les rayons se brisent en passant du vide dans l'air, & c'est pourquoi on ne voit aucun astre à sa place. Il y a des tables de la réfraction depuis l'horizon jusqu'au quarantième degré, mais au méridien il n'y a plus de réfraction.

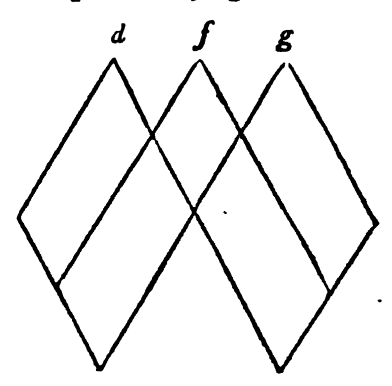
Vous devriez, Monsieur, lire quelque traité sur ces matières, comme *s'Gravesande*, ou *Keil*, ou *Wolfius;* vous pourriez même vous en tenir à *Bion*. Un esprit comme le vôtre n'aura que la peine de feuilleter ces ouvrages, qui vous mettraient au fait de bien des minuties

néceſſaires, & qui vous abrégeraient le chemin infiniment. Par exemple, le moindre livre d'optique réſoudra vos difficultés ſur la réflexion de la lumière, quant au géométrique & au mécanique; mais quant à ce qui tient à la nature intime des choſes, comment les rayons ne ſe confondent pas en ſe croiſant, comment ils rebondiſſent ſans toucher aux ſurfaces, pourquoi ils s'infléchiſſent vers les bords des objets, pourquoi le bleu eſt plus réfrangible que le rouge, vous demanderez tout cela à DIEU qui, je crois, eſt le ſeul qui en ſache des nouvelles poſitives.

7°. Quand vous aurez, Monſieur, jeté un coup d'œil ſur les moindres élémens de phyſique géométrique, vous ne ſerez plus révolté de cette idée très-commune, que tout point viſible eſt le ſommet d'un cône dont la baſe eſt dans nos yeux. Vous prenez le corps du ſoleil pour un point viſible; voici, Monſieur, le fait en deux mots. Je vois le corps *a*, *b*, ſous l'angle *a*, *c*, *b*;



mais je vois les points *d*, *f*, *g*, de cette manière:



chacun de ces points eſt le ſommet d'un cône.

En trois ou quatre converſations je vous mettrais au fait de ces petits détails géométriques, qui, quoique peu conſidérables par eux-mêmes, ſont des principes néceſſaires ſans leſquels on ne peut ſe former aucune idée nette.

8°. *Qui ne rirait*, dites-vous, *de voirl es philoſophes déterminer la grandeur, la figure, la diſtance réelle des corps céleſtes, & ne pouvoir déterminer la grandeur réelle d'un grain de ſable?* Je vous conjure de ne point les accuſer d'une ſottiſe dont ils ne ſont point coupables. Il y en a aſſez à leur reprocher. Vous ſavez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives; or les philoſophes ont très-bien trouvé la grandeur relative de la Terre par rapport à celle de Vénus, de la Lune &c. Votre difficulté du microſcope s'évanouit, car une mouche ſera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microſcope. Il ſerait triſte que de pareilles difficultés vous arrêtaſſent dans le chemin des ſciences. Le ſcepticiſme eſt très-bon avec des feſeurs

d'hypothèſes, avec des rêveurs théologiens; *Bayle* n'a guère couru ſus qu'à ces meſſieurs, mais c'était un pauvre géomètre, & il ne ſavait preſque rien en phyſique; il y a des choſes ſur leſquelles le doute même n'eſt pas permis.

9°. Il ſe mêle à l'optique mathématique un jugement de l'ame fondé ſur l'expérience; c'eſt ce qui fait que nous nous formons des idées des diſtances, ſans nous ſervir d'aucune meſure; c'eſt pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire eſt plus éloigné; c'eſt ainſi que nous jugeons qu'un homme eſt en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure DIEU, & qu'il veut tuer ſon prochain. Si quelquefois les ſignes des paſſions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connaiſſeurs, les ſignes des diſtances nous trompent auſſi quelquefois; mais quand on les meſure mathématiquement il n'y a plus d'erreur.

10°. Dans les objections que vous faites ſur la gravitation, ſur l'attraction de la matière, vous faites voir, Monſieur, toute la ſagacité d'un homme qui eût mieux expliqué que moi toutes ces vérités s'il avait voulu s'y appliquer un peu. Mais, Monſieur, ayez d'abord la bonté de croire que nous ne ſuppoſons rien du tout. Vous nous reprochez des hypothèſes, nous n'en admettons pas la moindre. *Newton* a démontré comme deux fois deux font quatre, que la même force qui fait retomber une pierre ſur la terre retient les aſtres dans leurs orbites; il a calculé cette force depuis Saturne juſqu'à nous; il en a démontré les effets. Tout cela eſt une affaire de pure géométrie; & de tous ceux qui ont étudié ces découvertes, aucun n'a oſé les

nier. Quelques vieux cartéſiens s'aviſent de dire que *Newton* n'a vu tout cela qu'en mathématicien; & ils ſe ſervent des tourbillons, de la matière ſubtile, & de tous ces miſérables êtres de raiſon, pour expliquer un fait, un phénomène conſtant que *Newton* a découvert. On leur a prouvé que leurs tourbillons ſont des chimères, & l'Europe ſe moque d'eux. N'importe, les bonnes gens n'en démordent point; il leur en coûterait trop de retourner à l'école.

Nolunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

Reſte à préſent à ſavoir ſi cette attraction de la matière, cette gravitation établie par *Newton*, & démontrée par lui, eſt un effet ou une cauſe; elle ſera ce qu'on voudra. La choſe exiſte; & c'eſt bien aſſez pour des hommes d'avoir été juſque-là. Il y a, à la vérité, grande apparence, que cette gravitation qui fait la peſanteur, eſt une propriété de la matière. Cet univers paraît fondé ſur plus d'un principe, & je crois que nous ſommes bien loin de les connaître. Nous ſavons très-bien que les tourbillons ne peuvent cauſer la peſanteur; nous ſavons ce qui n'eſt pas, & DIEU ſait ce qui eſt.

11°. Ne comparez point, Monſieur, l'attraction de l'aimant avec cette loi univerſelle par laquelle tous les corps gravitent les uns vers les autres. L'attraction de l'aimant eſt de tout un autre genre.

Celle de l'électricité eſt encore toute différente, & n'a rien de commun avec les lois découvertes par *Newton*.

L'attraction de la lumière & des corps est peut-être encore d'une autre espèce. Qu'est-ce que tout cela prouve? Que la matière agit dans plusieurs cas selon toute autre règle que les lois d'impulsion, & qu'il faut étendre la sphère de la nature beaucoup plus qu'on ne fesait. Mais, diront les vieux philosophes, il y aura donc des mystères dont nous ne pourrons rendre raison par les lois des chocs des corps? Oui, Messieurs, il y en a peut-être des millions; & sans aller plus loin, dites-nous pourquoi vous pensez, & pourquoi votre pensée fait remuer votre jambe?

12°. Vous faites un reproche à *Newton* de ce qu'il suppose, dites-vous, ce qui est en question; que chaque partie de la matière a également le pouvoir de la gravitation. Il me semble qu'il ne suppose rien. Il a prouvé que les astres sont retenus dans leurs orbites, par la même force qui fait tendre ici tous les corps au centre de la terre. Or les corps tendent tous également à ce centre; donc la même chose arrive à tous les astres. *Eadem causa, idem effectus.*

L'expérience dans le vide est une des démonstrations de cette vérité. Vous ne me ferez pas long-temps l'objection des nues & des exhalaisons qui flottent dans l'air, si vous voulez lire dans le premier mathématicien qui vous tombera sous la main, les lois des fluides. Vous sentez, sans doute, tout d'un coup la prodigieuse différence entre un corps abandonné librement à la force de la gravitation dans un espace non résistant, & le même corps dans l'eau ou dans l'air dont il faut déplacer les parties. Encore une fois, qu'un génie comme le vôtre daigne lire *Keil* ou *s'Gravesande* ou *Musschenbroek* : sans principes vous ne pouvez faire un pas.

13°. Vous confondez toujours le centre de gravité d'un corps, qui eſt le point par lequel étant ſuſpendu il n'inclinerait d'aucun côté, avec le foyer de l'orbe que décrivent les planètes : ce ſont deux choſes qui n'ont aucune reſſemblance.

14°. Je ne ſais quel impitoyable pyrrhonien vous induit à penſer que les mathématiques n'influent point dans la phyſique, ſous prétexte que les mathématiques conſidèrent l'étendue en général. &c. Ce pyrrhonien n'avait apparemment jamais vu la pompe de Notre-Dame, la machine de Marly, le pyromètre, les moulins à vent, les machines à élever des fardeaux, les coupes des vouſſures, les cadrans au ſoleil, les pendules, les planétaires, les bas au métier &c. ; tout cela cependant eſt fondé ſur les rigoureuſes lois de la phyſique mathématique.

Il eſt bien vrai que parmi les propoſitions de la géométrie il y en a beaucoup qui ſont de pure curioſité, & toutes les ſciences ſont dans ce cas-là. Auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'un honnête homme ſache toutes les propriétés de la cycloïde. Mais je maintiens qu'avec les Elémens d'*Euclide*, & un peu de ſections coniques, tout eſprit droit en ſait aſſez pour être un très-bon phyſicien, & pour ſavoir en gros aſſez rondement ce que c'eſt que le newtonianiſme. Je voudrais que vous daignaſſiez donc commencer par les premiers principes. Liſez ſeulement la géométrie de *Pardies*. C'eſt l'affaire d'un mois tout au plus pour vous. Après cela je ne ſais quel livre français vous devez conſulter : nous n'avons pas encore une bonne phyſique, mais liſez *Muſſchenbroek* : il eſt un peu peſant, & vous ne ſerez peut-être pas content de ſa préface ; mais enfin, c'eſt la meilleure

physique que je connaisse. Il faut que les mathématiques domptent les écarts de notre raison; c'est le bâton des aveugles, on ne marche point sans elles; & ce qu'il y a de certain en physique est dû à elles & à l'expérience. Entre nous, la métaphysique n'est qu'un jeu d'esprit; c'est le pays des romans; toute la Théodicée de *Leibnitz* ne vaut pas une expérience de *Nollet*. Vous pourriez un jour avoir un cabinet de physique, & le faire diriger par un artiste; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau; mais hélas! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, & peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, & il faut céder. Madame du *Châtelet* vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous; mais qui peut vous refuser la sienne? Souffrez, Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre & le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE,

AYANT été élevé long-temps dans la maifon que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adreffer cette lettre, & vous faire un aveu public de mes fentimens dans l'occafion qui fe préfente. L'auteur de la Gazette eccléfiaftique m'a fait l'honneur de me joindre à fa Sainteté, & de calomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, & le moindre de fes ferviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, & celui de la vertu; ce font ces mêmes fentimens qui m'impofent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une eftampe du portrait de fa Sainteté, je mis au bas cette infcription latine :

Lambertinus hic eft Romæ decus, & pater orbis,
Qui terram fcriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le fens de ces paroles foit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, & qui font inftruits de fon règne. S'il dépendait de

lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaiſſance à la vénération perſonnelle qu'on a pour lui. Monſeigneur le cardinal *Paſſionei*, bibliothécaire du vatican, homme conſommé en tout genre de littérature, & protecteur des ſciences auſſi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, & que je ne croyais pas devoir parvenir juſqu'à lui. Je pris cette occaſion d'envoyer à ſa Sainteté & à pluſieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme ſur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à ſon louvre. Je ne feſais que remplir mon devoir en préſentant aux perſonnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, ſous les auſpices du roi même. Vous ſavez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne ſe borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ſes rayons ſur ce faible eſſai : il fut traduit en vers italiens ; & vous avez vu la traduction que ſon éminence M. le cardinal *Quirini*, digne ſucceſſeur des *Bembes* & des *Sadolets*, voulut bien en faire, & qu'il vous envoya.

Ceux qui connaiſſent le caractère du pape, ſon goût & ſon zèle pour les lettres, ne ſont point ſurpris qu'il m'ait gratifié de pluſieurs de ſes médailles, leſquelles ſont autant de monumens du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que ſa majeſté avait daigné faire, & s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'eſt point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté ſi honorables pour la littérature, rien qui doive

choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandeſtin de la Gazette eccléſiaſtique : il oſe accuſer *le pape d'honorer de ſes lettres un ſéculier, tandis qu'il perſécute des évêques;* & il me reproche, à moi, je ne ſais quel livre auquel je n'ai point de part, & que je condamne avec autant de ſincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je ſais combien le monarque bienfeſant qui règne à Rome eſt au-deſſus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, & de la liberté que je prendrais de le défendre.

> *Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos*
> *Sollicitat.*

S'il eſt étrange que, tandis que ce prince ſe fait chérir de ſes ſujets ; du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il ſerait bien utile que je réfutaſſe cet écrivain. Les diſcours des petits ne parviennent pas de ſi loin à la hauteur où ſont placés ceux qui gouvernent la terre. C'eſt à moi de me renfermer dans ma propre cauſe ; mais ſi l'eſprit de parti pouvait être calme un moment, ſi cette paſſion tyrannique & ténébreuſe pouvait laiſſer quelques accès dans l'ame aux lumières douces de la raiſon, je conjurerais cet auteur & ſes ſemblables de ſe repréſenter à eux-mêmes, ce que c'eſt que de mettre continuellement ſur le papier des inveƈtives contre ceux qui ſont prépoſés de DIEU pour conſerver le peu qui reſte de paix ſur la terre ; ce que c'eſt que de ſe rendre tous les huit jours criminel de lèſe-majeſté, par des

libelles méprisés, & d'être à la fois calomniateur & ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux & inutile dessein de troubler l'Etat que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement & d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens : il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Eglise, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, & qui sont enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés & assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la foire rougiraient; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infame des miracles faits au nom de DIEU; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable, pour prouver qu'*Elie* est venu ; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé & le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, & finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht, le 17 juin 1743, à la potence qu'il avait dressée lui-même, & dont il croyait se tirer comme auparavant : voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Eglise, si de tels hommes étaient en effet comptés, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.

Il leur sied bien sans doute de calomnier le souverain pontife, en citant l'évangile & les pères : il leur sied bien d'oser parler des lois du christianisme, eux qui violent la première de ses lois, la charité ; eux

qui, au mépris de toutes lois divines & humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médisance & de satire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur*, je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité*. J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites & infatigables à former l'esprit & les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres ? Quoi ! il sera dans la nature de l'homme de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire ? & il ne serait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années ? Si des jésuites ont un procès au Malabar avec un capucin, pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe ? est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, & des sentimens qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie ? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père *Porée*, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude & la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, & j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère de père *Porée*, & je sais

qu'il a des fucceffeurs dignes de lui. Enfin pendant les fept années que j'ai vécu dans leur maifon, qu'ai-je vu chez eux? la vie la plus laborieufe, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les foins qu'ils nous donnaient & les exercices de leur profeffion auftère. J'en attefte des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en aura pas un feul qui puiffe me démentir. C'eft fur quoi je ne ceffe de m'étonner, qu'on puiffe les accufer d'enfeigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de ténèbres, des cafuiftes qui ont traité le pour & le contre des queftions aujourd'hui éclaircies, ou mifes en oubli. Mais, de bonne foi, eft-ce par la fatire ingénieufe des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? c'eft affurément par le père *Bourdaloue*, par le père *Cheminais*, par leurs autres prédicateurs, par leurs miffionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* & les Sermons du père *Bourdaloue*, on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de préfenter des chofes indifférentes fous des faces criminelles, celui d'infulter avec éloquence : on apprendra avec le père *Bourdaloue* à être févère à foi-même, & indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté eft la vraie morale, & lequel de ces deux livres eft utile aux hommes.

J'ofe dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accufer de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, & qui vont chercher la mort au bout de l'Afie & de l'Amérique. Quel eft le particulier qui ne fera pas confolé d'effuyer des calomnies,

quand un corps entier en éprouve continuellement d'auſſi cruelles? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous ſommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un jéſuite au tribunal de la pénitence, & que là il fît un aveu ſincère de ſa conduite, en préſence de DIEU ; il ſerait obligé de dire: » J'ai » oſé traiter de *perſécuteur* un roi adoré de ſes ſujets: » j'ai appelé cent fois ſes miniſtres des miniſtres » d'iniquité : j'ai vomi les calomnies les plus noires » contre le premier miniſtre du royaume, contre un » cardinal qui a rendu des ſervices eſſentiels dans ſes » ambaſſades auprès de trois papes : je n'ai reſpecté » ni le nom, ni l'autorité ſainte, ni les mœurs pures, » ni la grandeur d'ame, ni la vieilleſſe vénérable de » mon archevêque. L'évêque de Langres, dans une » maladie populaire qui feſait du ravage à Chaumont, » accourut avec des médecins & de l'argent, & arrêta » le cours de la maladie; il a ſignalé toutes les années » de ſon épiſcopat par les actions de la charité la plus » noble: & ce ſont ces mêmes actions que j'ai empoi- » ſonnées. L'évêque de Marſeille, pendant que la » contagion dépeuplait cette ville, & qu'il ne ſe trou- » vait plus perſonne, ni qui donnât la ſépulture aux » morts, ni qui ſoulageât les mourans, allait le jour & la » nuit, les ſecours temporels dans une main, & DIEU » dans l'autre, affronter de maiſons en maiſons un » danger beaucoup plus grand que celui où l'on eſt » expoſé à l'attaque d'un chemin couvert ; il ſauva » les triſtes reſtes de ſes diocéſains par l'ardeur du » zèle le plus attendriſſant, & par l'excès d'une intré- » pidité qu'on ne caractériſerait pas ſans doute aſſez » en l'appelant héroïque ; c'eſt un homme dont le

» nom fera béni avec admiration dans tous les âges:
» ce font ceux qui l'ont imité que j'ai voulu décrier
» dans mes petits libelles diffamatoires. »

Je fuppofe pour un moment que le jéfuite qui entendrait cet aveu eût à fe plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent & l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas ? Vous avez commis un crime horrible, & vous ne pouvez trop l'expier.

Ce même homme qui ne fe corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus refpectable fur la terre, & il ajoutera à fa lifte le confeffeur qui lui aura reproché fes excès; il l'accufera lui & fa fociété d'une morale relâchée: c'eft ainfi que l'efprit de parti eft fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immenfe & oublié de fes calomnies : il pourra m'imputer des fentimens que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand *Corneille* dans une pareille occafion : *Je foumets mes écrits au jugement de l'Eglife.* Je doute qu'il en faffe autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui & à fes femblables, que fi jamais on a imprimé fous mon nom une page qui puiffe fcandalifer feulement le facriftain de leur paroiffe, je fuis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre & mourir tranquille dans le fein de l'Eglife catholique, apoftolique, & romaine, fans attaquer perfonne, fans nuire à perfonne, fans foutenir la moindre opinion qui puiffe offenfer perfonne : je détefte tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la fociété. Ce font ces fentimens connus du roi qui m'ont attiré fes bienfaits. Comblé de fes grâces, attaché

attaché à ſa perſonne ſacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux & d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les inſtructions que j'ai reçues dans votre maiſon reſpectable ; & ſi les règles de l'éloquence que j'y ai appriſes ſe ſont effacées de mon eſprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils ſoient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été correctement imprimée, on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de groſſir le nombre des livres dont on eſt ſurchargé, pourvu que je ſois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur ſouverain, zélés pour leur patrie, fideles à leurs amis dès l'enfance, & reconnaiſſans envers leurs premiers maîtres.

C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toujours &c.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ECRITE A UN MEMBRE DE L'ACADEMIE DE BERLIN.

A Potſdam, 15 avril 1752.

. . . .
. . . .

JE réponds à toutes vos queſtions. La plupart des anecdotes ſur mademoiſelle *Lenclos* ſont vraies, mais pluſieurs ſont fauſſes. L'article de ſon teſtament dont vous me parlez n'eſt point un roman ; elle me laiſſa deux mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on diſait bons pour mon âge. L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que vous avez vu ambaſſadeur à la Haye, m'avait mené chez elle, & je lui avais plu je ne ſais comment. C'eſt ce même abbé de *Châteauneuf* qui avait fini ſon *hiſtoire amoureuſe* ; c'eſt lui à qui cette célébre vieille fit la plaiſanterie de donner ſes triſtes faveurs à l'âge de ſoixante & dix ans. Vous devez être perſuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent plus ſous ſon nom, ſont au rang des menſonges imprimés. Il eſt vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers ; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'eſt un métier trop dangereux, & la miſérable fumée de la réputation fait

trop d'ennemis & empoiſonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers, & qui eut & donna long-temps beaucoup de plaiſir, eſt aſſurément préférable à la mienne.

On pouvait ſe paſſer d'écrire en forme ſa vie; mais du moins on a obſervé la bienſéance de ne l'écrire que long-temps après ſa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue hiſtoire, dont vous me parlez, ſe ſont un peu preſſés, & me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces meſſieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable & véridique abbé *Desfontaines*, que je reſſemblais à *Virgile* par ma naiſſance, & que je pouvais dire apparemment comme lui :

O fortunatos nimiùm ſua ſi bona norint
Agricolas!

Je penſe ſur cela comme *Virgile*, & tout me paraît fort égal. Mais le haſard a fait que je ne ſuis pas né dans le pays des églogues & des bucoliques. Dans une autre vie qu'on s'eſt aviſé de faire encore de moi, comme ſi j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe? On ajoute une belle aventure d'un carroſſe avec l'épouſe de M. le duc de *Richelieu*, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes ſont dans ce goût, & j'aime autant les amours du révérend père de *la Chaiſe* avec mademoiſelle du *Tron*. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des ſottiſes, les libraires hollandais de les vendre, & les laquais de les lire.

L'article du Journal des ſavans dont il eſt queſtion, n'eſt point dans le Journal de Paris; il eſt dans celui qu'on falſifie à Amſterdam, & ſe trouve ſous l'année 1750. *Le parlement a condamné*, dit ce Journal, *l'Hiſtoire de Louis XI de M. Duclos, ſucceſſeur de M. de Voltaire dans la place d'hiſtoriographe de France, à cauſe de ce paſſage : La dévotion fut de tout temps l'aſile des reines ſans pouvoir.* Ce ſont deux calomnies. Le parlement ne s'eſt point aviſé de condamner ce livre, & le parlement ne ſe mêle point du tout d'examiner ſi une reine eſt dévote ou non. On ajoute une troiſième calomnie; c'eſt *que je ſuis exilé de France, & réfugié en Pruſſe.* Quand cela ſerait, il me ſemble que ce ne ſerait pas une de ces vérités inſtructives qui ſont du reſſort du Journal des ſavans. Le fait eſt que le roi de Pruſſe, qui m'honore de ſes bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui; qu'il a fait demander au roi mon maître, par ſon envoyé, que je puſſe reſter à ſa cour en qualité de ſon chambellan; que j'y reſterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans ſon goût pour les belles-lettres, & que ma mauvaiſe ſanté & mon âge me permettront de profiter de ſes lumières & de ſes bontés; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une penſion, & m'a conſervé la charge de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs & à ceux qui ſe mêlent d'être jaloux; mais la choſe eſt ainſi. Je n'y puis que faire; & j'ajoute qu'un homme de lettres ſerait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, & s'il n'était pas toujours auſſi prêt à les quitter, que reconnaiſſant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point ſacrifié ma liberté au roi

de Prusse, & je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi ; & il est bien vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, & pour les seuls momens où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur des lettres de la reine *Christine*, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis, il y a quelques années, à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? Comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers, que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine *Christine*. Il est vrai qu'en écrivant à la reine *Ulrique*, avec cette liberté que ses bontés & la poësie permettent, je feignais que *Christine* m'avait apparu, & je disais :

A sa jupe courte & légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant & par derrière,

A ſa mine galante & fière
D'amazone & d'aventurière,
A ce nez de conſul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre & hautain,
Moins beau que le vôtre & moins fin,
Soudain je reconnus Chriſtine;
Chriſtine des arts le ſoutien,
Chriſtine qui céda pour rien
Et ſon royaume & votre égliſe,
Qui connut tout & ne crut rien,
Que le ſaint père canoniſe,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortaliſe &c. (*)

Voilà, Monſieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falſifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fannent les fleurs qu'elles touchent; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces ſont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux ſonnets d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles paſſagères dans toutes les miſérables éditions qu'on a données de moi, & auxquelles, DIEU merci, je n'ai aucune part. Soyez perſuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais ſeulement ce qu'ils ont fait de digne de la poſtérité; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres & plus de goût dans le public. J'eſpère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dreſde ſera meilleure que toutes les précédentes.

(*) Voyez le volume de *Lettres* en vers & en proſe, 1750.

Ce ſera pour moi une conſolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu ſupprimer beaucoup de choſes qui échappent à l'eſprit dans la jeuneſſe, & que la raiſon condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir ſupprimer les vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'épître *ſur la calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre perſonne, que *Rouſſeau* a été malheureux, & qu'en bien des choſes il a fait honneur à la littérature françaiſe; mais il me réduiſit malgré moi à la néceſſité de répondre à ſes outrages par des vérités dures. Il attaqua preſque tous les gens de lettres de ſon temps qui avaient de la réputation; ſes ſatires n'étaient pas, comme celles de *Boileau*, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures perſonnelles & atroces. Les termes de *bélître*, de *marouſle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ſes épîtres, dans leſquelles il ne parle que de ſes querelles. Ces baſſes groſſieretés révoltent tout lecteur honnête-homme, & font voir que la jalouſie rongeait ſon cœur du fiel le plus âcre & le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le Porte-feuille. Ce n'eſt qu'un recueil de mauvaiſes pièces dont la plupart ne ſont point de *Rouſſeau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapſodie. La comédie de l'Hypocondre eſt de lui; & c'eſt apparemment pour décrier *Rouſſeau* qu'on a imprimé cette ſottiſe. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris; mais les comédiens n'ayant oſé s'en charger, il n'oſa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous ferez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre fur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de cet académicien diftingué, l'accufant des manœuvres les plus lâches, & lui reprochant jufqu'à la petite fortune que fon mérite lui avait acquife. Cela indigne à la fois, & contre l'auteur, & contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Rouffeau*, devaient pour fon honneur les fupprimer à jamais. Elles font dépourvues d'efprit & très-fouvent de vérité. Elles fe contredifent; il dit le pour & le contre; il loue & il déchire les mêmes perfonnes; il parle de DIEU à des gens qui lui donnent de l'argent, & il envoie des fatires à *Broffette* qui ne lui donne rien.

La véritable caufe de fa dernière difgrace chez le prince *Eugène*, puifque vous la voulez favoir, vient d'une ode intitulée la Palinodie, qui n'eft pas affurément fon meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France miniftre d'Etat, (*a*) qui avait été autrefois fon protecteur. Ce miniftre mariait alors une de fes filles au fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci, informé de l'infulte que fefait *Rouffeau* au beau-père de fon fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute méprifable qu'elle était. Il en écrivit au prince *Eugène*, & ce prince retrancha à *Rouffeau* la penfion qu'il avait la générofité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir fujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit paffer le comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la maréchale de *Villars*, dont je

(*a*) Le maréchal de *Noailles*.

ſerais forcé d'atteſter le témoignage s'il en était beſoin, peut dire ſi je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, & ſi elle-même ne m'impoſa pas ſilence, en me diſant que *Rouſſeau* ne méritait point de grâce. Voilà des faits, Monſieur, & des faits authentiques. Cependant, *Rouſſeau* crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de *Villars* a écrire contre lui au prince *Eugène*.

Si je ne fus pas la cauſe de ſa diſgrace auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cauſe malgré moi qu'il fut chaſſé de la maiſon de M. le duc d'*Aremberg*. Il prétendit, dans ſa mauvaiſe humeur, que je l'avais accuſé auprès de ce prince, d'être en effet l'auteur des couplets pour leſquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer, dans un journal de *du Sauzet*, cette impoſture. Je me ſentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'*Aremberg*, qui chaſſa *Rouſſeau* ſur ce ſeul expoſé. Voilà, pour le dire en paſſant, ce qu'a produit la déteſtable & honteuſe licence qu'on a priſe trop long-temps en Hollande, d'inſérer des libelles dans des journaux, & de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'eſprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de *Rouſſeau* bien malheureuſes. La preſſe, il le faut avouer, eſt devenue un des fléaux de la ſociété, & un brigandage intolérable.

Au reſte, Monſieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fuſſe jamais ouvert à M. le duc d'*Aremberg* ſur ce que je penſais des couplets infames, & de la ſubornation de témoins, qui attirèrent à

Rouſſeau l'arrêt dont il fut flétri en France; cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il ſavait que je penſais ainſi, & c'était une des grandes ſources de ſa haine; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais inſtruit plus que perſonne; la mère du petit malheureux qui fut ſéduit pour dépoſer contre *Saurin*, ſervait chez mon père; c'eſt ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire, par l'avocat *du Cornet*, en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, & même pluſieurs années après le procès criminel. Elle me dit toujours *que* DIEU *avait puni ſon fils pour avoir fait un faux ſerment, & pour avoir accuſé un homme innocent*; & il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au banniſſement, en faveur de ſon âge & de la faibleſſe de ſon eſprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves; vous devez préſumer qu'il eſt bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez, après cette réflexion, ſonger quelle bile noire dominait *Rouſſeau*; ſi vous voulez vous ſouvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour*, & d'autres, des couplets entièrement ſemblables à ceux pour leſquels il fut condamné; ſi vous obſervez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables, étaient ſes ennemis & les amis de *Saurin*; votre conviction ſera auſſi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rouſſeau*, il eſt clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'eſt à cet horrible précipice que le conduiſirent l'envie & la haine dont il était dévoré. Songez-y bien,

Monſieur ; la jalouſie, quand elle eſt furieuſe, produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition.

Ce qui vous a fait ſuſpendre votre jugement, c'eſt la dévotion dont *Rouſſeau* voulut couvrir ſur la fin de ſa vie, de ſi grands égaremens & de ſi grands malheurs. Mais lorſqu'il fit un voyage clandeſtin à Paris dans ſes derniers jours, & lorſqu'il ſollicitait ſa grâce, il ne put s'empêcher de faire des vers ſatiriques, bien moins bons, à la vérité, que ſes premiers ouvrages, mais non moins diſtillans l'amertume & l'injure. Que voulez-vous que je vous diſe? La *Brinvilliers* était dévote, & allait à confeſſe après avoir empoiſonné ſon père ; & elle empoiſonnait ſon frère après la confeſſion. Tout cela eſt horrible : mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impoſtures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire ; je ne ſuis plus ſurpris de rien à mon âge.

Adieu, Monſieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. de *la Rivière*. Je l'ai connu autrefois : il avait un eſprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre ſon beau-père. C'eſt encore là une affaire bien odieuſe du côté de *Buſſi-Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les ſept tomes de *Buſſi* ; mais il ne fallait pas imprimer ſes lettres &c.

A M. KOENIG.

A Potſdam, le 17 novembre 1752.

MONSIEUR,

LE libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample, & plus curieuſe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires; un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond reſpect.

Il eſt bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractériſent l'héroïſme de la maiſon d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiſſent déplaire; mais une princeſſe de ſon ſang, & née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un hiſtorien & le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité quand elle eſt exprimée avec le reſpect que l'on doit aux puiſſances.

J'aurai, ſans doute, bien des querelles à ſoutenir ſur cet ouvrage : je puis m'être trompé ſur beaucoup de choſes que le temps ſeul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'eſt pas queſtion de me défendre, mais de l'éclairer; & il faut ſans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je ſerai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puiſſent mettre dans leur zèle. Cette

vérité à laquelle j'ai facrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, Monfieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & je fuis revenu fur le champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait conftitués vos juges, ayant paffé tout l'été à Poftdam; mais je vous avoue que fur l'expofé de M. de *Maupertuis*, & fur le jugement prononcé en conféquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agiffait, difait-on, d'une découverte importante dont on vous accufait d'avoir voulu ravir la gloire à fon auteur, par envie & par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de *Leibnitz*, dans laquelle vous aviez vous-même inféré cette découverte. On prétendait que, preffé par l'académie de repréfenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice groffier de fuppofer après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui eft mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, Monfieur, fi je ne devais pas avoir les préjugés les plus violens, & fi vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été inftruits que par les allégations de votre adverfaire, confirmées par votre filence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainfi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces juftificatives établiffent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à *Maupertuis* l'ouvrage dans lequel vous combattiez fes fentimens; que cet ouvrage eft écrit

avec la plus grande politeſſe & les égards les plus circonſpects; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne-foi & la franchiſe de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que vous la teniez, avec pluſieurs autres, des mains de feu *Henzi;* que l'original ne pourrait probablement ſe trouver; enfin vous imprimâtes & votre réfutation & une partie de la lettre de *Leibnitz*, avec le conſentement de votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les *actes de Leipſick* furent les dépoſitaires de votre ouvrage, & de cette même lettre ſur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il eſt clair comme le jour que cette lettre de *Leibnitz*, que vous rapportez aujourd'hui toute entière, avec deux autres, ont été écrites par ce grand-homme, & n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnaiſſe ſa manière de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diffus & embarraſſé; ſa coutume de jeter des idées, ou plutôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens point, c'eſt que cette même lettre de *Leibnitz*, dont on feſait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de puiſſances; cette lettre qu'on vous accuſait d'avoir indignement ſuppoſée, & d'avoir fabriquée vous-même, pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un théorème revendiqué par votre adverſaire; cette lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyait; elle combat le ſentiment de votre adverſaire, au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une mépriſe de l'amour-propre. Votre ennemi n'avait pas aſſez examiné cette lettre que vous lui aviez remiſe entre les mains. Il croyait qu'elle contenait ſa penſée, & elle contient ſa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatiguât tant de puiſſances, & qu'il pourſuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe & ſon procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal-entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement éclaircie, & dont le fond me paraît la choſe la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté; vous ſavez, Monſieur, que je ſuis un peu enthouſiaſte ſur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne ſacrifie mon ſentiment à perſonne. Vous vous ſouvenez des deux années que nous avons paſſées enſemble dans une retraite philoſophique, avec une dame (*) d'un génie étonnant, & digne d'être inſtruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle & à vous, je me déclarai toujours contre votre ſentiment & le ſien, ſur la diſpute des *forces vives*. Je ſoutins effrontément le parti de M. de *Mairan* contre vous deux; & ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt que lorſque cette dame écrivit enſuite contre M. de *Mairan* ſur ce point de mathématique, je corrigeai ſon ouvrage, & j'écrivis contre elle. J'en uſai de même ſur *les monades* & ſur *l'harmonie préétablie* auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je ſoutins toutes mes héréſies ſans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus ſacrifier ce qui me paraiſſait la vérité à une perſonne

(*) Madame la marquiſe du *Châtelet*.

à qui j'aurais facrifié ma vie. Vous ne ferez donc pas furpris que je vous dife, avec cette franchife intrépide qui vous eft connue, que toutes ces difputes où un mélange de métaphyfique vient égarer la géométrie me paraiffent des jeux d'efprit, qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était abfolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour & contre, fans rien changer jamais dans la mécanique. Il eft clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, foit qu'on multiplie la maffe par la vîteffe, foit qu'on la multiplie par le quarré de la vîteffe. Souffrez que je vous dife que la difpute fur la *moindre action* eft beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome, que la nature agit toujours par les voies les plus fimples; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de *Maupertuis* a inventé depuis peu ce principe, à la bonne-heure; mais il me femble qu'il n'eût pas fallu déguifer fous des termes ambigus une chofe fi claire, & que ce ferait la travestir en erreur que de prétendre, avec le père *Mallebranche*, que DIEU emploie toujours *la moindre quantité d'action*. Nos bras, par exemple, font des leviers de la troifième efpèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par fa fiftole & fa diaftole, exerce une force prodigieufe pour exprimer une goutte de fang qui ne pèfe pas une dragme. Toute la nature eft pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occafions plus de profufion que d'économie. Heureufement, Monfieur, toutes nos difputes pointilleufes

fur

ſur des principes ſujets à tant d'exceptions, ſur des aſſertions vraies en pluſieurs cas, & fauſſes dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de ſuivre ſes lois inviſibles & éternelles. Malheur au genre-humain, ſi le monde était comme la plupart des philoſophes veulent le faire. Nous reſſemblons aſſez à *Matthieu Garo* qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choſes fuſſent en proportion. Vous ſavez comment *Matthieu Garo* fut détrompé quand un gland de chêne lui tomba ſur le né, dans le temps qu'il raiſonnait en profond métaphyſicien.

Voyez donc, Monſieur, ce que c'eſt que de ne vouloir trouver la preuve de l'exiſtence de DIEU que dans une formule d'algèbre, ſur le point le plus obſcur de la dynamique, & aſſurément ſur le point le plus inutile dans l'uſage. „ Vous allez vous fâcher contre „ moi, mais je ne m'en ſoucie guère, „ diſait feu M. l'abbé *Conti* au grand *Newton ;* & je penſe avec l'abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui ſont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne ſont que l'aliment d'une curioſité ingénieuſe : & j'ajoute que toutes les fois que la métaphyſique s'y joint, cette curioſité eſt bien trompée. La métaphyſique eſt le nuage qui dérobe aux héros d'*Homère* l'ennemi qu'ils croyaient ſaiſir.

Mais que pour une diſpute ſi frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conſéquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête-homme, un compagnon

d'études, un ancien ami, c'eft ce qui eft en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris, dans votre *Appel*, une violence bien plus fingulière ; on m'a écrit des lettres de Paris pour favoir fi la chofe était vraie. Vous dites, & il n'eft que trop véritable, que *Maupertuis*, après avoir réuffi, comme il lui était fi aifé, à vous faire condamner, a écrit & fait écrire plufieurs fois à madame la princeffe d'*Orange* de qui vous dépendez, pour vous impofer filence, & pour vous faire confentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve fon procédé un peu dur & fort inouï. *Maupertuis* aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun fouverain n'a jamais ofé. Aveuglé par une méprife où il était tombé, il a foutenu cette méprife par une perfécution ; il a fait condamner & flétrir un honnête-homme fans l'entendre, & lui a ordonné enfuite de ne point fe défendre & de fe taire.

Quel homme de lettres n'eft faifi d'une jufte indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, & foutenue enfin avec tant de dureté ? où en feraient les lettres & les études en tout genre, fi on ne peut être d'un fentiment oppofé à celui d'un homme qui a fu fe procurer du crédit ? Quoi ! Monfieur, fi je difais que tous les angles d'un triangle font égaux à deux droits, & que le préfident de l'académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il ferait donc en droit de me faire condamner, & de m'ordonner le filence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix fe font jointes à la vôtre ; & pour unique réponfe, *Maupertuis* imprime qu'on ne doit pas favoir ce qu'il a écrit à

madame la princeſſe d'*Orange*, que ce ſont des ſecrets entre lui & elle, qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma ſurpriſe & de mon indignation, ainſi que tous ceux qui ont lu votre *Appel;* mais l'une & l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que *Maupertuis* a fait imprimer il y a un mois; je ne peux plus que le plaindre, il n'y a plus à ſe fâcher. C'eſt un homme qui prétend que, pour mieux connaître la nature de l'ame, il faut aller aux Terres auſtrales diſſéquer des cervaux de géants hauts de douze pieds, & des hommes velus portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les reſſorts de l'entendement humain.

Il propoſe de faire un grand trou qui pénètre juſqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduiſe les malades de poix-réſine, & qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles, bien entendu qu'on ne payera point le médecin ſi le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cents ans, ſi on les conſervait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'eſt pas l'âge viril, c'eſt la mort; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il aſſure qu'il eſt auſſi aiſé de voir l'avenir que le paſſé; que les prédictions ſont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiſer; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité

dans l'esprit, & qu'il n'y a qu'à exalter son ame. Tout son livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait ; & je puis dire, Monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage & sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles & sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier est depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très-malade, je ne le suis pas moins ; & s'il porte dans son tombeau son injustice & son livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre,

MONSIEUR,

Votre &c.

REPONSE

D'UN ACADEMICIEN DE BERLIN A UN ACADEMICIEN DE PARIS.

Tirée de la Bibliothèque raiſonnée; mois de juillet, août, & ſeptembre, page 227.

ARTICLE XII.

VOICI l'exacte vérité qu'on demande. M. *Moreau de Maupertuis*, dans une brochure intitulée *Eſſai de coſmologie*, prétendit que la ſeule preuve de l'exiſtence de DIEU eſt $AR + nRB$ qui doit être un *minimum*. (*) Il affirme que dans tous les cas poſſibles l'action eſt toujours un *minimum*, ce qui eſt démontré faux; & il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'eſt pas moins faux.

M. *Kœnig*, ainſi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette aſſertion étrange; & il a cité entre autres choſes un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce grand-homme diſait avoir remarqué *que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum ou un minimum.*

M. *Moreau-Maupertuis* crut qu'en produiſant ce fragment on voulait lui enlever la gloire de ſa prétendue

(*) Voyez page 52 de ſon Recueil in-4°.

découverte, quoique *Leibnitz* eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionnaires de l'académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. *Kœnig* de produire l'original de la lettre de *Leibnitz*; & l'original ne se trouvant plus, il fit rendre par les mêmes membres un jugement qui déclare M. *Kœnig* coupable d'avoir attenté à la gloire du sieur *Moreau-Maupertuis*, en supposant une fausse lettre.

Depuis ce jugement aussi incompétent qu'injuste, & qui déshonorait M. *Kœnig* professeur en Hollande, & bibliothécaire de S. A. S. madame la princesse d'*Orange*, le sieur *Moreau-Maupertuis* écrivit & fit écrire à cette princesse, pour l'engager à faire supprimer par son autorité les réponses que M. *Kœnig* pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une persécution si insolente; & M. *Kœnig* s'est justifié pleinement, non-seulement en fesant voir que ce qui appartient à M. de *Maupertuis* dans sa théorie est faux, & qu'il n'y a que ce qui appartient à *Leibnitz* & à d'autres qui soit vrai; mais il a donné la lettre toute entière de *Leibnitz*, avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style, il n'est pas possible de s'y méprendre; & il n'y a personne qui ne convienne qu'elles sont de *Leibnitz*. Ainsi le sieur *Moreau-Maupertuis* a été convaincu à la face de l'Europe savante, non-seulement de plagiat & d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, & pour persécuter un honnête-homme qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante, & quitteraient l'académie

que le ſieur *Maupertuis* tyranniſe & déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en eſt le protecteur.

A Berlin, le 18 ſeptembre 1752.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DU LORD BOLINGBROKE.

UN très-grand prince me diſait il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-chapelle, qu'il ſe ferait fort de gouverner très-heureuſement une nation conſidérable ſans le ſecours de la ſuperſtition. Je le crois fermement, lui répondis-je ; & une preuve évidente, c'eſt que moins notre Egliſe anglicane a été ſuperſtitieuſe, plus notre Angleterre eſt devenue floriſſante ; encore quelques pas, & nous en vaudrions mieux. Mais il faut du temps pour guérir le fond de la maladie, quand on a détruit les principaux ſymptômes.

Les hommes, me dit ce prince, ſont des eſpèces de ſinges qu'on peut dreſſer à la raiſon comme à la folie. On a pris long-temps ce dernier parti ; on s'en eſt mal trouvé. Les chefs barbares qui conquirent nos nations barbares, crurent d'abord emmuſeler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien ſellé & feſſé les ſujets, en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent *Louis le débonnaire* ou le ſot, car on ne

détrône que les ſots ; il ſe forma un chaos d'abſurdités, de fanatiſme, de diſcordes inteſtines, de tyrannie, & de ſédition, qui s'eſt étendu ſur cent royaumes. Feſons préciſément le contraire, & nous aurons un effet contraire. J'ai remarqué, ajouta-t-il, qu'un très-grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artiſans même, ne croit pas plus aux ſuperſtitions que les confeſſeurs des princes, les miniſtres d'Etat, & les médecins. Mais qu'arrive-t-il? ils ont aſſez de bon ſens pour voir l'abſurdité de nos dogmes, & ils ne ſont ni aſſez inſtruits ni aſſez ſages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce, diſent-ils, eſt ridicule ; donc il n'y a point de Dieu. Cette concluſion eſt auſſi abſurde que les dogmes qu'on leur prêche ; & ſur cette concluſion précipitée ils ſe jettent dans le crime, ſi un bon naturel ne les retient pas.

Propoſons-leur un Dieu qui ne ſoit pas ridicule, qui ne ſoit pas déshonoré par des contes de vieille, ils l'adoreront ſans rire & ſans murmurer ; ils craindront de trahir la conſcience que DIEU leur a donnée. Ils ont un fonds de raiſon, & cette raiſon ne ſe révoltera pas. Car enfin, s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le ſouverain de la nature, il n'y en a pas moins à nier l'exiſtence de ce ſouverain. S'il y a quelques raiſonneurs dont la vanité trompe leur intelligence juſqu'à lui nier l'intelligence univerſelle, le très-grand nombre, en voyant les aſtres & les animaux organiſés, reconnaîtra toujours la puiſſance formatrice des aſtres & de l'homme. En un mot, l'honnête-homme ſe plie plus aiſément à fléchir devant l'Etre des êtres que ſous un natif de la Mecque

ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace, & ni les prêtres ni les gueux ne seront à craindre.

Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un *Grégoire VII*, ni les poisons d'un *Alexandre VI*, ni le couteau des *Cléments*, des *Ravaillacs*, des *Balthazar Gérard*, & de tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands, qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure, établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans?

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable & plus facile, mais qu'il ne le ferait pas, parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône; & que s'il tentait de rendre son peuple raisonnable, les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de DIEU & de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles & par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet que quand vous aurez cent mille guerriers victorieux sous vos drapeaux, & alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie, & le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre-humain, & j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler

l'erreur à vos pieds, & vous laiſſerez les imbécilles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit eſt arrivé ; le fruit n'eſt pas encore tout-à-fait aſſez mûr pour être cueilli.

A M. MARTIN KAHLE,

Profeſſeur & doyen des philoſophes de Goettingen, ſur des queſtions métaphyſiques.

MONSIEUR LE DOYEN,

JE ſuis bien aiſe d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'exiſtence de DIEU, tirée des cauſes finales. Si vous aviez raiſonné ainſi à Rome, le révérend père jacobin, maître du ſacré palais, vous aurait mis à l'inquiſition; ſi vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait cenſurer votre propoſition par la ſacrée faculté; ſi contre un enthouſiaſte, il vous eût dit des injures &c. &c. ; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthouſiaſte. Je vous laiſſe dans votre opinion, & je demeure dans la mienne. Je ſerai toujours perſuadé qu'une horloge prouve un horloger, & que l'univers prouve un Dieu. Je ſouhaite que vous vous entendiez vous-même ſur ce que vous dites de l'eſpace & de la durée, & de la néceſſité de la matière, & des monades, & de l'harmonie préétablie ; & je vous renvoie à ce que j'en ai

dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'eſt pas une petite affaire en métaphyſique.

Vous citez, à propos de l'eſpace & de l'infini, la Médée de *Sénèque*, les Philippiques de *Cicéron*, les Métamorphoſes d'*Ovide*, des vers du duc de *Buckingham*, de *Gombaud*, de *Regnier*, de *Rapin* &c. J'ai à vous dire, Monſieur, que je ſais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, & que s'il s'agiſſait de vers nous verrions beau jeu; mais je les crois peu propres à éclaircir une queſtion métaphyſique, fuſſent-ils de *Lucrèce* ou du cardinal de *Polignac*. Au reſte, ſi jamais vous comprenez quelque choſe aux monades, à l'harmonie préétablie; & pour citer des vers,

> Si monſieur le doyen peut jamais concevoir
> Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir;

ſi vous découvrez auſſi comment, tout étant néceſſaire, l'homme eſt libre, vous me ferez plaiſir de m'en avertir. Quand vous aurez auſſi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes poſſibles, je vous ſerai très-obligé.

J'attends vos raiſonnemens, vos vers, vos invectives; & je vous proteſte du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne ſavons rien de cette queſtion. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être &c.

A M. DE ***

PROFESSEUR EN HISTOIRE.

Décembre 1753.

VOUS avez dû vous apercevoir, Monſieur, que cette prétendue hiſtoire univerſelle imprimée à la Haye, annoncée juſqu'au temps de *Charles-Quint*, & qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'était point faite pour voir le jour. Ce ſont des recueils informes d'anciennes études auxquelles je m'occupais, il y a environ quinze années, avec une perſonne reſpectable, au-deſſus de ſon ſexe & de ſon ſiècle, dont l'eſprit embraſſait tous les genres d'érudition, & qui ſavait y joindre le goût, ſans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparais uniquement ce canevas pour ſon uſage & pour le mien, comme il eſt aiſé de le voir par l'inſpection même du commencement. C'eſt un compte que je me rends librement à moi-même de mes lectures ; ſeule manière de bien apprendre & de ſe faire des idées nettes : car lorſqu'on ſe borne à lire, on n'a preſque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon principal but avait été de ſuivre les révolutions de l'eſprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchais comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans princes, ont pourtant

à la longue établi des ſociétés où les arts, les ſciences, les vertus même ont été cultivées.

Je cherchais les routes du commerce qui répare en ſecret les ruines que les ſauvages conquérans laiſſent après eux, & je m'étudiais à examiner, par le prix des denrées, les richeſſes ou la pauvreté d'un peuple. J'examinais ſurtout comment les arts ont pu renaître & ſe ſoutenir parmi tant de ravages.

L'éloquence & la poëſie marquent le caractère des nations. J'avais traduit des morceaux de quelques anciens poëtes orientaux. Je me ſouviens encore d'un paſſage du perſan *Sadi* ſur la puiſſance de l'Etre ſuprème. On y voit ce même génie qui anima les écrivains arabes & hébreux, & tous ceux de l'Orient. Plus d'imagination que de choix; plus d'enflure que de grandeur. Ils peignent avec la parole; mais ce ſont ſouvent des figures mal aſſemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée fine & approfondie. L'art des tranſitions leur eſt inconnu.

Voici ce paſſage de *Sadi* en vers blancs:

Il ſait diſtinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point ſon oreille eſt remplie.
Prince, il n'a pas beſoin qu'on le ſerve à genoux;
Juge, il n'a pas beſoin que ſa loi ſoit écrite.
De l'éternel burin de ſa prévision
Il a tracé nos traits dans le ſein de nos mères;
De l'Aurore au Couchant il porte le ſoleil;
Il ſeme de rubis les maſſes des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme;

De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être au son de sa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace & du vide;
Qu'il parle, & l'univers repasse en un clin d'œil
Des abymes du rien dans les plaines de l'être.

Ce *Sadi*, né dans la Bactriane, était contemporain du *Dante*, né à Florence en 1265. Les vers du *Dante* fesaient déjà la gloire de l'Italie, quand il n'y avait aucun bon auteur prosaïque chez nos nations modernes. Il était né dans un temps où les querelles de l'Empire & du sacerdoce avaient laissé dans les Etats & dans les esprits des plaies profondes. Il était gibelin & persécuté par les guelfes; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à-peu-près ainsi ses chagrins dans son poëme, en cette manière:

Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui sans se nuire éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins;
Et nous montraient de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits & l'intervalle.
Ce temps n'est plus, & nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de sa sainte carrière,
Voulut de l'autre absorber la lumière.
La règle alors devint confusion;
Et l'humble agneau parut un fier lion,
Qui tout brillant de la pourpre usurpée
Voulut porter la houlette & l'épée.

J'avais traduit plus de vingt passages assez longs du *Dante*, de *Pétrarque*, & de l'*Arioste;* & comparant toujours l'esprit d'une nation inventrice & celui des nations imitatrices, je mettais en parallèle plusieurs morceaux de *Spencer*, que j'avais tâché de rendre avec beaucoup d'exactitude. C'est ainsi que je suivais les arts dans leurs carrières.

Je n'entrais point dans le vaste labyrinthe des absurdités philosophiques, qu'on honora si long-temps du nom de *science*. Je remarquais seulement les plus plus grandes erreurs qu'on avait prises pour les vérités les plus inconteſtables ; & m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettais devant mes yeux l'histoire des découvertes en tout genre, depuis l'arabe *Geber*, inventeur de l'algèbre, jusqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'histoire était sans doute mon plus cher objet ; & les révolutions des Etats n'étaient qu'un accessoire à celle des arts & des sciences. Tout ce grand morceau, qui m'avait coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me sentais absolument incapable de recommencer un si pénible ouvrage.

La partie purement historique resta informe entre mes mains ; elle est poussée jusqu'au règne de *Philippe II*, & elle devait se lier au siècle de *Louis XIV*.

Cette suite d'histoire, débarrassée de tous les détails qui obscurcissent d'ordinaire le fond, & de toutes les minuties de la guerre, si intéressantes dans le moment & si ennuyeuses après ; & de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait composer un vaste tableau

qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination.

Plusieurs personnes voulurent avoir le manuscrit, tout imparfait qu'il était ; & il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'était autant de matériaux que je mettais entre les mains de ceux qui pouvaient l'achever.

Lorsque M. de *la Bruère* eut le privilége du Mercure de France, vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles qui parurent dans son journal. On les a recueillies depuis en 1751, parce qu'on recueille tout. Le morceau sur les croisades, qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché; & le tout fut imprimé très-incorrectement avec ce titre peu convenable: *Plan de l'histoire de l'esprit humain.* Ce prétendu plan de l'histoire de l'esprit humain, contient seulement quelques chapitres historiques touchant les neuvième & dixième siècles.

Un libraire de la Haye ayant trouvé un manuscrit plus complet, vient de l'imprimer avec le titre d'*Abrégé de l'histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint.* Et cependant il ne va pas seulement jusqu'au roi de France *Louis XI;* apparemment qu'il n'en avait pas davantage, ou qu'il a voulu attendre, pour donner son troisième volume, que ses deux premiers fussent débités.

Il dit qu'il a acheté ce manuscrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai ouï dire en effet, qu'un domestique de monseigneur le prince *Charles* de Lorraine en possédait depuis long-temps une copie, & qu'elle

qu'elle était tombée entre les mains de ce domeſtique par une aventure aſſez ſingulière. L'exemplaire fut pris dans une caſſette parmi l'équipage d'un prince, pillé par des houſards dans une bataille donnée en Bohème. Ainſi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, & il eſt de bonne priſe. Mais apparemment que les mêmes houſards en ont conduit l'impreſſion. Tout y eſt étrangement défiguré ; il y manque les chapitres les plus intéreſſans. Preſque toutes les dates y ſont fauſſes, preſque tous les noms déguiſés. Il y a beaucoup de phraſes qui ne forment aucun ſens ; d'autres qui forment un ſens ridicule ou indécent. Les tranſitions, les conjonctions ſont déplacées. On m'y fait dire très-ſouvent tout le contraire de ce que j'ai dit ; & je ne conçois pas comment on a pu lire cet ouvrage dans l'état où il eſt livré au public. Je ſuis très-aiſe que le libraire qui s'en eſt chargé y ait trouvé ſon compte & l'ait ſi bien vendu ; mais s'il avait voulu me conſulter, je l'aurais mis en état de donner au moins au public un ouvrage moins défectueux : & voyant qu'il m'était impoſſible d'arrêter l'impreſſion, j'aurais donné tous mes ſoins à l'arrangement de cet informe aſſemblage, qui, dans l'état où il eſt, ne mérite pas les regards d'un homme un peu inſtruit.

Comme je ne croyais pas, Monſieur, que jamais aucun libraire voulût riſquer de donner quelque choſe de ſi imparfait, je vous avoue que je m'étais ſervi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier & plus ſolide. Une des plus reſpectables princeſſes d'Allemagne, à qui je ne peux rien refuſer, m'ayant fait l'honneur de me demander

les Annales de l'Empire; je n'ai point fait difficulté d'inférer un petit nombre de pages de cette prétendue hiftoire univerfelle, dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de compofer.

Dans le temps que je donnais à S. A. S. cette marque de mon obéiffance, & que ces Annales de l'Empire étaient déjà prefqu'entièrement imprimées; j'ai appris qu'un allemand, qui était l'année paffée à Paris, avait travaillé fur le même fujet, & que fon ouvrage était prêt à paraître. Si je l'avais fu plutôt, j'aurais affurément interrompu l'impreffion du mien. Je fais qu'il eft beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprife, & je fuis très-éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le libraire à qui j'ai fait préfent de mon manufcrit, a pris trop de peine & m'a trop bien fervi pour que je puiffe fupprimer le fruit de fon travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces Annales de l'Empire, étant différent de la méthode obfervée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les favans ne feront pas fâchés de voir les mêmes vérités fous des faces différentes. Il eft vrai que mon ouvrage eft imprimé en pays étranger, à Bâle en Suiffe, chez *Jean-Henri Decker*, & qu'on peut préfumer que les livres français ne font pas imprimés chez les étrangers avec toute la correction néceffaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours depuis la mort des grands-hommes que la révolution de 1685 y tranfplanta; & la multitude même des livres qu'on y imprime, nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revue par des hommes intelligens. Et je peux répondre du moins qu'elle eft affez correcte &c.

Lettre au ſieur Jean Néaulme, libraire de la Haye & de Berlin.

J'AI lu avec attention & avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'hiſtoire univerſelle*, dont vous dites avoir acheté le manuſcrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait ſur le champ une édition auſſi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me conſulter avant de donner au public un ouvrage ſi défectueux. En vérité, c'eſt la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième ſiècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le pape *Boniface VIII* pour *Boniface VII?* preſque chaque page eſt pleine de fautes abſurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'eſt que tous les manuſcrits qui ſont à Paris, ceux qui ſont actuellement entre les mains du roi de Pruſſe, de monſeigneur l'électeur Palatin, de madame la ducheſſe de *Gotha*, ſont très-différens du vôtre. Une tranſpoſition, un mot oublié ſuffiſent pour former un ſens abſurde ou odieux. Il y a malheureuſement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il ſemble que vous ayez voulu me rendre ridicule & me perdre en imprimant cette informe rapſodie, & en y mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le ſecret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite: mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres & les bienſéances me font un devoir d'avertir, que je n'ai nulle part à la publication de ce livre,

rempli d'erreurs & d'indécences; que je le désavoue; que je le condamne; & que je vous fais très-mauvais gré de votre édition.

VOLTAIRE.

A Colmar, 28 décembre 1753.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF, PASTEUR DE HELMSTAD, A M. KIRKERF, PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

JE gémis, comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent, nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; & ils répondent à plusieurs de nos inventions :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe déploient si hautement contre

nos semblables ; peut-être nos divisions en sont-elles la source ; peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs nommés *quakers*, tous à l'Eglise romaine, & l'Eglise romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondemens d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, & dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité & de la modestie ; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus* ; nous forçons leur amour-propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout ?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires qu'il faut être en démence pour les nier ; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures *qu'il ne faut pas faire usage de sa raison avec elles*. Comment veut-on qu'ils ne soient pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires ?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'*universelle* ; mais qu'avons-nous à répondre quand nos adversaires

prennent une mappemonde, & couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages; ne les révoltons point en leur disant qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus soulevé les savans. Ils ne conviendront jamais que *Confucius*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Socrate*, *Platon*, *Caton*, *Scipion*, *Cicéron*, *Trajan*, les *Antonins*, *Epictète*, & tant d'autres, n'eussent pas de vertu; ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les temps & de tous les lieux. Hélas! l'anabaptiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siége de Munster, qu'il n'y avait de probité que chez lui? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de *Guise*? le papiste en sonnant les matines de la Saint-Barthelemi? *Poltrot*, *Clément*, *Châtel*, *Ravaillac*, le jésuite *le Tellier* étaient très-dévots; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de *la Mothe-le-Vayer*, de *Gassendi*, de *Locke*, de *Bayle*, de *Descartes*, de *Midleton*, & de cent autres grands-hommes que je vous nommerais? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le père *Canaye* disait: *Point de raison;* & moi je dis: *Point de dispute, point d'insolence.*

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance; que nous avons disputé aux princes leur jurisdiction; que nous avons troublé les Etats; que nous avons répandu le sang: ne tombons plus dans

ces horribles excès, convenons que l'Eglise est dans l'Etat, & non l'Etat dans l'Eglise. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encore plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois & contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps & dans tous les lieux, à qui en est la faute?

L'humilité, le silence, & la prière, doivent être nos seules armes.

Les savans ne croient pas certaines assertions, (ni nous non plus.) Hé bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons? Les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains, ne croient pas en nous; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'Etat, de mauvais citoyens, d'ennemis de DIEU & des hommes? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, & outrageons-nous un Allemand, un Anglais, qui ne pensent pas comme nous? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, & déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous fesons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissans du monde & les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguerons jamais, & qui peuvent nous décrier. Réprimons surtout la hauteur

& l'emportement, qui conviennent ſi mal, & qui réuſſiſſent ſi peu.

Vous connaiſſez le paſteur *Durnol;* c'eſt un bon homme au fond, mais il eſt fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, & il en était à l'article de l'âne de *Balaam :* un jeune garçon ſe mit à rire, M. *Durnol* fut indigné; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, ſurtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon ſe mit à rire davantage, M. *Durnol* s'emporta; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant; Ah! je conviens que l'âne de *Balaam* parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait ſur moi une grande impreſſion, & j'ai conſeillé depuis à tous mes amis de ceſſer de ruer & de braire.

LETTRE

DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE,

AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

MONSIEUR,

Vous avez écrit trois lettres à M. de *Voltaire*, ſignées *Ladouz*, à l'hôtel des Aſturies, rue du ſépulcre. Vous lui dites, dans ces trois lettres, que vous avez été le ſecrétaire du célébre M. *le Franc de Pompignan;* que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, & qu'il vous a renvoyé parce qu'il vous ſoupçonnait d'avoir fourni à M. de *Voltaire* des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de *Voltaire* une atteſtation qui détruisît cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaiſſait pas, que vous ne le connaiſſiez pas, & qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. *le Franc de Pompignan* que ſes propres ouvrages. Il me charge, étant vieux, malade, & preſque aveugle, de vous répéter la même choſe de ſa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. *le Franc de Pompignan.*

1°. D'aſſez mauvais vers.

2°. Son diſcours à l'académie, dans lequel il inſulte tous les gens de lettres.

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à ſa majeſté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-les-Montauban.

4°. La deſcription d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la proceſſion dans laquelle il marchait derrière un jeune jéſuite, accompagné des bourdons du pays; & d'un grand repas de vingt-ſix couverts, dont il a été parlé dans toute la province.

5°. Un beau ſermon de ſa compoſition, dans lequel il dit qu'il eſt avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de Paris & tous les gens de lettres ſont à ſes pieds dans la fange.

Mon maître a appris auſſi que M. *le Franc de Pompignan*, (quoiqu'il ſoit noyé) ſe comparait à *Moïſe*, & que monſieur ſon frère l'évêque était *Aaron;* il leur en fait ſes complimens.

Il a entendu parler auſſi d'une paſtorale de monſieur l'évêque, adreſſée aux habitans du Puy-en-Velay, par monſeigneur, CORTIAT, ſecrétaire. On lui a

mandé que dans cette paſtorale il eſt queſtion d'*Ariſtophane*, de *Diagoras*, du dictionnaire encyclopédique, de *Fontenelle*, de *la Mothe*, de *Perrault*, de *Terraſſon*, de *Boindin*, du chancelier *Bacon*, de *Deſcartes*, de *Mallebranche*, de *Locke*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Monteſquieu* &c.

Nous félicitons meſſieurs du Puy-en-Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces meſſieurs ; tel paſteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucunes de ces querelles ſcientifiques ; il cultive la terre avec bien de la peine, & laiſſe les grands-hommes éclairer leur ſiècle.

Vous lui mandez que monſieur l'évêque d'*Alais* veut vous prendre pour ſecrétaire, en cas que vous ayez une atteſtation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les ſecrets de M. *le Franc de Pompignan* ; il vous envoie cette atteſtation, & il ſe flatte que, quand vous ſerez à M. d'*Alais*, vous ne reſſemblerez pas à M. *Cortiat* ſecrétaire.

P. S. Je vous demande pardon, Monſieur, j'oubliais, dans les ouvrages de M. *le Franc de Pompignan*, la Prière du déiſte, qu'il a traduite de l'anglais.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE,

Grand-fauconnier de France, fur Urceus Codrus.

VOTRE procédé, monfieur le duc, eft de l'ancienne chevalerie : vous vous expofez pour fauver un homme qui s'eft mis en péril à votre fuite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit, fert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands fauconniers auraient déterré les *Sermones feftivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me difiez dans votre première lettre, qu'*Urceus Codrus* était un grand prédicateur; vous m'apprenez dans votre feconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à *St François d'Affife*, & à tout l'ordre féraphique, de la méprife où vous m'avez fait tomber, je prends fur moi la pénitence; mais il refte toujours pour véritable que les myftères repréfentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des fermons du feizième fiècle. C'eft fur ce point que roule la queftion.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urceus Codrus*, & nous aurons raifon. Il n'y a pas un mot dans les myftères qui alarme la pudeur & la piété. Quarante affociés, qui font & qui jouent des pièces faintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public,

& qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier *Maillard*, que vous avez sans doute dans votre riche & immense bibliothèque; vous verrez dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : *Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état; à tous les diables votre état & vous-mêmes, Mesdemoiselles. Vous me direz peut-être : Nos maris ne nous donnent point de si belles robes; nous les gagnons de la peine de notre corps; à trente mille diables la peine de votre corps, Mesdemoiselles.*

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard*, pour ménager votre pudeur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'*Urceus Codrus*. Frères *André* & *Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions

près, fort au-deſſous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit ſon empire que dans le ſiècle de *Louis XIV;* c'eſt-là ce qui me détermina, il y a long-temps, à donner une légère eſquiſſe de ce temps glorieux; & vous avez remarqué que dans cette hiſtoire, c'eſt le ſiècle qui eſt mon héros, encore plus que *Louis XIV* lui-même, quelque reſpect & quelque reconnaiſſance que nous devions à ſa mémoire.

Il eſt vrai qu'en général nos voiſins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'eſt-il pu faire que l'on prêchât toujours & que l'on prêchât ſi mal? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis ſi long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en ſurplis; tandis que la Jéruſalem du *Taſſe* égalait l'Iliade, que l'*Orlando furioſo* ſurpaſſait l'Odyſſée, que le *Paſtor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, & que les *Raphaël* & les *Paul Véronèſe* exécutaient réellement ce qu'on imagine des *Zeuxis* & des *Apelles*?

Il n'eſt pas douteux, monſieur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc & pair, à ce que je penſe, qui n'en liſe quelques ſeſſions tous les matins. Vous avez remarqué le ſermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto?

Il prouve premièrement que le concile eſt néceſſaire, parce que pluſieurs conciles ont dépoſé des rois & des empereurs; ſecondement, parce que dans l'Enéide, *Jupiter* aſſemble le concile des dieux; troiſièmement, parce qu'à la création de l'homme & à l'aventure de la tour de Babel, DIEU s'y prit en forme

de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le cheval de Troye : enfin, que la porte du paradis & du concile est la même ; que l'eau vive en découle, & que les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres sèches ; faute de quoi, le S[t] Esprit leur ouvrira la bouche comme à *Balaam* & à *Caïphe*.

Voilà ce qui fut prêché devant les états-généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile ? Le sermon de *S[t] Antoine de Padoue* aux poissons, est encore plus fameux en Italie, que celui de M. de *Bitonto*. On pourrait donc excuser notre frère *André*, & notre frère *Garasse*, & tous nos gilles de la chaire des seizième & dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du *Tasse* ; en France, du temps de *Montagne*, de *Charron*, & du chancelier de l'*Hospital* ; en Angleterre, dans le siècle de *Bacon* ? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles ? Prenez-vous-en aux colléges qui élevaient la jeunesse, & à l'esprit monacal & théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les colléges avaient ébauchée. Un génie tel que le *Tasse* lisait Virgile, & produisait la Jérusalem. Un *Machiavel* lisait Térence, & fesait la Mandragore ; mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron & Démosthènes ? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé, pendant quatre ans, d'apprendre par cœur *Jean Despautère*, & ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur l'*université de la part de la chose & de la pensée*, & sur les cathégories,

recevait en public ſon bonnet & ſes lettres de démence, & s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui, & plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques, le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de ſorciers, & s'en retournait tout contrit. Le même eſprit qui le conduiſait aux facéties de la Mère ſotte, le conduiſait à ces ſermons; & on y était d'autant plus aſſidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt ſur les meſſes, comme on le propoſa dans la minorité de *Louis XIV*, perſonne n'entendra la meſſe.

Ce ne fut guère que du temps de *Coeffetau* & de *Balzac*, que quelques prédicateurs oſèrent parler raiſonnablement, mais ennuyeuſement; & enfin *Bourdaloue* fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de *Burnet*, évêque de Salisbury, qui dit dans ſes mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces ſermons, & que *Bourdaloue* réforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

Bourdaloue fut preſque le *Corneille* de la chaire, comme *Maſſillon* en a été depuis le *Racine* : non que j'égale un art à moitié profane à un miniſtère preſque ſaint; non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon ſermon, à la difficulté prodigieuſe & inexprimable de faire une bonne tragédie : mais je dis que *Bourdaloue* voulut raiſonner comme *Corneille*, & que *Maſſillon* s'étudia à être auſſi élégant en proſe que *Racine* l'était en vers.

Il eſt vrai qu'on reprocha ſouvent à *Bourdaloue*, comme à *Corneille*, d'être un peu trop avocat; de vouloir trop prouver au lieu de toucher, & de donner quelquefois de mauvaiſes preuves. *Maſſillon*, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre & émouvoir : il imita *Racine*, autant qu'on peut l'imiter en proſe, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques ſont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante ſon onguent & damne celui de ſon voiſin. Son ſtyle eſt pur, ſes peintures ſont attendriſſantes.

Reliſez ce morceau ſur l'humanité des grands.

„ Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être „ ſombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & „ à ſoi-même, ce devrait être à ces infortunés, que la „ miſère, les calamités, les néceſſités domeſtiques, & „ tous les plus noirs ſoucis environnent. Ils feraient „ bien plus dignes d'excuſe, ſi portant déjà le deuil, „ l'amertume, le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en „ laiſſaient échapper quelques traits au dehors. Mais „ faut-il que les grands, les heureux du monde, à „ qui tout rit, & que les joies & les plaiſirs accom- „ pagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité „ même, un privilége qui excuſe leurs chagrins „ bizarres & leurs caprices; qu'il leur ſoit permis „ d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils „ ſont plus heureux! qu'ils regardent comme un „ droit acquis à la proſpérité, d'accabler encore du „ poids de leur humeur des malheureux qui gémiſſent „ déjà ſous le joug de leur autorité & de leur puiſ- „ ſance. „

Souvenez-vous enſuite de ce morceau de Britannicus.

Tout

Tout ce que vous voyez conſpire à vos déſirs,
Vos jours, toujours ſereins, coulent dans les plaiſirs,
L'empire en eſt, pour vous, l'inépuiſable ſource;
Ou ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout l'univers, ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Britannicus eſt ſeul. Quelque ennui qui le preſſe,
Il ne voit dans ſon ſort que moi qui s'intéreſſe,
Et n'a pour tout plaiſir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ſes malheurs.

Je crois voir, dans la comparaiſon de ces deux morceaux, le diſciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, ſi je ne craignais d'être long.

Maſſillon & *Cheminais* ſavaient *Racine* par cœur, & déguiſaient les vers de ce divin poëte dans leur proſe pieuſe. C'eſt ainſi que pluſieurs prédicateurs venaient apprendre chez *Baron* l'art de la déclamation, & rectifiaient enſuite le geſte du comédien par le geſte de l'orateur ſacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts ſont frères, quoique les artiſtes ſoient bien loin de l'être.

Le malheur des ſermons, c'eſt que ce ſont des déclamations dans leſquelles on dit trop ſouvent le pour & le contre. Le même homme qui, dimanche dernier, aſſurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes ſont des épines; que les cours ne renferment que d'illuſtres malheureux; que la joie n'eſt répandue que ſur le front du pauvre, prêche le dimanche ſuivant que le peuple eſt condamné

à l'affliction & aux larmes, & que les grands de la terre ſont plongés dans des délices dangereuſes.

Ils diſent dans l'avent, que DIEU eſt ſans ceſſe occupé du ſoin de fournir à tous nos beſoins; & en carême, que la terre eſt maudite. Ces lieux communs les mènent juſqu'au bout de l'année par des phraſes fleuries & ennuyeuſes.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphyſique la plus profonde eſt le recueil des ſermons de *Clarke*. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philoſophes. Encore ces philoſophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclairciſſement; & *le Français à Londres à qui on ne prouve rien*, aurait bientôt laiſſé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens ſont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps & entre les nations! & qu'il y a loin de frère *Garaſſe* & de frère *André*, aux *Clarkes* & aux *Maſſillons!*

Dans l'étude que j'ai faite de l'hiſtoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons eſt de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, & malgré la foule de tant d'inſipides journaux; comme il eſt le plus heureux, malgré nos calamités paſſagères. Car quel eſt l'homme de lettres qui ne ſache que le bon goût n'a été le partage de la France, qu'à commencer au temps de Cinna & des Provinciales? Et quel eſt l'homme un peu verſé dans notre hiſtoire, qui puiſſe aſſigner un temps plus heureux depuis *Clovis*, que le temps qui s'eſt écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même, juſqu'au moment où j'ai l'honneur de vous

parler ? Je défie l'homme de la plus mauvaiſe humeur de me dire quel ſiècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juſte : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en ſait beaucoup plus que *Deſcartes ;* qu'un vicaire de paroiſſe prêche plus raiſonnablement que le grand-aumônier de *Louis XII.* La nation eſt plus inſtruite, le ſtyle en général eſt meilleur ; par conſéquent les eſprits ſont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous ſommes à préſent dans la décadence du ſiècle, & qu'il y a beaucoup moins de génie & de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV.* Oui, le génie baiſſe & baiſſera néceſſairement, mais les lumières ſont multipliées ; mille peintres du temps de *Salvator-Roſa* ne valaient pas *Raphaël* & *Michel-Ange ;* mais ces mille peintres médiocres, que *Raphaël* & *Michel-Ange* avaient formés, compoſaient une école infiniment ſupérieure à celle que ces deux grands-hommes trouvèrent établie de leurs temps. Nous n'avons à préſent, ſur la fin de notre beau ſiècle, ni de *Maſſillon*, ni de *Bourdaloue*, ni de *Boſſuet*, ni de *Fénélon ;* mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui, eſt un *Démoſthènes* en comparaiſon de tous ceux qui ont prêché depuis *St Remi* juſqu'au frère *Garaſſe.*

Il y a plus de diſtance de la moindre de nos tragédies aux pièces de *Jodelle*, que de l'Athalie de *Racine* aux Machabées de *la Motte*, & au Moïſe de l'abbé *Nadal.* En un mot, dans tous les arts de l'eſprit, nos artiſtes valent bien moins qu'au commencement du grand ſiècle & dans ſes beaux jours ; mais la nation vaut mieux. Nous ſommes inondés, à la vérité, de

pitoyables brochures; & les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de moucherons & de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits & des fleurs: vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile; & remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, & tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût & de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les Lettres provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes; & je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons, à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche? Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet dans la cour du louvre, & où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme sorcière? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations & d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés : le poison de la *ligue* infectait encore les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient dures; le fanatisme régnait par-tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en

goûtait pas encore les avantages ; la ſociété était ſans agrémens, les villes ſans police ; toutes les conſolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur, *Henri IV* était haï. Ce grand homme diſait au duc de *Sulli* : *Ils ne me connaiſſent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cent mille aſſaſſinats commis au nom de DIEU, ſur les débris de nos villes en cendres, juſqu'au temps de *François I ;* vous voyez l'Italie teinte de notre ſang, un roi priſonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *père du peuple* eſt reſté à *Louis XII ;* mais ce père eut des enfans bien malheureux, & le fut lui-même : chaſſé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à ſon vainqueur pour épouſer ſa ſœur ; il fut bon roi d'un peuple groſſier, pauvre, & privé d'arts & de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maiſons de bois, de paille, & de plâtre, preſque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, ſans doute, vivre ſous un bon roi d'un peuple éclairé & opulent, quoique malin & raiſonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les ſiècles précédens, plus vous trouvez tout ſauvage ; & c'eſt ce qui rend notre hiſtoire de France ſi dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le néceſſaire ſe trouve, & où l'inutile ſeul eſt omis, pour ſauver l'ennui d'une lecture inſupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent ſavoir en quelle année la ſorbonne fut fondée ; & aux curieux, qui doutent ſi la ſtatue équeſtre qui eſt dans la cathédrale

gothique de Paris, eſt de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel*.

Ne diſſimulons point; nous n'exiſtons que depuis environ ſix vingts ans : lois, police, diſcipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, eſprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, & pluſieurs avantages ſe perfectionnent aujourd'hui. C'eſt-là ce que j'ai voulu inſinuer, en diſant que tout était barbare chez nous auparavant, & que la chaire l'était comme tout le reſte. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlaſſe long-temps de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles ſi vous avez la bonté de les redreſſer.

P. S. Dans l'éloge que je viens de faire de ce ſiècle, dont je vois la fin, je ne prétends point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'Appel aux nations, en faveur de *Corneille* & de *Racine*, contre *Shakeſpeare* & *Otwai*; & j'avouerai ſans peine que *Robert Etienne* imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes*, *profane* pour *ancienne*, *votre ſœur* pour *ma ſœur*; & quelques autres contreſens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'eſt un procès qui doit être jugé à Péterſbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, & à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il eſt bon que les pièces ne ſoient point altérées.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

1761.

Sic vos, non vobis. Dans le nombre immenſe de tragédies, comédies, opéra comiques, diſcours moraux, & facéties, au nombre d'environ cinq cents mille, qui ſont l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie ſous mon nom, intitulée *Zulime;* la ſcène eſt en Afrique: il eſt bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réuſſit point. Preſque perſonne dans le parterre ne connaiſſait la ville d'Arſénie, qui était le lieu de la ſcène; c'eſt pourtant une colonie romaine nommée *Arſinaria;* & c'eſt encore par cette raiſon-là qu'on ne la connaiſſait pas.

Trémizène eſt un nom bien ſonore, c'eſt un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée : la pièce ne donna nulle envie de s'informer du giſſement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, *& quæ deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.* Des corſaires ſe ſont enfin ſaiſis de la pièce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête, ils ont ſupprimé deux ou trois cents vers de ma façon, & en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très-bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, & qu'il eſt auſſi mauvais que l'était le mien :

les rieurs auront beau jeu; au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces; je suis de ce nombre; & de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me fesant le commentateur de *Pierre Corneille.* L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, & qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette Zulime.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé *G*...., s'avisa d'imprimer une Histoire générale, qu'il assurait être de moi, & il me le soutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reste en rit, & moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot! Adieu, je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 août 1761.

VOUS m'aviez donné, mon cher chancelier, le conſeil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui ſont reſtées au théâtre. Vous vouliez me ſoulager ainſi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais conſenti, moins par pareſſe que par le déſir de ſatisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne penſe; & ayant déjà commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on repréſente, je me vois en état de faire quelques notes utiles ſur les autres.

Il y a pluſieurs anecdotes curieuſes qu'il eſt agréable de ſavoir. Il y a plus d'une remarque à faire ſur la langue. Je trouve, par exemple, pluſieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui ſont même entièrement oubliés, & dont nos voiſins les Anglais ſe ſervent heureuſement. Ils ont un terme pour ſignifier cette plaiſanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces ſaillies qui échappent à un homme ſans qu'il s'en doute; & ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*; & ils croient qu'ils ont ſeuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'eſprit. Cependant, c'eſt un ancien mot de notre

langue, employé en ce ſens dans pluſieurs comédies de *Corneille*. Au reſte, quand je dis que cette *humeur* eſt une eſpèce d'urbanité, je parle à un homme inſtruit, qui ſait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'*urbanité* à la politeſſe, & qu'*urbanitas* ſignifiait à Rome préciſément ce qu'*humour* ſignifie chez les Anglais. C'eſt en ce ſens qu'*Horace* dit : *Frontis ad urbanæ deſcendi præmia;* & jamais ce mot n'eſt employé autrement dans cette ſatire que nous avons ſous le nom de *Pétrone*, & que tant d'hommes ſans goût ont priſe pour l'ouvrage d'un conſul *Petronius*.

Le mot *partie* ſe trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *eſprit*. Cet homme a *des parties*. C'eſt ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent; car c'eſt le propre de l'homme de n'avoir que des parties; on a une ſorte d'eſprit, une ſorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot *eſprit* eſt trop vague; & quand on vous dit, cet homme a *de l'eſprit*, vous avez raiſon de demander du quel?

Que d'expreſſions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du temps de *Corneille;* & que de pertes nous avons faites, ſoit par pure négligence, ſoit par trop de délicateſſe! On aſſignait, on *apointait* un temps, un rendez-vous; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas ſon *prometteur*, était *déſapointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette ſituation d'un homme qui tient ſa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on eſt, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette ſituation : nous diſions autrefois *forclos;* ce mot très-expreſſif n'eſt demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la

mort, les *angoiſſes* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expreſſions abſolument néceſſaires, dont les Anglais ſe ſont heureuſement enrichis. Une rue, un chemin ſans iſſue, s'exprimait ſi bien par *non-paſſe*, *impaſſe*, que les Anglais ont imité; & nous ſommes réduits au mot bas & impertinent de *cul-de-ſac*, qui revient ſi ſouvent, & qui déshonore la langue françaiſe.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſurtout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'eſt pas d'ailleurs que notre langue ne ſoit abondante & énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles, dans leſquels on ne trouve que le ſtyle de la converſation, & un vain ramas de phraſes uſées & d'expreſſions impropres. C'eſt cette malheureuſe abondance qui nous appauvrit.

Je paſſe à un article plus important, qui me détermine à commenter juſqu'à Pertharite. C'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus & d'Andromaque eſt dans Pertharite? qui croirait que *Racine* en ait pris les ſentimens, les vers même? Rien n'eſt pourtant plus vrai; rien n'eſt plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr ſon fils au berceau, ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains: aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit précisément dans la même situation:

> Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner.

Grimoald dans *Corneille* veut punir

> Sur ce fils innocent,
> La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

Pyrrhus dit dans *Racine* :

> Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald* :

> Comte, penses-y bien, & pour m'avoir aimée
> N'imprime point de tache à tant de renommée;
> Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
> De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
> On publîrait de toi que le cœur d'une femme,
> Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
> On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
> Ne ferait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus* :

> Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce?
> Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
> Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
> Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
> . . . .
> Non, non: d'un ennemi respecter la misère,
> Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
> De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
> Sans me faire payer son salut de mon cœur,
> Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
> Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achile.

L'imitation eſt viſible; la reſſemblance eſt entière. Il y a bien plus, & je vais vous étonner. Tout le fond des ſcènes d'*Oreſte* & d'*Hermione* eſt pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige*, perſonnages inconnus de cette malheureuſe pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber *Pertharite*; & c'eſt à quoi *Boileau* fait alluſion quand il dit :

Qui de tant de héros va choiſir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il eſt, ne laiſſe pas de jouer avec ſon *Edvige*, abſolument le même rôle qu'*Oreſte* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus*: elle veut que *Garibald*; la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreſte* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, Madame, & ſavez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, &c.

ORESTE.

Et vous le haïssez ! avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jetées au hasard, sans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a mises en œuvre; il a tiré de l'or, en cette occasion, *de stercore Ennii.*

Corneille ne consultait personne, & *Racine* consultait *Boileau;* aussi l'un tomba toujours depuis Héraclius, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que *Racine* amollit & avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui, & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille.*

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais attendri. L'amour n'a été touchant que dans les scènes du Cid, imitées de *Guillain de Castro. Corneille* a mis de l'amour jusque dans le sujet terrible d'Oedipe.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier*, à qui je montrai le quatrième acte imité de *Sophocle.* Il m'exhorte, dans cette lettre de 1714, à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son

conseil; je lus l'esquisse de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctete*, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* & d'*Oedipe* en faveur des sentimens de *Philoctete.*

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce temps-là. On représenta, quelque temps après, Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle & en églogue. Mais comme Athalie était soutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, Mérope, & en dernier lieu Oreste, ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'Electre pense comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime & le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au sujet : on en sentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers se moquaient de nous, mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime*, en cent façons, & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame; mes feux*, & *mes vœux; mon cœur*, & *mon vainqueur.* Je reviens à *Corneille*, qui s'est élevé au-dessus de ces petitesses, dans ses belles scènes des Horaces, de Cinna, de

Pompée &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes pièces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas, ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons; & ſurtout donnez-lui l'exemple.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.

1762.

Tout le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre M. *Boullier;* on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muet *vis-à-vis* M. *Boullier*. J'ai pris des engagemens *vis-à-vis* le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Penſées raiſonnables* que je donnai en 1759, au mois de juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de M. *Gervaiſe Holmes*, en 1750. Tout Paris, *vis-à-vis* les *Penſées raiſonnables*, eſt pour la lettre de M. *Gervaiſe Holmes*, & tout Londres eſt pour les *Penſées*. Je peux dire, *vis-à-vis* de Londres & de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les *Penſées*, & je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le

Le *Journal de Trévoux* du mois de juin 1751, & l'*Avant-coureur* du 5 juillet, font de mon avis. Il eſt vrai que le *Journal chrétien* ſe déclare abſolument contre les *Penſées raiſonnables*. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le *Mercure* de février 1753, pages 55 & ſuivantes, comme *tout le monde le ſait*.

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conſeillé de ne point répondre à M. *Boullier* directement, attendu qu'il eſt mort il y a deux ans; mais avec tout le reſpect que je dois à ces meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du fond des choſes que j'ai expliquées ailleurs; & pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e tome de ma *Bibliothèque impériale*, page 75, rapporté très-infidellement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on ſait, des compoſſibles, & des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière, dans ſon dix-ſeptième tome, avec ſa ſagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103es tomes de ma *Bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet;* ils verront aiſément la différence entre les compoſſibles, les poſſibles ſimples, les non-poſſibles, & les impoſſibles. Il ſerait aiſé de s'y méprendre ſi on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9, & 11 de ma diſſertation de 1760, qui a eu un ſi prodigieux ſuccès.

Feu M. de *Cahuſac* me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu

dire à M. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de M. de *la Motte*, que non-feulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait auffi un mercredi ; & que c'était dans une des affemblées du mercredi qu'on avait agité la queftion fi M. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'affure pofitivement M. de *Maupertuis*. Ce fait eft lié néceffairement au fyftème des compoffibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures groffières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière affemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compoffibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-fept journaux. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque germanique*, d'une manière victorieufe.

Je diftingue trois fortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui eft fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amufer ni perfuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela fe fubdivife en quarante-huit fortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage : cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'eft pourquoi je reviens à M. *Boullier* mon adverfaire, que j'eftimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, fon *Ame des bêtes*. Un mauvais plaifant dit à ce fujet que M. *Boullier* était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas affez inftruit de l'hiftoire de fon pays ; cette plaifanterie eft déplacée, comme il eft prouvé dans le *Journal helvétique*, octobre 1739. Enfuite il donna fes *Admirables penfées*, fur les

pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On sait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes *Pensées raisonnables*. J'apprends qu'un savant de Vittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à M. *Pitt* en Angleterre, & à milord *Holdernesse;* je suis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*Encyclopédie* tout seul; si M. *Cahusac* n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important, c'est la fameuse réponse de M. *Pfaf*, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père *Croust*, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, & tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célébre professeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits. Son *Catéchisme chrétien*, ainsi que mon *Philosophe chrétien*, & le *Journal chrétien*, sont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puisse se vanter, depuis les bigarrures du sieur *Des-Accords*.

Mais jusqu'à présent personne n'a assez approfondi le sens du fameux passage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père *Gretser*, dans son vingt-unième volume in-folio. Il s'est totalement trompé sur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poste les dix-huit tomes de *la Théologie* de notre illustre ami M. *Onekre*. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des souscripteurs qui me doivent plus de six mois ; je les prie de me lire & de me payer.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE, A M. ERATOU ; (*)

Sur la question : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'apprêtaient ?

MONSIEUR & cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lisent ; & parmi ceux qui lisent, il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. *Paff*, l'illustre professeur de Tubinge, si connu dans tout l'univers, & M. *Crokius Dubius*, l'un des plus savans hommes de notre temps. Ils ne savaient point que les Juifs eussent mangé souvent de la chair humaine. Dom *Calmet* lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ses commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. *Paff*, & à M. *Crokius*, qu'il y avait des passages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme : *Crokius* me dit qu'il en doutait ; & *Paff* m'assura crument que je me trompais.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, & je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles :

„ Je vous ferai boire le ſang des princes, & des „ animaux gras ; vous mangerez de la chair graſſe „ juſqu'à ſatiété ; vous vous remplirez à table de la „ chair des chevaux & des cavaliers. „

M. *Paff* dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiſeaux ; *Crokius Dubius*, après un long examen, crut qu'elle s'adreſſait auſſi aux Juifs, attendu qu'il y eſt parlé de table ; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de conſidérer qu'*Ezéchiel* vivait du temps de *Cambyſe*, que *Cambyſe* avait dans ſon armée beaucoup de Scythes & de Tartares qui mangeaient des chevaux & des hommes aſſez communément ; que ſi cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu mâle & héroïque de l'illuſtre peuple juif. Je les fis ſouvenir que les lois de *Moïſe*, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les Juifs tranſgreſſeurs, après leur avoir dit qu'ils ſeront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à uſure, & qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Hé bien ! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était auſſi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans, & de les manger, que d'avoir la rogne, puiſque le légiſlateur les menace de ces deux punitions ?

Pluſieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent MM. *Paff* & *Crokius*. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, & ſurtout des petits garçons. *Juvénal* vit les Egyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gaſcons feſaient ſouvent de ces repas. Les deux voyageurs

arabes, dont l'abbé *Renaudot* a traduit la relation, disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son temps. On sait que *Candide* fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite; & que malgré la mauvaise plaisanterie, que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien, Messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge; vous savez que les Juifs immolaient des hommes: or, on a toujours mangé des victimes (*a*) immolées; & à votre avis, quand *Samuel* coupa en petits morceaux le roi *Agag*, qui s'était rendu prisonnier, n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit *Crokius*. Je conviens, répliquai je, que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France, & je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que *Rébecca* prépara des chevreaux à *Isaac*, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. *Paff* ne fut pas content de ma réponse; il prétendit que probablement *Isaac* aimait les chevreaux à la broche, & que *Rébecca* les lui fit rôtir. Je lui soutins que ces chevreaux étaient en ragoût, & que c'était l'opinion

(*a*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, & l'histoire de *Jenni*.

de dom *Calmet;* il me répondit que ce bénédictin ne savait pas seulement ce que c'était qu'une broche; que les bénédictins n'en connaissaient point, & que le sentiment de dom *Calmet* est erroné. La dispute s'échauffa; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la question; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

Paff était encore tout étonné des chevaux & des cavaliers que les Juifs mangeaient; & enfin, la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme, dit M. *Crokius*, est le plus parfait de tous les animaux, par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclusion, dit M. *Paff;* de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la pensée qui distingue l'homme, & une bonne pièce tremblante cuite à propos; je suis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, & que nos fibres n'ont point la délicatesse de celles des perdrix & des grianaux. C'est de quoi je ne conviens pas, dit *Crokius;* vous n'avez mangé ni de grianaux, ni de petits garçons; par conséquent, vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarrassés sur cette question, lorsqu'il arriva un housard, qui nous certifia qu'il avait mangé d'un cosaque pendant le siége de Colberg, & qu'il l'avait trouvé très-coriace. *Paff* triomphait; mais *Crokius* soutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général; qu'il y avait cosaque & cosaque, & qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant, nous ſentîmes quelque horreur au récit de ce houſard, & nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, Meſſieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats; on tue deux ou trois cents mille hommes, tout le monde le trouve bon; on mange un coſaque, & tout le monde crie.

AUX AUTEURS

DE LA GAZETTE LITTERAIRE.

1764.

Vous avez dit, Meſſieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Hooke*, que l'hiſtoire romaine eſt encore à faire parmi nous, & rien n'eſt plus vrai. Il était pardonnable aux hiſtoriens romains d'illuſtrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance doit au moins inſpirer des doutes; mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant raſſemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré ſuffiraient à peine pour deux métairies; comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands? n'étaient-ils pas viſiblement des

chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indiſciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'Hiſtoire ancienne, faire ſentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puiſſante ?

Il eſt avéré, par l'aveu des écrivains romains, que pendant près de quatre cents ans l'Etat romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, & autant en largeur. L'Etat de Gènes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui, que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut priſe après une eſpèce de ſiége ou de blocus, qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où eſt aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou ſix lieues de Rome; & le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été ſi ſtérile, que le peuple voulut quitter ſa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucunes de ſes guerres, juſqu'à celle de *Pyrrhus*, ne mériteraient de place dans l'hiſtoire, ſi elles n'avaient été le prélude de ſes grandes conquêtes. Tous ces événemens, juſqu'aux temps de *Pyrrhus*, ſont pour la plupart ſi petits & ſi obſcurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables, ou par des faits deſtitués de vraiſemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit *Romulus* & *Rémus*, & depuis celle de *Lucrèce*, de *Clélie*, de *Curtius*, juſqu'à la prétendue lettre du médecin de *Pyrrhus*, qui propoſa, dit-on, aux Romains d'empoiſonner ſon maître, moyennant une récompenſe proportionnée à ce ſervice. Quelle

récompenſe pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or, ni argent? & comment ſoupçonne-t-on un médecin grec d'être aſſez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes ſans le moindre examen; tous ſont copiſtes, aucun n'eſt philoſophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux; ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richeſſes & par le luxe, comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, & comme s'il n'y avait de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une hiſtoire, on a dû inſpirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'uſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos hiſtoriens modernes de ces temps reculés, auraient dû diſcerner au moins les temps dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des *Horaces* & des *Curiaces*, l'aventure romaneſque de *Lucrèce*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de Pharſale & d'Actium. Il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiècle de *Cicéron*, de ceux où les Romains ne ſavaient ni lire, ni écrire, & ne comptaient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les hiſtoires romaines que nous avons dans les langues modernes, n'ont point encore ſatisfait les lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'était un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, & qui ne ſut jamais régler le temps de ſes

fêtes; qui ne fut même, pendant près de cinq cents ans, ce que c'était qu'un cadran à soleil; un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même sénat immola aux Dieux deux grecs & deux gauloises, pour expier la galanterie d'une de ses vestales; un peuple toujours exposé aux blessures, & qui n'eut qu'au bout de cinq siècles un seul médecin, qui était à la fois chirurgien & apothicaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cents années; & comme il était toujours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume sur la grandeur & sur la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes livres des historiens modernes. Il eût seul été digne de faire cette histoire, s'il eût pu résister surtout à l'esprit de système, & au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires romaines peu supportable, c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*. Ils ne songent pas que *Tite-Live* écrivait pour sa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'est bien mal connaître les hommes, d'imaginer que des Français s'intéresseront aux marches & aux contre-marches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volsques, comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivri, & au passage du Rhin à la nage.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répètent & ils alongent des harangues qui ne furent

jamais prononcées, plus foigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de difcuter des vérités utiles. Les exagérations fouvent puériles, les fauffes évaluations des monnaies de l'antiquité & de la richeffe des Etats, induifent en erreur les ignorans, & font peine aux hommes inftruits. On imprime de nos jours qu'*Archimède* lançait des traits à quelque diftance que ce fût; qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, & la tranfportait fur le rivage en remuant le bout du doigt; qu'il en coûtait fix cents mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome &c.

Les hiftoires plus anciennes font encore écrites avec moins d'attention. La faine critique y eft plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il femble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le fiècle éclairé où nous vivons, exige dans les auteurs une raifon plus cultivée.

AUX MEMES.

Décembre 1764.

JE vois, Meffieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans perfévéré dans l'entreprife utile de connaître à fond les forces du pays, & de commencer par un dénombrement exact. Il eft dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, fans compter la Poméranie, deux millions trois cents quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la

Finlande eſt deux fois auſſi étendue que la France, qui paſſe pour contenir environ vingt millions de perſonnes; il eſt même conſtant, par le relevé de tous les intendans du royaume en 1698, qu'on trouva à peu près ce nombre, & la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'eſt que la moitié d'un autre, peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens?

A territoire égal, il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; & le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France ſoit vingt fois meilleure.

Conſidérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède, la mer Baltique, le golfe de Finlande, & le golfe de Bothnie, qui rempliſſent près de la moitié de ce qui conſtitue la Suède. Otons-en le Lapmark & la Laponie, que l'on doit compter pour rien; retranchons encore des lacs immenſes, & il ſe trouvera que le territoire habitable de la France ſera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention, c'eſt que dans la Gothie, province la plus méridionale & la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cents quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède, de dix & demi au degré, eſt à la lieue quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre & deux tiers environ eſt à un.

Il résulte du dénombrement de la France, fait par les intendans du royaume en 1698, que la France a six cents trente-six personnes par lieue quarrée.

Or si la lieue quarrée de France, qui est à la lieue quarrée de Suède comme un est à quatre & deux tiers environ, a six cents trente-six habitans, & la lieue quarrée suédoise en a douze cents quarante-huit; il est clair que la lieue quarrée de Gothie, qui devrait avoir quatre fois & deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons ou d'habitans, que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuse supériorité d'un pays sur un autre, peut-elle avec le temps être réduite à l'égalité? Oui, si les habitans du climat disgracié peuvent trouver le secret de changer la nature de leur sol, & de se rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple? Oui, si l'on fesait deux fois, trois fois plus d'enfans; mais qui les nourrirait, si la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux & trois fois plus de denrées qu'on n'en consomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, si la nature refuse de quoi exporter à l'étranger?

La commission établie pour rendre compte aux états assemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans son mémoire, sur des preuves historiques, que le pays était, il y a trois cents ans, presque trois

fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il eſt de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange aſſertion; ſe pourrait-il que la Suède, ſans commerce, ſans induſtrie, & plus mal cultivée qu'à préſent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le ſont, parce que la nature a toujours été la même.

Céſar, dans ſes Commentaires, dit que les Helvétiens déſertant leurs pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cents ſoixante & huit mille perſonnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage : & ſi elle rappelait tous ſes citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'oſe haſarder une réflexion. Notre grand intérêt eſt que les hommes qui exiſtent ſoient heureux, autant que la nature humaine & l'extrême diſproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais ſi nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant ſouhaiter d'en augmenter le nombre ? eſt-ce pour faire de nouveaux malheureux ? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, & les gouvernemens déſirent l'accroiſſement des peuples : mais ſi chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux ſujets, nul n'acquerra de ſupériorité.

Quand un pays a un ſuperflu d'habitans, ce ſuperflu eſt employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui ſont obligées d'y envoyer les

citoyens néceſſaires à l'Etat ! c'eſt dégarnir la maiſon paternelle pour meubler une maiſon étrangère. Les Eſpagnols ont commencé ; ils ont rendu ce malheur indiſpenſable aux autres nations.

L'Allemagne eſt une pépinière d'hommes, & n'a point de colonies ; que doit-il en réſulter ? Que les Allemands qui ſont de trop chez eux peupleront les pays voiſins. C'eſt ainſi que la Pruſſe & la Poméranie ont réparé la diſette des hommes.

Très-peu de pays ſont dans le cas de l'Allemagne : l'Eſpagne & le Portugal, par exemple, ne ſeront jamais fort peuplés ; les femmes y ſont peu fécondes, les hommes peu laborieux, & le tiers de la contrée eſt aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, & ne paraît pas épuiſée. Il ſemble que la nature ait favoriſé les noirs d'une fécondité qu'elle a refuſée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre eſt la Chine, ſans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriſer la population dont nous parlons ſans ceſſe. La nature fait tout ſans ſe ſoucier de nos raiſonnemens.

AUX MEMES.

1764.

ON vient d'imprimer des mémoires pour ſervir à la vie de *François Pétrarque*, en 2 vol. in-4°, à Amſterdam, chez *Arskée* & *Merkus*. Si ce ne ſont-là que des mémoires pour ſervir à la compoſition de cette hiſtoire, nous devons eſpérer que la vie de *Pétrarque* ſera un ouvrage bien conſidérable.

Il eſt vrai que *Pétrarque*, au XIVe ſiècle, était le meilleur poëte de l'Europe, & même le ſeul: mais il n'eſt pas moins vrai que de ſes petits ouvrages, qui roulent preſque tous ſur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de ſentiment qu'on trouve répandues avec tant de profuſion dans *Racine* & dans *Quinault*: j'oſerais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chanſons plus délicates & plus ingénieuſes que celles de *Pétrarque*; & nous ſommes ſi riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait dans *Pétrarque* une ſeule chanſon qu'on puiſſe oppoſer à celle-ci:

Oiſeaux, ſi tous les ans vous quittez nos climats,
Dès que le triſte hiver dépouille nos bocages,
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages
Et pour éviter nos frimats;

Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'en la ſaiſon des fleurs;
Et quand elle a paſſé vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

L'auteur des mémoires rapporte pluſieurs ſonnets de ſon auteur favori ; voici comme finit le premier :

Mille trecento vinti ſette apunto,
Su l'ora prima, il di ſeſto d'aprile,
Nel labirinto intrai, nè veggio ond'eſça.

L'an mil trois cent vingt-ſept, tout juſte, le ſeptième d'avril au matin, j'entrai dans le labyrinthe de l'amour, & je ne ſais pas comment j'en ſortirai.

On ne peut pas accuſer ce ſonnet d'être trop brillant, il n'y a pas là de beautés recherchées.

L'auteur rapporte auſſi le ſecond ſonnet qui finit par ces vers :

Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime ſon' fatti uſcio e vario
Pirà; al mio parer, non ſi fu amore
Ferir me di ſaetta ni quello ſtato,
E a voi armata non monſtrar pro l'arco.

L'amour s'ouvrit le chemin de mon cœur par mes yeux qui ſont devenus une porte & une voie de larmes ; il ne devait pas, à mon avis, me bleſſer de ſa flèche, en cet état, & montrer ſon arc quand vous étiez armée.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce ſonnet, c'eſt qu'il fut long-temps chez les Italiens le ſujet d'une

difpute très-vive, pour favoir s'il avait été compofé le lundi ou le vendredi de la femaine fainte.

Le fameux fonnet *la gola el fanno, e loziofe plume*, commence heureufement : mais y a-t-il rien de plus faible que la fin qui devrait être faillante ?

> Tanto ti prego più, gentile fprito,
> Non lafciar la magnanima tua imprefa.

Tant plus je vous prie, efprit aimable, de ne point abandonner votre grande entreprife.

Que dire de cet autre fonnet fi admiré, compofé, dit-on, dans la forêt des Ardennes ? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreufe horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parce qu'il n'y a que le foleil de *Laure*, & les rayons d'amour qui puiffent lui donner quelque effroi ; & la chute de ce beau fonnet, c'eft que rarement le filence, la folitude, & l'ombrage, lui font plaifir, parce qu'alors il ne voit pas le foleil de *Laure*.

On peut défier les admirateurs de ces fonnets d'en trouver un feul qui finiffe auffi heureufement que *Zappi* fur les malheurs de l'Italie.

> Ch'or giu d'à l'Alpi non vedrei torrenti
> Scender, domati ne di fangue tinta
> Bever l'onda del Po Gallici armenti ;
> Ne te vedrei del non tuo ferro cinta,
> Pugnar col braccio di ftraniere genti,
> Per fervir fempre o vincitrice, o vinta.

Oh ! malheureufe Italie ! je ne verrai pas aujourd'hui defcendre du haut des Alpes ces torrens deftructeurs, & les

courſiers de la Gaule boire l'onde enſanglantée du Pô : je ne te verrai pas armée d'un fer étranger combattre avec le bras de tes ennemis pour être toujours eſclave, ou par ta victoire, ou par ta défaite.

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui feront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'*Arioſte* avec ce qu'ils aiment le mieux dans *Pétrarque*, & qu'ils jugent dans le fond de leur cœur ſi la différence n'eſt pas immenſe ; mais chez toutes les nations il faut que l'antiquité l'emporte ſur le moderne, jusqu'à ce que le moderne ſoit devenu antique à ſon tour. On ſe fait dans les ſiècles les plus polis une eſpèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les ſiècles groſſiers.

Perſonne ne niera que *Pétrarque* n'ait rendu de grands ſervices à la poëſie italienne, & qu'elle n'ait acquis ſous ſa plume de la facilité, de la pureté, & de l'élégance ; mais y a-t-il rien qui approche de *Tibulle* & d'*Ovide* ? quel morceau de *Pétrarque* peut être comparé à l'ode de *Sapho* ſur l'amour, ſi bien traduite par *Horace*, par *Boileau*, & par *Addiſſon* ? *Pétrarque* après tout n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles ſans génie, dans un temps où ces amuſemens étaient très-eſtimés, parce qu'ils étaient très-rares. Il importe fort peu qu'une *Laure* feinte ou véritable ait été l'objet de tant de ſonnets ; il eſt aſſez vraiſemblable que *Laure* était ce que *Boileau* appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de Lombez, chez qui *Pétrarque* demeura long-temps, lui écrit : *Votre Laure n'eſt qu'un fantôme d'imagination ſur lequel vous récréez votre muſe.* Pétrarque lui répond : *Mon père, je ſuis véritablement amoureux ;* cela prouve

qu'alors on appelait les évêques *pères*, mais cela ne prouve pas plus que la maîtresse de *Pétrarque* s'appelait *Laure* en effet, que les charmans madrigaux de feu M. *Ferrand* ne prouvent que sa maîtresse s'appelait *Thémire*.

(*Tirée de la Gazette littéraire, tome I, pag.* 392.)

AUX MEMES,

Sur l'anglomanie.

MILLE gens, Messieurs, s'élèvent & déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de travestir en modes ridicules quelques usages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement mal-propre, de saisir jusqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raison ; mais si par hasard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du désir d'étudier, d'observer, de philosopher, comme les Anglais, ils auraient certainement grand tort : car en supposant que ce désir soit déraisonnable, ou même dangereux, il faudrait avoir beaucoup d'humeur pour nous l'attribuer, & ne pas convenir que nous sommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réflexion en lisant votre feuille du 24 octobre dernier, dans laquelle vous annoncez une histoire d'Angleterre en forme de lettres. Vous dites que ce que les Anglais savent le mieux, c'est l'histoire d'Angleterre ; & j'ajoute que ce que les Français savent

le moins, c'eſt l'hiſtoire de France. Otez à la plupart ce qu'ils ont ramaſſé dans des anecdotes forgées par la malignité, dans des mémoires platement rédigés, dans des romans ſans imagination, & il ne leur reſtera pas même la notion la plus imparfaite d'une ſcience très-importante.

L'étude de l'hiſtoire ſerait pourtant auſſi néceſſaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle eſt l'origine & la bonté de notre gouvernement, le patriotiſme nous ranimerait; les temps de calme & d'obéiſſance, comparés aux temps de trouble & de vertige, feraient une leçon admirable de douceur & de ſoumiſſion; les faits bien vus feraient tomber cette fureur pour la diſpute, dont l'âcreté augmente en raiſon de l'obſcurité & de l'inutilité des objets ſur leſquels elle s'exerce; ils feraient revivre cet eſprit de franchiſe & de loyauté, qui vaut bien l'eſprit d'intrigue & de cabale; ils nous forceraient à appliquer les hommes & les événemens paſſés aux hommes & aux événemens actuels; nous travaillerions à devenir meilleurs, & nous gagnerions infiniment du côté des hommes & des choſes.

On me dira que nous n'avons point d'hiſtoriens; que pour un de *Thou*, il y a cent mauvais compilateurs; qu'il eût été à ſouhaiter que l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs &c.* ſe fût attaché à l'hiſtoire de ſon pays; que c'eſt à un homme d'état & à un philoſophe à écrire l'hiſtoire, parce qu'il faut connaître les hommes pour les peindre, & participer au gouvernement, ou avoir les qualités propres à ce grand métier, pour en développer les reſſorts: ces raiſonnemens ſont vrais; je les ai faits.

J'ai vu dans presque tous les historiens romains l'intérieur de la république ; ce qui concerne la religion, les lois, la guerre, les mœurs, m'a été clairement dévoilé ; je ne sais même si je n'ai pas plus distinctement connu ce qui s'est passé au-dedans, que ce qui s'est exécuté au-dehors. Pourquoi cela ? c'est que l'écrivain tenait à la chose publique ; c'est qu'il pouvait être magistrat, prêtre, guerrier, & que, s'il ne remplissait pas les premières fonctions de l'Etat, il devait au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point songer à obtenir chez nous un pareil avantage, notre propre constitution y résiste ; mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre histoire.

Contentons-nous de ces historiens simples qui, comme dit *Montaigne*, n'apportent que le soin & la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, & d'enregistrer à la bonne foi toute chose sans choix ni triage, nous laissant le jugement entier. Si nous en avons de tels, félicitons-nous, & lisons-les avec un esprit philosophique ; si notre instruction n'est ni élevée, ni profonde, elle sera proportionnée à notre génie, & pourra suffire à nos besoins.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A UN JOURNALISTE.

1766.

Il me ſemble, Monſieur, que votre méthode eſt de donner un jour de la ſemaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous ſoumettre quelques ſingularités curieuſes de l'*Eſſai ſur la critique* en trois volumes, de M. *Home*, lord *Makaims*. (*)

On ne peut avoir une plus profonde connaiſſance de la nature & des arts que ce philoſophe, & il fait tous ſes efforts pour que le monde ſoit auſſi ſavant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq ſens, & que nous ſentons moins l'impreſſion douce faite ſur nos yeux & ſur nos oreilles par les couleurs & par les ſons, que nous ne ſentons un grand coup ſur la jambe ou ſur la tête.

Il nous inſtruit de la différence que tout homme eprouve entre une ſimple émotion & une paſſion de l'ame; il nous apprend que les femmes paſſent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvait citer l'exemple d'*Angélique* dans l'*Arioſte*, ſi bien imité par *Quinault* :

La pitié pour Médor a trop ſu m'attendrir;
Ma funeſte langueur s'augmentait à meſure
Qu'il guériſſait de ſa bleſſure:
Et je ſuis en danger de n'en jamais guérir.

(*) C'eſt le titre d'un des juges de paix en Ecoſſe.

Mais tout écossais qu'est M. *Home*, il aime mieux citer une tragédie anglaise; c'est *Othello*, ce maure de Venise si fameux à Londres. Il fallait que la maîtresse d'*Othello* fût bien pitoyable pour devenir amoureuse d'un nègre qui lui parlait de *cavernes*, *de déserts*, *de cannibales*, *& d'anthropophages*, & qui lui disait *qu'il avait été sur le point de se noyer*.

De-là passant à la mesure du temps & de l'espace, M. *Home* conclut mathématiquement, que le temps est long pour une fille qu'on va marier, & court pour un homme qu'on va pendre: puis il donne des définitions de la beauté & du sublime. Il connaît si bien la nature de l'une & de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux vers d'*Athalie :*

> La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
> Font insensiblement à mon inimitié
> Succéder... Je serais sensible à la pitié!

Il condamne ce monologue de *Mithridate :*

> Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
> J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
> J'ai su, par une longue & pénible industrie,
> Des plus mortels venins prévenir la furie :
> Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
> Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
> Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
> Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il trouve que le monologue de dom *Diègue*, dans le *Cid*,

> O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie! &c.

eſt un morceau déplacé & hors d'œuvre, dans lequel dom *Diègue* ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en récompenſe; le critique nous avertit que les monologues de *Shakeſpeare ſont les ſeuls modèles à ſuivre, & qu'il ne connaît rien de ſi parfait.* Il en donne un bel exemple, tiré de la tragédie d'*Hamlet :* en voici quelques traits, à-peu-près vers pour vers, & très-exactement.

HAMLET.

Oh! ſi ma chair trop ferme, ici pouvait ſe fondre,
Se dégeler, couler, ſe réſoudre en roſée!
Oh! ſi l'être éternel n'avait pas du canon
Contre le ſuicide!... ô ciel! ô ciel! ô ciel!
Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde,
Eſt triſte, plat, pourri, ſans nulle utilité!
Fi! fi! c'eſt un jardin plein de plantes ſauvages!
Après un mois, ma mère épouſer mon propre oncle!
Mon père un ſi bon roi!... l'autre, en comparaiſon,
N'était rien qu'un ſatyre, & mon père un ſoleil.
Mon père, il m'en ſouvient, aimait ſi fort ma mère,
Qu'il ne ſouffrait jamais qu'un vent ſur ſon viſage
Soufflât trop rudement. O Terre! ô juſte Ciel?
Faut-il me ſouvenir qu'elle le careſſait
Comme ſi l'appétit s'augmentait en mangeant.
Un mois! *fragilité!* ton nom propre eſt *la femme.*
Un mois! un petit mois! Avant d'avoir uſé
Les ſouliers qu'elle avait à ſon enterrement!

Quelques lecteurs ſeront ſurpris peut-être des jugemens de M. *Home*, lord *Makaims ;* & quelques français pourront dire que *Gilles* dans une foire de province s'exprimerait avec plus de décence & de

nobleſſe que le prince *Hamlet ;* mais il faut conſidérer que cette pièce eſt écrite il y a deux cents ans ; que les Anglais n'ont rien de mieux ; que le temps a conſacré cet ouvrage, & qu'enfin il eſt bon d'avoir une preuve auſſi publique du pouvoir de l'habitude & du reſpect pour l'antiquité.

Le fond du diſcours d'*Hamlet* eſt dans la nature; cela ſuffit aux Anglais. Le ſtyle n'eſt pas celui de *Sophocle* & d'*Euripide ;* mais la décence, la nobleſſe, la juſteſſe des idées, la beauté des vers, l'harmonie, ſont peu de choſe ; & M. *Home*, qui eſt juge en Ecoſſe, peut dire que le fond l'emporte ici ſur la forme.

C'eſt avec le même goût & la même juſteſſe qu'il trouve ce vers de *Racine* ridiculement ampoulé :

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Ce ſublime ſimple, qui exprime ſi bien le calme funeſte par lequel la flotte des Grecs eſt arrêtée, ne plaît pas au critique ; *un officier*, dit-il, *ne doit pas s'exprimer ainſi.*

Il faut s'en tenir au beau naturel de *Shakeſpeare.* On commence dans *Hamlet* par relever une ſentinelle : le ſoldat *Bernardo* demande au ſoldat *Franciſco* ſi tout a été tranquille ? *Je n'ai pas vu trotter une ſouris*, répond *Franciſco.* Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une ſimplicité plus noble & plus majeſtueuſe. C'eſt *Sophocle* tout pur.

M. *Home* porte ainſi ſur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'eſt un effet admirable des progrès de l'eſprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecoſſe des

règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, & nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poëtiques & des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ces pays-là que de grands raisonneurs sur les arts.

Il est aisé de dire son avis sur le *Tasse* & l'*Arioste*, sur *Michel-Ange* & *Raphaël*; il n'est pas si aisé de les imiter; & il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus besoin d'exemples que de préceptes, aussi bien en France qu'en Ecosse.

Au reste, si M. *Home* est si sévère envers tous nos meilleurs auteurs, & si indulgent envers *Shakespeare*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* & *Horace*.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdise, c'est dans *Virgile* qu'il va la chercher. Il se moque de la contradiction manifeste qu'il suppose dans ces vers du premier livre de l'Enéide:

> *Graviter* commotus, *& alto*
> *Prospiciens*, *summâ* placidum *caput extulit undâ.*

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce front qui apaise les tempêtes; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front serein, apaiser les querelles de ses esclaves.

Il trouve indécent qu'*Horace*, dans une épître familière à *Mécène*, dise:

> *Quid causæ est meritò, quin illis Jupiter ambas*
> *Iratus buccas inflet.*

Il oublie que cette expreſſion *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, & du ton le plus convenable à la ſatire.

M. *Home* donne toujours ſon opinion pour une loi, & il étend ſon deſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un juge à qui toutes les cauſes reſſortiſſent.

Ses arrêts ſur l'architecture & ſur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne ſoit de tous les magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, & qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les boſquets de Verſailles ridicules ; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Verſailles, on le promenera dans ſes boſquets, on fera jouer les eaux pour lui; & peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après cela, s'il ſe moque des boſquets de Verſailles, & des tragédies de *Racine*, nous le ſouffrirons volontiers : nous ſavons que chacun a ſon goût ; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table ; chacun a ſon plat, & nous ne prétendons dégoûter perſonne.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

SUR LA NOUVELLE EDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney, 5 janvier 1767.

CHER doyen de l'académie,
Vous vîtes de plus heureux temps;
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laiſſe repoſer les talens :
Notre gloire eſt un peu flétrie.
Ramenez-nous, ſur vos vieux ans,
Et le bon goût, & le bon ſens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi ſi jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand ſiècle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une ſeule fois pour ſignifier *envers*, *avec*, *à l'égard* ? Y en a-t-il un ſeul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi? *Il ſe ménageait vis-à-vis ſes rivaux*, au lieu de dire avec ſes rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ſes ſupérieurs*, pour fier avec ſes ſupérieurs &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui eſt très-rarement juſte, & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour, & le barreau, & la ſociété; car dès qu'une expreſſion vicieuſe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi ſi *Racine* a *perſifflé Boileau* ? ſi *Boſſuet* a *perſifflé Paſcal*? & ſi l'un & l'autre ont *miſtifié la Fontaine* en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité ? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait;* que *la*

coupe des tragédies de *Racine* était heureuſe ? On va juſqu'à imprimer que les princes ſont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand *Boſſuet*, *Fénélon*, *Péliſſon*, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagemens, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne diſaient point : J'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

Errement a été ſubſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes* : *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée dom Sanche d'Arragon.

> Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
> Que reçut dom Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* : des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De-là *erremens* ; & aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le roi a ſuivi ſes derniers *erremens* *vis-à-vis* des rentiers.

Le ſtyle barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que ſa majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours ; mais le ſtyle ſe corrompt bien davantage : on prodigue les images, & les tours de la poëſie, en phyſique ; on parle d'anatomie en ſtyle ampoulé ; on ſe pique d'employer des expreſſions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuſes, & neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude ſi importante devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont pu copier que ſes défauts?

Boileau, il eſt vrai, a dit après *Horace*:

Heureux, qui, dans ſes vers, ſait, d'une voix légère,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère!

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtyles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de *Thalie* ſur le viſage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer ſon ſtyle à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce; il pèſe dans ſes balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, & du grand miniſtre *Colbert;* & ne penſez pas qu'il s'abaiſſe à citer le nom du duc de *Sulli*: il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des ſauciſſons & des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un uſage raiſonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout ſort de ſa ſphère.

Des hommes, même de beaucoup d'eſprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'eſprit.

Le

Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain : mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente, des *Pélissons*, des *Fénélons*, des *Bossuets*, des *Massillons*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse & de la passion de JESUS-CHRIST, que si *Socrate* mourut en sage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu* : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort, comme si on savait comment ils meurent, comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un style violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant ; on dit de la musique du célèbre *Rameau*, l'honneur de notre siècle, qu'elle

reſſemble à la courſe d'une oie graſſe, & au galop d'une vache. On s'exprime enfin auſſi ridiculement que l'on penſe ; *rem verba ſequuntur :* & à la honte de l'eſprit humain, ces impertinences ont eu des partiſans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, ſi je n'aimais pas mieux me livrer au plaiſir de vous remercier des ſervices continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre Traité de la proſodie; c'eſt un livre claſſique qui durera autant que la langue françaiſe.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonſpection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'oſe preſque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles ſcènes de ſes opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grâce. Vous n'aſſurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne ſavait que ſa langue. Nous avons ſouvent entendu dire, madame *Denis* & moi, à M. de *Beauſrant* ſon neveu, que *Quinault* ſavait aſſez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, & qu'il poſſédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il compoſa ces vers harmonieux & ſublimes de la première ſcène de *Proſerpine*.

Les ſuperbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous cauſent plus d'épouvante;
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.

Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reftes enflammés de fa rage mourante.
Jupiter eft victorieux,
Et tout cède à l'effort de fa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taffe, il n'aurait pas fait fon admirable opéra d'Armide. Une mauvaife traduction ne l'aurait pas infpiré.

Tout ce qui n'eft pas dans cette pièce air détaché, compofé fur les canevas du muficien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne font pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des fons de fa mufique.

On commence à favoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre académie, & par une tragédie qui a mérité fon grand fuccès, a ofé s'exprimer ainfi en parlant de *Quinault* & de *Lulli* :

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languiffans la trifte pfalmodie,
Que réchauffa Quinault du feu de fon génie.

Je ne fuis pas entièrement de fon avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très-bon; mais les fcènes de *Quinault* encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites *que les étrangers ont peine à diftinguer quand la confonne finale*

a besoin ou non, d'être accompagnée d'un e *muet*, & vous citez les vers du philosophe de Sans-Souci.

La nuit compagne du repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière
Les plus léthargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarrassent quelquefois les étrangers ; le philosophe de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître: elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, & qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-Souci sait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo scribit quo pugnat:* & je vous dirai, en passant, que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces, & le plaisir de lire les pensées les plus profondes, exprimées d'un style énergique, font une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment & sans effort, ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps & de ratures.

M. l'abbé de *Dangeau*, en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire française. Je ne puis toutefois convenir, avec ce respectable académicien, qu'un musicien en chantant *la nuit est*

loin encore, prononce, pour avoir plus de grâces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-Souci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera, je crois, de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois *St Gelais* ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucéphal*. Puiſqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe*? Mais je ſuis un peu fâché que *Melin de St Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit :

> Sans que tu ſois un Bucéphal,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe, que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-Souci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet, font un effet très-déſagréable dans la muſique lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer :

> Si vous aviez la rigueur
> De m'ôter votre cœur,
> Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Arcabone eſt forcée de dire :

> Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

N 3

Médor eſt obligé de s'écrier :

> Ah ! quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu.*

La gloire & la victoire, à la fin d'une tirade, font preſque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes déſinences. Voilà pourquoi *Quinault* a grand ſoin de finir, autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines ; & c'eſt ce que recommandait le grand muſicien *Rameau* à tous les poëtes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il eſt inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu, victoir-eu, ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, & ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne ſont jamais ſenſibles, ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'ufage de la rime, dont les Italiens & les Anglais fe font défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais fecouer le joug. Je ne fais fi c'eft moi que vous accufez d'avoir dit que la rime eft une invention des fiècles barbares : mais fi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieffe de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares, en comparaifon des Grecs & de leurs difciples les Romains, qui feuls ont connu la vraie profodie. Il faut furtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureufement difpofés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout compofé de brèves & de longues, & qui, par un mélange harmonieux de confonnes & de voyelles, était une efpèce de mufique vocale. Vous ne me condamnerez pas, fans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin font, à toutes les autres langues du monde, ce que le jeu d'échecs eft au jeu de dames, & ce qu'une belle danfe eft à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu, je fuis bien loin de vouloir profcrire la rime comme feu M. de *la Motte;* il faut tâcher de fe bien fervir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richeffe des autres. Taillons habilement la pierre, fi le porphyre & le granite nous manquent. Confervons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime eft faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre repréfentation à vous faire. Ne ferais-je point un de ces téméraires que vous accufez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant

très-dévot à *St François*, j'ai voulu le diſtinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais* : il m'a toujours ſemblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'uſage, pourvu que l'on conſerve les lettres qui font ſentir l'étymologie, & la vraie ſignification du mot.

Comme je ſuis très-tolérant, j'eſpère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez ſurtout ce ſtyle négligé à un *Français* ou à un *François*, qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai beſoin de perſonne pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'attachement & de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

LETTRE CURIEUSE
DE M. ROBERT COVELLE,
CELEBRE CITOYEN DE GENEVE;

A la louange de M. Vernet, professeur en théologie dans ladite ville.

IL y a quelque temps que le vénérable M. *Vernet*, digne professeur en théologie, nous fit l'honneur de nous consulter M. *Muller*, M. le capitaine *du Rost*, & moi, sur un livre de sa façon, qu'il voulait, disait-il, mettre en lumière. Nous lûmes son ouvrage, & ensuite nous nous assemblâmes chez mademoiselle *Ferbot* qui reçoit très-poliment les gens de lettres; mademoiselle *le Vasseur* s'y trouva; & quand nous fûmes assemblés, M. *Vernet* vint recueillir nos avis.

Il est bon que je fasse ici connaître tous les personnages. M. *Muller* est un gentilhomme anglais très-instruit, qui dit tout ce qu'il pense avec franchise; le capitaine joint à la même sincérité une nuance de cynisme qui est excusée par la bonté de son caractère; mademoiselle *Ferbot* a l'esprit fin & délicat, & joint aux grâces d'une femme qui a fait l'amour, la solidité d'une personne qui ne le fait plus; mademoiselle *le Vasseur* est la gouvernante de M. *Jean-Jacques Rousseau*, c'est une philosophe très-décidée. Elle fut légèrement lapidée avec son maître, à Moutier-Travers, sur la réquisition du vénérable M. de *Montmolin*, & se retira depuis à Genève comme une martyre de la philosophie; elle y cultive les belles-lettres avec

mademoiselle *Ferbot* & moi, & eſt toujours tendrement attachée à M. *Rouſſeau*.

Pour le vénérable *Vernet*, tout le monde le connaît aſſez dans cette ville.

Son manuſcrit était intitulé : *Lettres critiques &c. troiſième édition*. Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aiſe de voir enfin un manuſcrit qui lui appartînt, mais que pour qu'il y eût une troiſième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé ſon livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que perſonne ne s'en ſouvenait, & que pour éveiller l'attention du public, il prétendait mettre *troiſième édition* à ſa brochure ; parce qu'en effet deux feuilles imprimées & ſon manuſcrit ſont trois. Je ne vous conſeille pas de calculer ainſi, lui dit M. *Muller ;* on vous accuſera plus que jamais de quelque mépriſe ſur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoiſelle *Ferbot*, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, & qu'enfin il eût réparé une ſeule fois ſa faute, je n'aurais pas ſouffert qu'il eût appelé ſa tentative, troiſième édition ; je ne puis approuver la fauſſeté, ni en amour, ni en livres.

M. *Vernet* ne ſe rendit pas ; mais il demanda de quel titre on lui conſeillait de décorer ſon ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais, *Fatras de Vernet*. Quel pot-pourri avez-vous fait là ? n'avons-nous pas aſſez de livres inutiles ? Tout ce que vous dites de vous-même ſur Rome eſt faux ; le peu qu'il y a de vrai a été reſſaſſé mille fois ; on vous reprochera d'être ignorant & plagiaire. J'aime mon prochain, vous

m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie; croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu; c'eſt le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes encore ſujet du roi de France; & on vous trouvera fort impertinent de faire une ſortie contre des ſpectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.

M. *Muller* entra dans de plus grands détails. Mon cher *Vernet*, lui dit-il, votre ouvrage eſt un recueil de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre; cette maſcarade eſt uſée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables; & il ferait encore mieux de ne rien écrire du tout; à quoi bon vos invectives contre M. d'*Alembert*, contre M. *Hume* mon compatriote, contre tous les auteurs d'un dictionnaire immenſe & utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la Henriade, & contre M. *Rouſſeau*? Votre deſſein a-t-il été d'imiter ce fou qui attaquait ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicitiis clareſceret*? Et à l'égard de M. *Rouſſeau*, n'eſt-ce pas aſſez qu'il ſoit malheureux pour que vous ne l'inſultiez point; ne ſavez-vous pas que *res eſt ſacra miſer*, qu'un infortuné eſt un homme ſacré, & que rien n'eſt plus lâche que de déchirer les bleſſures d'un homme qui ſouffre?

Comment! s'écria alors mademoiſelle *le Vaſſeur*; comment, M. *Vernet*, vous attaquez mon maître! c'eſt que vous avez ouï dire qu'il était dans une île; ſi mon maître était dans le continent, vous n'oſeriez paraître devant lui; vous êtes un poltron qui menacez

de loin votre vainqueur : je vais l'en inftruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole, & je remontrai combien il était indécent au fieur *Vernet* de mal parler de l'*Effai fur les mœurs &c.*, lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage! Oui, vous, lui répliquai-je ; vous aviez fait votre marché avec un libraire pour corriger les feuilles ; vous ne vous déchaînez aujourd'hui que parce que vous avez été refufé, & cela n'eft pas vénérable.

Vernet pâlit : il avait la tête penchée fur le côté gauche, il la pencha fur le côté droit ; & dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'*Effai fur les mœurs &c.* qu'il n'avait jamais écrit de lettres à ce fujet, & qu'il était prêt à en faire ferment.

Mademoifelle *Ferbot*, qui a la confcience timorée, fe leva alors ; elle courut chercher les fatales lettres de *Vernet*, que l'auteur de l'*Effai* m'avait confiées, & que j'avais mifes en dépôt chez elle : tenez, Monfieur, dit la belle *Ferbot* au col-tors, (*a*) tenez, reconnaiffez-vous votre écriture? Voici une lettre de votre propre main, du 9 février 1754, dans laquelle après avoir parlé d'une édition très-incorrecte, déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage, vous vous exprimez ainfi :

(*a*) Il y a une grande difpute parmi les favans fur cette phrafe, *dit la belle Ferbot au col-tors*. On demande fi c'eft la belle *Ferbot* qui a le col tors, comme on dit *Junon* aux yeux de bœuf, *Vénus* aux belles feffes ; ou fi c'eft le profeffeur qui a le col tors : il eft évident que c'eft le profeffeur par la notoriété publique.

„ Il me ſemble, Monſieur, que ce ſerait l'occaſion „ de reprendre une penſée que vous aviez eue, qui „ eſt de m'adreſſer votre Eſſai ſur l'hiſtoire ; je le ferai „ imprimer correctement & à votre gré. Cela ſe pourrait „ faire avec tout le ſecret que vous déſireriez, &c. „

Voici une autre lettre par laquelle il eſt évident que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre, que vous vouliez imprimer encore.

„ Il eſt arrivé que j'ai été trop tard à corriger le „ premier tome, & pour le ſecond même, me trouvant „ d'ailleurs fort occupé, je ne fis que les premières „ corrections, &c. „

Cela n'eſt pas trop français, & il y a quelque apparence que M. de *Voltaire* ne fut pas aſſez content de votre ſtyle pour ſe ſervir de vous ; mais enfin vous voilà, Monſieur, bien convaincu que vous avez été ſon éditeur.

Vous dirai-je encore quelque choſe de plus fort ? c'eſt vous qui fîtes la préface. La preuve en eſt dans la lettre de l'imprimeur *Claude Philibert*, du 15 avril 1754. *Vous avez vu, Monſieur, la préface de M. Vernet, elle ſuffit, ce me ſemble, pour me diſculper.*

Enfin, lorſque vous apprîtes que meſſieurs *Cramer* ſe diſpoſaient à imprimer cette même hiſtoire, vous écrivîtes à M. de *Voltaire* en ces mots : „ Voici encore „ de nos libraires qui mettent la faucille dans notre „ moiſſon, c'eſt que la moiſſon eſt bonne ; & la denrée „ ſe débitera ſi bien, qu'aucun libraire n'en ſouffrira „ de préjudice. Quant à vous, Monſieur, il n'y a que „ de l'honneur à voir vos ouvrages ſi répandus, &c. „

Je vous demande à préfent, vénérable homme, comment le petit dépit de n'avoir pas été choifi par M. de *Voltaire* pour fon éditeur & pour fon correcteur d'imprimerie, a pu vous porter non-feulement à écrire deux volumes d'injures contre lui, & contre meffieurs d'*Alembert* & *Hume* fi eftimés dans l'Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis plufieurs années? Penfez-vous que fi l'auteur de la Henriade a négligé de vous punir, & s'il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours?

Oh, dit *Vernet*, je n'ai rien à craindre, il me méprife trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas, répliqua mademoifelle *Ferbot*, on écrafe quelquefois ce qu'on dédaigne; il n'a jamais attaqué perfonne, mais il eft dangereux quand on l'attaque. Et on m'a parlé d'un certain poëme fur l'hypocrifie.....

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n'eft pas d'un honnête homme; vous allez tomber dans la plus trifte fituation où un profeffeur puiffe fe mettre, en fe déshonorant; brûlez votre ouvrage, vous dis-je, comme tout le monde vous le confeille; refpectez M. d'*Alembert* & M. *Hume* dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'eft qu'un profeffeur de théologie qui dit des injures fous un nom fuppofé, qui fe loue fous un nom fuppofé, & qui avertit qu'ayant affuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle eft *néceffaire*? Votre ouvrage eft un libelle, vous mettez tous les intéreffés en droit de vous couvrir d'opprobre; vous vous préparez une confufion qui vous accablera pour le refte de votre vie.

Nous joignîmes tous nos prières aux remontrances de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de ſupprimer ſon libelle. Le lendemain il courut le faire imprimer, & pour comble de malheur ſa conduite eſt connue, ſans que ſon livre puiſſe l'être, &c. &c.

SUR LES PANEGYRIQUES.

PAR IRENÉE ALETHÈS,

Profeſſeur en droit dans le canton ſuiſſe d'Uri.

1767.

VOUS avez raiſon, Monſieur, de vous défier des panégyriques; ils ſont preſque tous compoſés par des ſujets qui flattent un maître, ou, ce qui eſt pis encore, par des petits qui préſentent à un grand un encens prodigué avec baſſeſſe, & reçu avec dédain.

Je ſuis toujours étonné que le conſul *Pline*, digne ami de *Trajan*, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, & *Trajan* celle de l'entendre. On dit, pour excuſer l'un & l'autre, que *Pline* ſupprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de ſon énorme diſcours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une ſeule choſe me réconcilie avec ce panégyrique, c'eſt qu'étant prononcé devant le ſénat & devant les principaux chevaliers romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs ſuffrages comme ſa plus noble

récompenfe, ce difcours était devenu une efpèce de traité entre la république & l'empereur. *Pline*, en louant *Trajan* d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfefant, l'engageait à l'être toujours; & *Trajan* juftifia *Pline* le refte de fa vie.

Eufèbe de Céfarée voulut, deux fiècles après, faire dans une églife, en faveur de *Conftantin*, ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole. Je ne fais fi le héros d'*Eufèbe* eft comparable en rien à celui de *Pline*, mais je fais que l'éloquence de l'évêque eft un peu différente de celle du conful.

„ DIEU, dit-il, a donné des qualités à la matière; „ d'abord il l'a embellie par le nombre de deux, „ enfuite il l'a perfectionnée par le nombre de trois, „ en lui donnant la longueur, la largeur, & la pro- „ fondeur; puis ayant doublé le nombre de deux, „ il s'en eft formé les quatre élémens. Ce nombre de „ quatre a produit celui de dix; trois fois dix ont „ fait un mois &c...... la lune ainfi parée de trois „ fois dix unités, qui font trente, reparaît toujours „ avec un éclat nouveau; il eft donc évident que „ notre grand empereur *Conftantin* eft le digne favori „ de DIEU, puifqu'il a régné trente années. „

C'eft ainfi que raifonne l'évêque auteur de la préparation évangélique, dans un difcours pour le moins auffi long que celui de *Pline* le jeune.

En général, nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très-rarement, & encore ce n'eft que dans des épîtres dédicatoires qui ne font lues de perfonne, pas même de ceux à qui elles font adreffées.

La méthode des oraifons funèbres eut un grand cours dans le beau fiècle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme

homme éloquent, né pour ce genre d'écrire, qui fit non-feulement fupporter fes déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il favait tirer de grandes beautés d'un fujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les dieux, quand il avait à louer des perfonnages médiocres.

Il eft vrai qu'on voit trop fouvent un étrange contrafte entre les couleurs vraies de l'hiftoire, & le vernis brillant des oraifons funèbres. Lifez l'éloge de *Michel le Tellier*, chancelier de France, dans *Boffuet;* c'eft un fage, c'eft un jufte. Voyez fes actions dans les lettres de madame de *Sévigné;* c'eft un courtifan intrigant & dur, qui trahit la cour dans le temps de la Fronde, & enfuite fes amis pour la cour; qui traita *Fouquet* dans fa prifon avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie, & qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le confeil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont*, en le voyant fortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui fort d'une baffe-cour en fe léchant le mufeau teint du fang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contrafte a d'abord jeté quelque ridicule fur les oraifons funèbres; enfuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeufe d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, & non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'époufe de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puiffant, & la femme d'un grand-homme. Son oraifon funèbre eft l'une des plus médiocres que *Boffuet* ait compofées.

Celles de *Condé* & de *Turenne* ont immortalisé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gonzague*, comtesse palatine du Rhin, que *Bossuet* voulut aussi rendre immortelle? Retirée dans Paris, elle eut des amans & des amis. Femme d'esprit, elle étala des sentimens hardis, tant qu'elle jouit de la santé & de la beauté; vieille & infirme, elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* se soit convertie pour avoir vu un aveugle, une poule, & un chien, en songe, (*a*) & qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV long-temps vainqueur & pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait sans doute, malgré ses grandes fautes, que sa mémoire fût consacrée. Mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que

(*a*) *N. B.* » Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit *Bossuet*, qu'il manque un sens aux *incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, & à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; & après les approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'Eglise! &c. » Edition de 1749, pag. 315 & 316.

» Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule d'un chien, & elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais. » *Voyez* pag. 319 de la même édition.

C'est donc là ce que rapporte cet illustre *Bossuet*, qui s'élevait dans le même temps avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant & sensible archevêque de Cambrai. O *Démosthènes* & *Sophocle!* ô *Cicéron* & *Virgile!* qu'eussiez-vous dit, si dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

de ſon vivant; ſoit que les malheurs de la fin de ſon règne euſſent glacé les orateurs, & indiſpoſé le public; ſoit que ſon panégyrique, prononcé en 1671 publiquement par *Péliſſon* à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraiſons compoſées après ſa mort; ſoit plutôt que les beaux jours de ſon règne, l'éclat de ſa gloire ſe répandît ſur l'ouvrage de *Péliſſon* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV*, c'eſt que de ſon vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampieri*, dans une reliûre d'or. Cet hommage ſingulier & unanime rendu par des étrangers, ſans crainte & ſans eſpérance, était le prix de l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien français fit, en 1748, le panégyrique de *Louis XV*. Cette pièce a cela de ſingulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une ſeule phraſe qui ſente le déclamateur ou le fêſeur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en perſonne, & de conclure une paix dans laquelle il ne voulut jamais ſtipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, ſupérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par *Machiavel;* mais elle le fut par un citoyen philoſophe. Ce citoyen étant ſujet du monarque auquel il rendait juſtice, craignit que ſa qualité de ſujet ne le fît paſſer pour flatteur, il ne ſe nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en eſpagnol, en italien, en anglais. On ignora long-temps en quelle langue il avait été d'abord

écrit ; l'auteur fut inconnu, & probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obſcur qui fit cet éloge déſintéreſſé.

Vous voulez, Monſieur, prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Ruſſie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienſéance & de dignité, que n'étant point ſon ſujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV*.

Elle ſe ſignale préciſément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de ſon empire, & ſurtout par les nobles ſecours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* & des *Sirven*, dans des pays qui n'étaient pas connus de ſes anciens prédéceſſeurs.

Je remplis mon devoir, Monſieur, en vous fourniſſant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre ; & ſi c'eſt une indiſcrétion, je commets une faute dont l'impératrice ſeule pourra me ſavoir mauvais gré, & dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que ſi *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de ſon empire, s'il fit des ſoldats & des matelots, ſi l'on peut dire qu'il créa des hommes, on pourra dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle a introduit dans ſa cour les beaux-arts & le goût, ces marques certaines de la ſplendeur d'un empire ; elle en aſſure la durée ſur le fondement des lois. Elle eſt la ſeule, de tous les monarques du monde, qui ait raſſemblé des députés de toutes les villes d'Europe & d'Aſie, pour former avec elle un corps de juriſprudence univerſelle & uniforme. *Juſtinien* ne confia qu'à quelques juriſconſultes le

foin de rédiger un code ; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les lois qu'ils approuvent, & prévoyant qu'ils chériront à jamais un établiſſement qui ſera leur ouvrage.

C'eſt dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compaſſion, à l'humanité que la nature inſpire, & que la tyrannie étouffe ; c'eſt là qu'elle abolit ces ſupplices ſi cruels, ſi recherchés, ſi diſproportionnés aux délits ; c'eſt là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la ſociété ; c'eſt là qu'elle interdit l'affreux uſage de la queſtion, invention odieuſe à toutes les ames honnêtes, contraire à la raiſon humaine & à la miſéricorde recommandée par DIEU même ; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les ſeuls eſclaves, en horreur aux braves Anglais, proſcrite dans d'autres Etats, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui ſont eſclaves de leurs anciens préjugés, & qui reviennent toujours les dernières à la nature & à la vérité en tout genre.

Souveraine abſolue, elle gémit ſur l'eſclavage, & elle l'abhorre. Ses lumières lui font aiſément diſcerner combien ces lois de ſervitude, apportées autrefois du Nord dans une ſi grande partie de la terre, aviliſſent la nature humaine ; dans quelle miſère une nation croupit, quand l'agriculture n'eſt que le partage des eſclaves ; à quel point les hommes ont été barbares, quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons, a dégradé le genre-humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, & qui se croit né pour servir le plus petit nombre, ne peut se tirer de cet abyme si on ne lui tend une main favorable. Mille talens périssent étouffés, nul art ne peut être exercé; une immense multitude est inutile à elle-même & à ses maîtres. Les premiers de l'Etat, mal servis par des esclaves ineptes, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs, & tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un astronome arabe, un musicien d'Italie, une horloge de Perse, & que les courtiers juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de *Catherine* a conçu le dessein d'être la libératrice du genre-humain dans l'espace de plus de onze cents mille de nos grandes lieues quarrées. Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la seule raison; elle invite les grands seigneurs de son empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres; elle en donne l'exemple, elle affranchit des serfs de ses domaines; elle arrache plus de cinq cents mille esclaves à l'Eglise, sans la faire murmurer, & en la dédommageant; elle la rend respectable, en la sauvant du reproche que la terre entière lui fesait d'asservir les hommes qu'elle devait instruire & soulager.

» Les sujets de l'Eglise, dit-elle dans une de ses
» lettres, souffrant des vexations souvent tyranniques,
» auxquelles les fréquens changemens des maîtres

„ contribuaient beaucoup, ſe révoltèrent vers la fin
„ du règne de l'impératrice *Eliſabeth*, & ils étaient à
„ mon avénement plus de cent mille en armes. C'eſt
„ ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de chan-
„ ger entièrement l'adminiſtration des biens du
„ clergé, & de fixer ſes revenus. *Arſène*, évêque de
„ Roſtou, s'y oppoſa, pouſſé par quelques-uns de
„ ſes confrères qui ne trouvèrent pas à propos de ſe
„ nommer. Il envoya deux mémoires où il voulait
„ établir le principe abſurde des deux puiſſances. Il
„ avait déjà fait cette tentative du temps de l'impéra-
„ trice *Eliſabeth*; on s'était contenté de lui impoſer
„ ſilence: mais ſon inſolence & ſa folie redoublant,
„ il fut jugé par le métropolitain de Novogorod, &
„ par le ſynode entier, condamné comme fanatique,
„ coupable d'une entrepriſe contraire à la foi ortho-
„ doxe, autant qu'au pouvoir ſouverain, déchu de
„ ſa dignité & de la prêtriſe, & livré au bras ſéculier.
„ Je lui fis grâce, & je me contentai de le réduire à
„ la condition de moine. „

Telles ſont, Monſieur, ſes propres paroles. Il en réſulte qu'elle ſait ſoutenir l'Egliſe, & la contenir; qu'elle reſpecte l'humanité autant que la religion; qu'elle protége le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiſcrétion de tranſcrire ici un paſſage d'une de ſes lettres. (1)

„ La tolérance eſt établie chez nous, elle fait loi
„ de l'Etat; il eſt défendu de perſécuter. Nous avons,
„ il eſt vrai, des fanatiques qui, faute de perſécu-
„ tion, ſe brûlent eux-mêmes; mais ſi ceux des autres

(1) Du 28 novembre 1765.

« pays en fesaient autant, il n'y aurait pas grand mal ;
» le monde en ferait plus tranquille, & *Calas* n'aurait
» pas été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager & vain qu'on désavoue ensuite dans la pratique, ni même par le désir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent & qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes,

(2) » Dans un grand empire qui étend sa domi-
» nation sur autant de peuples divers qu'il y a de
» différentes croyances parmi les hommes, la faute
» la plus nuisible serait l'intolérance. » Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution & l'esclavage, tandis que dans le Midi...

Jugez après cela, Monsieur, s'il se trouvera un honnête-homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt à signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à-peu-près ainsi que les Syracusains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

(2) Du 9 juillet 1766.

Plût-à-Dieu qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie, & des montagnes de l'Immaüs & du Caucafe vers les Alpes & les Pyrénées pour tout ravager, on vît defcendre aujourd'hui des armées pour renverfer le tribunal de l'inquifition, tribunal plus horrible que les facrifices de fang humain tant reprochés à nos pères!

Enfin, ce génie fupérieur veut faire entendre à fes voifins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphyfiques inintelligibles, qui font les filles de l'abfurdité, font les mères de la difcorde; & que l'Eglife, au lieu de dire, je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix & non le glaive. Auffi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diffidens.

J'ignore quelles fuites aura la querelle qui divife la Pologne; mais je n'ignore pas que tous les efprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieufe, qui enfeigne aux hommes à regarder Dieu comme leur père commun, & à le fervir en paix fans inquiéter, fans avilir, fans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je fais encore que le roi de Pologne eft un prince philofophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Ruffie; un prince fait pour rendre les Polonais heureux, fi jamais ils confentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma feule étude eft celle du bonheur du genre-humain, &c. &c.

LETTRE

D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JESUITE.

1768.

IL eſt vrai, pauvre ex-jéſuite *Nonotte*, que j'ai eu l'honneur d'inſtruire M. de *Voltaire* de ton extraction, auſſi connue dans notre ville, que ton érudition & ta modeſtie. Comment peux-tu te plaindre que j'aie révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton ſtyle prouve ſi évidemment la profeſſion de ton cher père? *Loquela tua manifeſtum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager en diſant que toute ma famille a vu ton père ſcier du bois à la porte des jéſuites; c'eſt un métier très-honnête, & plus utile au public que le tien, ſurtout en hiver où il faut ſe chauffer. Tu me diras peut-être qu'on ſe chauffe auſſi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la différence: deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont poſſédé auprès de Beſançon. Ah! mon cher ami, où eſt l'humilité chrétienne? l'humilité, cette vertu ſi néceſſaire aux douceurs de la ſociété? l'humilité que *Platon* & *Epictète* appellent *papeina*, & qu'ils recommandent ſi ſouvent aux ſages? Tu tiens toujours aux grandeurs, du moins en qualité de

jésuite ; mais en cela tu n'es pas chrétien. Songe que *St Pierre* (qui par parenthèse n'alla jamais à Rome où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites) était un pêcheur de Galilée , ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle dont tu rougis. *St Matthieu* fut commis aux portes , emploi maudit par DIEU même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres ; ils ne se vantaient pas d'avoir des armoiries , comme s'en vante *Nonotte.*

Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage , dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil ! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

Il y a trois sortes d'orgueil, Messieurs, disait le docteur *Swift*, dans un de ses sermons ; *l'orgueil de la naissance, celui des richesses, celui de l'esprit : je ne vous parlerai pas du dernier , il n'y a personne , parmi vous , qui ait à se reprocher un vice si condamnable.*

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre *Nonotte;* mais je prierai DIEU qu'il te rende plus savant, plus honnête , & plus humble. Je suis fâché de te voir si ignorant, & si impudent. Tu viens de faire imprimer sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon , intitulé : *Lettre d'un ami à un ami.* Quel titre romanesque ! *Nonotte* avoir un ami ! Peut-on écrire de pareilles chimères ! c'est bien là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues , les sottises , les impostures dont tu as été convaincu : tu cours sur ces endroits, comme les filles qui passent par les verges, & qui vont le plus vîte qu'elles peuvent pour être moins fessées.

Mais je vois, avec douleur, que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France de la première dynaſtie ont eu pluſieurs femmes à la fois ; quand ton jéſuite *Daniel* lui-même l'avoue ; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre ?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obſtines à juſtifier l'inſolente indiſcrétion du centurion *Marcel*, qui commença par jeter ſon bâton de commandant & ſa ceinture, en diſant qu'il ne voulait pas ſervir l'empereur ? Ne ſens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, où il y a toujours une groſſe garniſon, tu prêches la révolte, & que M. le commandant peut te faire paſſer par les baguettes ?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue *légion thébaine*, martyriſée à Saint-Maurice ? Ne ſuis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable ſe trouve dans un livre fauſſement attribué à *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il eſt parlé de *Sigiſmond* de Bourgogne, mort en 523 ? Ce miſérable conte, auſſi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, eſt toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puiſſes pas te reprocher d'avoir dit un ſeul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible *Nonotte*, à la ville de Livron que tu traitais de village ? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été aſſiégée par le marquis de *Bellegarde*, & défendue par *Roes*. Rien n'eſt plus vrai ; & tu défends ta ſotte critique en avouant que *Roes* fut tué à ce ſiége : vois quel eſt ton

ſens commun. Que t'importe, miſérable écrivain, que Livron ſoit une ville ou un village ?

Conſidère un peu, *Nonotte*, quelle eſt l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offenſé ; tu le fais imprimer à Avignon, clandeſtinement, chez le libraire *Fez*, contre les lois du royaume ; tu offres enſuite de le vendre à M. de *Voltaire* lui-même pour mille écus ; & quand ta lâche turpitude eſt découverte, tu oſes dire dans un autre libelle, que le libraire *Fez* eſt un coquin.

Que diras-tu ſi on te fait un procès criminel ? Quel ſera alors le coquin, du libraire *Fez*, ou de toi ? Ignores-tu que les libelles diffamatoires ſont quelquefois punis par les galères ? Il t'appartient bien, à toi ex-jéſuite, de calomnier un officier de la chambre du roi, qui a la bonté de garder dans ſon château un jéſuite, depuis que le bras de la juſtice s'eſt appeſanti ſur eux ! Il te ſied bien de prononcer le nom du libraire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne faire une penſion !

Si tu avais été repentant & ſage, peut-être aurais-tu pu obtenir auſſi une penſion de lui ; mais ce n'eſt pas-là ce que tu mérites.

AU GAZETIER D'AVIGNON.

1768.

J'AI lu, Monſieur, dans votre gazette, l'hiſtoire de ma converſion, opérée par la grâce, & par un ex-jéſuite qui m'a, dit-on, *confeſſé & traîné au pied des autels*. Pluſieurs autres papiers publics y ont ajouté que j'avais une *lettre de cachet* pour pénitence; d'autres ſont entrés dans les détails de ma famille; d'autres ont parlé d'un beau ſermon que j'ai fait dans l'égliſe. Tout cela pourrait ſervir à établir le pyrrhoniſme de l'hiſtoire. Ceux qui écrivent de Paris ces nouvelles très-ignorées dans mon pays, ne ſont pas apparemment mes amis; & vous ſavez que des ſuccès vains & paſſagers dans les belles-lettres attirent toujours beaucoup d'ennemis très-implacables.

Je puis aſſurer que l'ex-jéſuite retiré chez moi, n'a jamais été mon confeſſeur; que je n'ai jamais eu la moindre part à la foule d'écrits qu'on ſe plaît à m'attribuer; que je n'ai parlé dans ma paroiſſe, en rendant le pain-béni, que pour avertir d'un vol qu'on feſait dans ce temps-là même à mes paroiſſiens, & ſurtout pour avertir qu'il fallait prier tous les dimanches pour la ſanté de la reine dont on ignorait la maladie dans mes déſerts.

Enfin, Monſieur, pour vous prouver la fauſſeté de tout ce qu'on a imprimé dans vingt gazettes, d'après les bulletins de Paris, je me vois forcé de

publier l'atteſtation ci-jointe que j'ai eu la précaution d'accepter, depuis trois ans, pour confondre les calomniateurs qui me perſécutent depuis plus de trente.

A Ferney, le 5 avril 1765.

„ NOUS ſouſſignés certifions que M. de *Voltaire*, „ gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, „ ſeigneur de Ferney & Tourney, au pays de Gex, „ près de Genève, a non-ſeulement rempli les devoirs „ de la religion catholique dans la paroiſſe de Ferney „ où il réſide, mais qu'il a fait rebâtir & orner l'égliſe „ à ſes dépens; qu'il a entretenu un maître d'école; „ qu'il a défriché à ſes frais les terres incultes de „ pluſieurs habitans; a mis ceux qui n'avaient point „ de charrue en état d'en avoir; leur a bâti des „ maiſons; leur a concédé des terrains; & que Ferney „ eſt aujourd'hui plus peuplé du triple qu'il ne l'était „ avant qu'il en prît poſſeſſion; qu'il n'a refuſé ſes „ ſecours à aucun des habitans du voiſinage. Nous „ donnons ce témoignage comme la plus exacte „ vérité. „

Le tout ſigné par deux curés, par les ſyndics de la nobleſſe & de la province; par des prêtres, des gradués; par les habitans, &c. Collationné par un notaire royal, & dépoſé au contrôle de Gex.

Je ne publie pas cette déclaration dans l'eſpérance de déſarmer l'envie & l'impoſture; mais je la dois à la vérité, à mes amis, à ma famille qui ſert le roi

dans ses armées & dans les premiers tribunaux du royaume, & à la charge que sa majesté a bien voulu me conserver auprès de sa personne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

(D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE) A L'EVEQUE D'ANNECI. (*)

1769.

MONSIEUR,

EN revenant d'un assez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'est très-cher par mille raisons, à qui je dois la plus tendre reconnaissance, & dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la succession d'un de nos parens nommé M. d'*Aumart*, mousquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, estropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affreuses. Vous savez qu'il en a eu soin comme de son fils; & vous savez aussi que quand vous passâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir consoler cet infortuné, après le grand repas que le seigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

(*) Le sieur *Biord*. Voyez le volume d'*Epîtres*, page 183.

Ce

Ce n'eſt pas votre méthode, Monſieur, de conſoler les mourans ; vous vous bornez à les perſécuter, eux & les vivans, autant qu'il eſt én vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'*Aumart* & le mien, très-malade, & ayant plus beſoin de médecins que de vos lettres qu'il m'a montrées, & qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

Il ſe feſait lire à ſa table (où il ne ſe met que pour recevoir ſes hôtes) les ſermons du père *Maſſillon*, ſelon ſa coutume. Le ſermon qu'on liſait roulait ſur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il eſt triſte que vous en ayez beſoin.

Mais reliſez ſurtout le portrait que fait *St Paul*, de la charité ; vous verrez s'il approuve les impoſtures, les délations malignes, les injures, & toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain-béni dans ſa paroiſſe, le jour de Pâque 1768, ayant recommandé à voix baſſe à ſon curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à ſon roi qu'il avait prêché dans l'égliſe.

Vous vous ſouvenez que vous eûtes l'indiſcrétion, (pour ne rien dire de plus fort) de publier une lettre que monſieur le comte de *St Florentin* vous écrivit en réponſe, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette impoſture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la diſcrétion de ne pas montrer l'autre lettre que vous reçûtes, à ce qu'on dit, du même miniſtre, quand tout l'opprobre de cette accuſation abſurde demeura à l'accuſateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien, comme prêtre, comme homme.

Au lieu de prendre ce parti, vous publiâtes & vous fîtes imprimer, Monſieur, la première lettre de monſieur le comte de *St Florentin*, miniſtre d'Etat d'un roi de France, ſous ce titre : *Lettre de M. de St Florentin à monſeigneur l'évêque d'Anneci*. C'eſt dommage que vous n'ayez pas mis : *A ſa grandeur monſeigneur l'évêque prince de Genève ;* ſi vous êtes *prince de Genève*, il vous faut de l'*alteſſe*. Avouez que vous ſeriez une ſingulière alteſſe.

Mais il n'eſt pas ici queſtion de dignités, de titres, & de toutes les puérilités de la vanité, qui vous ſont ſi chères & qui vous conviennent ſi peu. Il s'agit d'équité, il s'agit d'honneur : tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaiſſez les premiers élémens du ſavoir-vivre, concevez combien il eſt indécent de faire publier, non-ſeulement la lettre d'un miniſtre d'Etat ſans ſa permiſſion, mais les lettres du moindre des citoyens. C'eſt donc en cela ſeul que vous êtes homme de lettres ! Au lieu d'agir en paſteur qui doit exhorter, & enſuite ſe taire, vous commencez par calomnier, & enſuite vous faites imprimer votre petit *commercium epiſtolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel eſprit ſavoyard. Vous y parlez d'orthographe : ne trouvez-vous pas que cela eſt bien épiſcopal ? Quand on a voulu perdre un homme innocent, ſavez-vous ce qui ſerait épiſcopal ? ce ſerait de lui demander

pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, & de vous repentir de votre manœuvre.

Vous lui imputez (à ce que je vois par vos lettres) des livres miférables, & jufqu'à la Théologie portative, ouvrage fait apparemment dans quelque cabaret: vous n'êtes pas obligé d'avoir du goût, mais vous êtes obligé d'être jufte.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux difcours de l'empereur *Julien*, tandis que vous devez favoir que cette traduction, fi bien faite & accompagnée de remarques judicieufes, eft du chambellan du *Julien* de nos jours ? je veux dire d'un roi victorieux & philofophe, & je ne veux dire que cela.

Comment ignorez-vous que ce livre eft imprimé, débité à Berlin, & dédié au refpectable beau-frère de ce grand roi & de ce grand capitaine? Souvenez-vous du fou des fables d'*Efope*, qui jetait des pierres à un fimple citoyen. Je ne peux vous donner que quelques oboles, lui dit le citoyen; adreffez-vous à un grand feigneur, vous ferez mieux payé.

Adreffez-vous donc, Monfieur, au fouverain que fert M. le marquis d'*Argens*, auteur de la traduction du Difcours de *Julien*, & foyez fûr que vous ferez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux, examinez devant DIEU votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chaffer de fes terres celui qui n'y a fait que du bien; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre, qui rebâtit leurs maifons, qui releve leur charrue, qui encourage leurs mariages, qui par-là eft utile à l'Etat; un vieillard qui a deux fois votre âge; un homme qui devait attendre de vous d'autant

plus d'égards, que toute votre famille lui a toujours été chère : votre grand-père a bâti de ses mains un pavillon de sa basse-cour ; vos proches parens travaillent actuellement à ses granges ; & votre cousin, nommé *Mudri*, a demandé depuis peu à être son fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été ! il eût pu adoucir la mauvaise humeur qui vous dévore, contre un seigneur de paroisse vertueux qui ne vous a jamais offensé, & qui ne donne à ses paroissiens que des exemples de charité, de véritable piété, de douceur, & de concorde.

Quoi ! vous avez osé demander qu'on le fît sortir de ses terres, parce que des brouillons vous ont dit qu'il vous trouvait ridicule ! Quoi ! vous avez proposé la plus cruelle injustice au plus juste de tous les rois ! Sachez connaître le siècle où nous vivons, la magnanimité du roi qui nous gouverne, l'équité de ses ministres, les lois que tous les parlemens soutiennent contre des entreprises aussi illicites qu'odieuses.

D'où vient que le curé du seigneur de paroisse que vous insultez, chérit sa vertu, sa piété, sa charité, sa bienfesance, ses mœurs, l'ordre qui est dans sa maison & dans ses terres ? D'où vient que ses vassaux & ses voisins le bénissent ? D'où vient que le premier président du parlement de Bourgogne, le procureur-général le protégent ? D'où vient qu'il a de même la protection déclarée du gouverneur ? D'où vient que le grand pape *Benoît XIV*, & son secrétaire des brefs le cardinal *Passionei*, digne ministre d'un tel pape, l'ont honoré d'une bonté constante ? Et d'où vient enfin que vous êtes son seul ennemi ?

Est-ce parce qu'il a remboursé à ses vassaux l'argent que vous avez exigé d'eux quand vous êtes venu faire

votre visite? argent que vous ne deviez pas prendre, & que depuis il vous a été défendu de prendre en Savoie.

Celui que vous insultez, prosterné aux pieds des autels, prie DIEU pour vous, au lieu de répondre à vos injures : il n'y répondra jamais; & dans le lit de mort où il souffre, (& où vous serez comme lui) il n'est ni en état, ni en volonté de repousser vos outrages & vos manœuvres.

C'est ici que je dois surtout vous parler de l'impertinente *profession de foi* supposée, dans laquelle on a la bêtise de lui faire dire que *la seconde personne de la Trinité s'appelle* JESUS-CHRIST, comme si on ne le savait pas; & qu'il *condamne toutes les hérésies & tous les mauvais sens qu'on leur donne.*

Quel sacristain ivre a jamais pu composer un pareil galimatias? Quel brouillon a pu faire dire à un séculier qu'il condamne les hérésies? Je ne crois pas que vous soyez l'auteur de cette pièce extravagante. Vous devez savoir que notre sage monarque a imposé le silence à tous ces ridicules reproches d'hérésie, par un édit solemnel, enregistré dans tous nos parlemens. D'ailleurs, un seigneur de paroisse qui habite auprès du canton de Berne, & aux portes de Genève, doit de très-grands égards à ces deux républiques. Les noms d'*hérétiques*, de *huguenots*, de *papistes*, sont proscrits par nos traités. Mon parent se contente de prier DIEU pour la prospérité des Treize-Cantons & de leurs alliés ses voisins.

S'il n'est pas de la communion de Berne, il est de sa religion, en ce que le conseil de Berne est noble & juste, bienfesant & généreux; en ce qu'il a donné

des fecours à la famille des *Sirven*, opprimée par un juge de village ignorant & fanatique. Entendez-vous? ignorant & fanatique. En un mot, il refpecte le confeil de Berne, & laiffe à vos grands théologaux le foin de le damner. Il eft fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à meffieurs d'Anneci d'envoyer en enfer meffieurs de Berne, de Bafle, de Zuric, & de Genève : ajoutez-y le roi de Pruffe, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les fept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Ruffie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyffinie &c. &c.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos femblables, & furtout à l'abbé *Riballier*, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *quatre-nations* fous fes ordres. Mais pour mon parent & mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, & attendre en filence le jugement de Dieu. Il eft abfolument incapable d'avoir fait une profeffion de foi fi impertinente & fi odieufe. Les fauffaires qui l'ont rédigée, & qui l'ont fait figner, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, feraient repris de juftice fi on les traduifait devant nos tribunaux. Les fraudes qu'on appelait jadis *pieufes*, ne font plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut adminiftré, malgré vous, felon les lois du royaume; déclaration véritable, fignée de lui pardevant notaire; déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne, & qui démontre qu'il eft meilleur chrétien que vous. Voilà fa profeffion de foi.

Vous avez été vicaire de paroiffe à Paris : votre efprit turbulent s'y eft fignalé par des billets de

confeſſion & des refus de ſacrement; ſoyez à l'avenir plus circonſpect & plus ſage. Vous êtes entre deux ſouverains également amis de la bienſéance & de la paix : une petite partie de votre diocèſe eſt ſituée en France; reſpectez ſes lois; reſpectez ſurtout celles de l'humanité. Imitez les ſages archevêques d'Albi, de Beſançon, de Lyon, de Toulouſe, de Narbonne, & tant d'autres paſteurs également pieux & prudens, qui ſavent entretenir la paix.

Si vous faites la moindre de ces démarches que vous feſiez à Paris, & qui furent réprimées, ſachez qu'on prendra la défenſe d'un moribond dont vous voulez avancer le dernier moment. Je me charge d'implorer la juſtice du parlement de Bourgogne contre vous.

J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'impoſent la parenté, l'amitié, la reconnaiſſance, à un gentilhomme qui a un cœur, & qui connaît l'honneur, très-inconnu aux brouillons.

Quand vous ſerez rentré dans les voies de la charité, de l'honnêteté & de la bienſéance dont vous vous êtes tant écarté; je ſerai alors, avec toutes les formules que votre amour-propre déſire, & qui ont fait, à votre honte, le ſujet de vos querelles,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, * * *

A M. DU M***,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

Sur plusieurs anecdotes.

PUISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe, demandez-en une d'*antiche coïonnerie.* Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme *Réaumur* a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de *Copernic* chez les anciens Chaldéens; mais ce qui serait bien plus plaisant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La Matrone d'Ephèse, par exemple, a été mise en vers par *la Fontaine* en France, & auparavant en Italie. On la retrouve dans *Pétrone*, & *Pétrone* l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise? des contes arabes. Et de qui les conteurs arabes la tenaient-ils? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois, traduits par le père *Dentrecoles*, & recueillis par le père *du Halde;* & ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté, dans un de mes inutiles ouvrages, la fable dont *Molière* a composé son Amphitrion, imité de *Plaute*, qui l'avait imité des Grecs : l'original est indien. Le voici à-peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow*, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel *Dow* s'exprime donc à-peu-près ainsi: (*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme; il en fut jaloux, la battit, & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama*, ou un *Vishnou*, ou un *Sib*, mais un dieu du bas étage, & cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grâce, couche avec elle, lui fait un enfant, & reste le maître de la maison. Le mari repentant, & toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur & de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martin Guerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le

(*) Annales II, pag. 273.

véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, eſt le plus robuſte de l'Inde; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en préſence de notre parlement indien; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuſes marques de valeur, ſera ſans doute votre mari. Le mari en donna douze, le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai poſſeſſeur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier préſident : l'homme aux douze eſt un héros, mais il n'a pas paſſé les forces de la nature humaine; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'eſt moqué de nous. Le dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitrion indou eſt encore plus comique & plus ingénieux que l'Amphitrion grec, quoiqu'il ne puiſſe pas être décemment joué ſur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuſe querelle d'*Aaron* avec *Datan*, *Coré*, & *Abiron*, écrite par un juif qui était apparemment le louſtic de ſa tribu. C'eſt peut-être le ſeul juif qui ait ſu railler. Son livre n'eſt pas de l'antiquité des premiers brachmanes; mais enfin il eſt ancien, & peut-être plus ancien qu'*Homère*. Les Juifs d'Italie le firent imprimer dans Veniſe au quinzième ſiècle, & le célèbre *Gaumin*, conſeiller d'Etat, l'enrichit de notes en latin. *Fabricius* les a inſérées dans ſa traduction latine de la vie & de la mort de *Moïſe*, autre ancien ouvrage plus que rabbinique, écrit, à ce qu'on a prétendu, vers le temps d'*Eſdras*. Je vais faire copier le paſſage qui ſe trouve

au livre II, page 165, nombre 297, édition de Hambourg.

» Ce fut une pauvre veuve qui fut la caufe de la » querelle. Cette femme n'avait pour tout bien » qu'une brebis, elle la tondit; *Aaron* vint & lui dit: » Il eft écrit que les prémices appartiendront au » Seigneur; & il prit la laine. La veuve en pleurs » alla fe plaindre à *Coré*, qui fit des remontrances » au prêtre *Aaron*. Elles furent inutiles. *Coré* donna » quatre pièces d'argent à la pauvre femme, & fe » retira très-irrité. Peu de temps après, la brebis » mit bas fon premier agneau. *Aaron* revient : Ma » bonne, il eft écrit que les premiers-nés font au » Seigneur. Il emporte l'agneau, & le mange. Nou- » velles remontrances de *Coré* auffi mal reçues que » les premières. La veuve défefpérée tue fa brebis. » Voilà auffitôt *Aaron* chez elle. Il prend la mâchoire, » l'épaule & le ventre de la brebis. *Coré* fe fâche » contre lui. *Aaron* répond que cela eft écrit, & qu'il » veut manger cette épaule & le ventre. La veuve » outrée jura, & dit : Au diable ma brebis. *Aaron* » qui l'entendit revint encore, difant : Il eft écrit » que tout anathème eft au Seigneur ; & foupa des » reftes de la pauvre bête. Telle eft la caufe de la » difpute entre *Aaron* d'une part, & *Coré*, *Datan*, & » *Abiron* de l'autre. »

Cette mauvaife plaifanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une feule bonne fable de *la Fontaine* qui ne vienne du fond de l'Afie. Vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me fouviens d'avoir lu autrefois dans le recueil des voyages de *Plancarpin*, de *Rubruquis*, & de *Marc Paolo*, qu'un chef

des Tartares étant près de mourir récita à ſes enfans la fable du vieillard qui donne à ſes fils un faiſceau de flèches à rompre. (*a*)

Avons-nous dans notre Occident quelque conte plus philoſophique que celui qui eſt rapporté dans *Oléarius* au ſujet d'*Alexandre*? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La ſcène eſt au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Aſie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. *Alexandre* rencontre un ange dans la caverne où des mages l'aſſuraient qu'on puiſait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui ſoit de même forme & de même poids, & alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. *Alexandre* chercha, & fit chercher par-tout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choiſir un caillou à-peu-près ſemblable, & d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids & les formes. L'ange *Gabriel* s'aperçut de la ſupercherie, & lui dit : *Mon ami, ſouviens-toi que tu es terre; détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité, & ne prétends plus en impoſer à Gabriel.* (*b*)

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne trouve point dans la nature deux choſes abſolument ſemblables, & que les idées de *Leibnitz* ſur les

(*a*) Voyages de *Plancarpin*, *Rubruquis*, *Marc Paul*, & *Haiton*, chap. 17 d'*Haiton*, pag. 31.

(*b*) *Olearius*, pag. 169.

indiscernables étaient connues long-temps avant *Leibnitz* au milieu de la Tartarie. (*c*)

Pour la plupart des contes dont on a farci nos ana, & toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à *Charles-Quint*, à *Henri IV*, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans *Athénée* & dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire, *nihil sub sole novum &c.*

A M. * * *

DEPUIS le prince de *la Mirandole*, Monsieur, on n'a jamais soutenu de thèses si universelles. Je vous suis aussi obligé de la bonté de m'en faire part, que je suis étonné de votre immense savoir. Vous qui enseignez tout, & votre jeune homme qui apprend tout, vous êtes des prodiges ; de tels progrès sont non-seulement le fruit du génie, mais celui des méthodes qui se sont multipliées dans ces derniers temps. Plus il y a de carrières à parcourir, plus on a eu de secours. On n'en avait aucun du temps de *Pic de la Mirandole;* aussi ses thèses ne contenaient aucune vérité. L'immensité de son savoir consistait dans des mots, au lieu que le vôtre est dans les choses.

Ce qui me surprend autant que votre entreprise, c'est que vous m'apprenez qu'il y a encore des péripatéticiens, & qu'il subsiste des restes de barbarie dans la seconde ville de France. Je croyais qu'à peine il

(*c*) On a fait usage de cette histoire, dans un petit livre intitulé : Lettres chinoises, indiennes, & tartares. Tome I des *Mélanges littéraires*.

reſtait des cartéſiens. Quiconque eſt d'une ſecte ſemble afficher l'erreur. On dit un platonicien, un épicurien, un péripatéticien, un cartéſien, pour caractériſer des aveugles qui marchent ſous la bannière d'un borgne. On ne dit pas un euclydien, un archimédien, parce que la vérité n'eſt pas une ſecte. Auſſi en Angleterre, & parmi les philoſophes comme vous, on n'appelle point newtonien un homme qui ſe ſert du calcul intégral, ou qui répète les expériences ſur la lumière.

Ainſi je ſuis perſuadé que quand vous parlez, page 11, de l'explication des phénomènes de l'arc-en-ciel & de l'aimant, vous ne prétendez pas ſans doute mettre de niveau les démonſtrations de *Newton* ſur les réfractions & la réfrangibilité des rayons dans les gouttes d'eau, avec les ſyſtèmes haſardés ſur l'aimant. Et ſurement quand vous vous propoſez de défendre en détail le traité d'optique de *Newton*, vous ne vous propoſez que d'expliquer les vérités ſenſibles qu'il a démontrées aux yeux.

Votre dernière queſtion eſt certainement auſſi embarraſſante que curieuſe. Nous ne pouvons avoir autant de connaiſſances ſur l'acouſtique que ſur l'optique. Les ſons ne donnent pas autant de priſe à la géométrie qu'en donne la lumière; cependant il me paraît qu'il y a ſur la lumière la même difficulté que vous faites ſur le ſon. Vous demandez comment notre oreille entend à la fois diſtinctement quatre parties, & moi je demande comment notre œil voit à la fois les points dont les rayons ſe croiſent néceſſairement avant de frapper la rétine? Je ne ſais pas comment les rayons ſonores portent à cent mille oreilles la baſſe & le deſſus en même temps; je ne ſais pas davantage

comment les rayons visuels font voir à cent mille yeux un point rouge & un point bleu qui doivent s'intercepter avant d'arriver à chaque prunelle.

Dès qu'il s'agit d'expliquer nos sensations, les mathématiques deviennent impuissantes; & c'est-là que nous demeurons dans notre première ignorance, après avoir mesuré les cieux, & découvert la gravitation de tous les globes.

Si quelqu'un, Monsieur, peut servir à nous éclairer dans cette nuit profonde, c'est vous. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je vous dois.

SUR MLLE DE LENCLOS.

A M. ***

1771.

JE suis bien aise, Monsieur, qu'un ministre du saint évangile veuille savoir des nouvelles d'une prêtresse de *Vénus*. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, & je ne suis plus de l'autre; mais j'ai voulu laisser passer le saint temps de Pâque avant de répondre à vos questions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la semaine sainte.

Je vous dirai d'abord, en historiographe exact, que le cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Ninon*, qui probablement eut les dernières de ce grand ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son goût. Elle

avait alors ſeize à dix-ſept ans. Son père était un joueur de luth, nommé *Lenclos*. Son inſtrument ne lui fit pas une grande fortune, mais ſa fille y ſuppléa par le ſien. Le cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque choſe dans ce temps-là. Elle ſe livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtiſane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands ſeigneurs du royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, & ce fut toujours ſon cœur qui la détermina. Il fallait beaucoup d'art, & être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des préſens.

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On ſait l'aventure du *beau billet qu'à la Châtre ;* les *Laïs* & les *Thaïs* n'ont aſſurément rien fait ni rien dit de plus plaiſant.

Une querelle entre deux de ſes amans fut cauſe qu'on propoſa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties ; elle répondit que cela n'était pas juſte, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, & était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront ; & enfin la reine qui était très-indulgente la laiſſa vivre à ſa fantaiſie. Elle donnait ſouvent chez elle des concerts. On y venait admirer ſon luth, ſon clavecin, & ſa beauté. *Huyghens*, ce philoſophe hollandais qui découvrit en France

une

une lune de *Saturne*, s'attacha auſſi à obſerver mademoiſelle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphoſa un moment le mathématicien en galant & en poëte. Il fit pour elle ces vers qui ſont un peu géométriques:

> Elle a cinq inſtrumens dont je ſuis amoureux,
> Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux.
> Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reſte,
> Il faut être fringuant & leſte.

Les plus beaux eſprits du royaume, & la meilleure compagnie, ſe rendaient chez elle. On y ſoupait; & comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât ſon plat. *St Evremont* eut quelque temps ſes bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vîte, & reſtait toujours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, & on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au-deſſus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. *Ah!* dit-elle, *je ne laiſſe au monde que des mourans.* Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les quatre vers que *St Evremont* mit au bas de ſon portrait, & qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

> L'indulgente & ſage nature
> A formé l'ame de Ninon,
> De la volupté d'Epicure,
> Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière : „ Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, & „ n'en faites jamais une honnête femme. „

Les grâces de son esprit, & la fermeté de ses sentimens lui firent une telle réputation, que lorsque la reine *Christine* vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle était alors.

Lorsque mademoiselle d'*Aubigné*, (depuis madame de *Maintenon*) qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épousant *Scarron*, *Ninon* devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, & ne se brouillèrent pas. M. de *Villarceaux* quitta madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte St Antoine un assez joli cabaret, où dans ma jeunesse les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de *Lenclos*, car on ne l'appelait plus alors *Ninon*, y soupait un jour avec la maréchale de *la Ferté*, l'abbé de *Châteauneuf*, & d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive & si pressante, que mademoiselle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce

jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ſes piſtolets à l'arçon de la ſelle, & ſe tua tout roide. Il n'était pas ſi philoſophe que ſa mère.

Son autre fils nommé *la Boiſſière* eſt mort tout doucement de ſa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commiſſaire de marine. La mort tragique de ſon fils aîné rendit mademoiſelle de *Lenclos* un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucuns devoirs, & l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre madame de *Sévigné* dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de *Choiſeul*. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe feſait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Corneille* :

> O ciel, que de vertus vous me faites haïr!

Cependant elle était elle-même la perſonne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai ſens; & cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuſe de caſſette*.

Lorſque M. de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour ſuccéder à M. *Colbert*, & que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus conſidéré ; lors, dis-je, que ce M. de *Gourville* craignant d'être pendu en perſonne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France, en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à mademoiſelle de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A ſon retour, il trouva

chez *Ninon* fa caffette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laiffé, parce que les efpèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le furplus appartenait de droit à la dépofitaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la caffette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé fon dépôt en œuvres pies, & qu'il avait préféré le falut de l'ame de *Gourville* à un argent qui furement l'aurait damné.

Le refte de la vie de mademoifelle de *Lenclos* n'a pas de grands événemens; quelques amans, beaucoup d'amis, une vie fédentaire, de la lecture, des foupers agréables; voilà tout ce qui compofe la fin de fon hiftoire.

Je ne dois pas oublier que madame de *Maintenon*, étant devenue toute-puiffante, fe reffouvint d'elle, & lui fit dire que fi elle voulait être dévote, elle aurait foin de fa fortune. Mademoifelle de *Lenclos* répondit qu'elle n'avait befoin ni de fortune ni de mafque. Elle refta chez elle paifible avec fes amis, jouiffant de fept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui; & n'aurait pas voulu de la place de madame de *Maintenon* avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureufe que fon ancienne amie, elle ne fe plaignit jamais de fon état, & madame de *Maintenon* fe plaignit quelquefois du fien.

Elle ne pouvait pas fouffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de fon temps. *Chapelle* qui l'était, & qu'elle ne put corriger, fut exclus de fa maifon, & devint fon ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne fe coucherait jamais fans être ivre,

& ſans avoir fait une chanſon contr'elle. Il tint parole. Voici une de ces chanſons dont je me ſouviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raiſonne
De la ſublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car à bien compter ſon âge,
Elle doit avoir.....
Avec ce grand perſonnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maiſon était ſur la fin une eſpèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, & où il y avait un peu plus de philoſophie que dans l'autre. Les mères envoyaient ſoigneuſement à ſon école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle ſe plaiſait à les former. *Rémond*, que nous avons vu introducteur des ambaſſadeurs, & qui prétendait être un grand platonicien, ſe vantait ſouvent de devoir à mademoiſelle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite aſſez ſingulier. C'eſt ſur lui que *Périgni* avait fait cette chanſon.

De monſieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng ſoret.
Il rime, il cabale,
Eſt homme de cour,
Se croit un Candale, (*a*)
Se dit un Saucour. (*b*)

(*a*) Le duc de *Candale*, fils du duc d'*Epernon*, le plus bel homme de ſon temps.

(*b*) Le marquis de *Saucour* paſſait pour l'homme le plus vigoureux, & ſon nom eſt paſſé en proverbe.

Il paſſe en ſcience
Socrate & Platon,
Cependant il danſe
Tout comme Balon. (c)
De monſieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng ſoret.

Quand on dit à mademoiſelle de *Lenclos* que *Rémond* ſe vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle feſait comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je ſuis hareng ſoret comme M. *Rémond;* mais n'ayant pas été formé par mademoiſelle de *Lenclos*, ce n'eſt pas elle qui s'eſt repentie de m'avoir fait.

L'abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeuneſſe. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraiſſaient fort bons pour mon âge. Mademoiſelle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaiſant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maiſon : c'était lui qui avait fini l'hiſtoire amoureuſe de cette perſonne ſingulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas beſoin de l'attrait de la jeuneſſe pour avoir des déſirs; & les charmes de la ſociété de mademoiſelle de *Lenclos* avaient fait ſur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur ſi long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de ſa naiſſance pour ce beau gala, & ce jour-là elle avait juſte ſoixante &

(c) Fameux danſeur de l'opéra.

dix ans. Elle ne poussa guère plus loin cette plaisanterie, & l'abbé de *Châteauneuf* resta son ami intime. Pour moi je lui fus présenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite & son testament.

L'abbé *Têtu*, qu'on appelait *Têtu tai-toi*, (pour le distinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode) homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris*, d'impromptus, de jouissances, & de pseaumes paraphrasés, après avoir voulu être long-temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiselle de *Lenclos* à sa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, & que le roi lui donnera un abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *St Evremont*. L'abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres sous le nom de mademoiselle de *Lenclos*, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de *Ninon* que de *Louis XIV*. Je souhaite que

ces mémoires foient plus inftructifs & plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être &c.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.

1771.

UN de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus impudens recueils d'erreurs & d'injures par A & par B, eft celui d'un nommé *Paulian*, ex-jéfuite, imprimé à Nîmes, chez *Gaude*, en 1770; il eft intitulé : *Dictionnaire philofopho-théologique*, & il n'eft affurément ni d'un philofophe, ni d'un vrai théologien; fuppofé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jéfuites.

A l'article *Religion* il dit, que *quiconque admet la religion naturelle, avoue fans peine qu'un Etre infiniment parfait a tiré du néant ce vafte univers.*

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philofophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou furnaturelle, qui ait enfeigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance

bien obstinée pour nier que la Genèse n'a aucun mot qui signifie créer de rien. On sait assez que l'hébreu & le grec se servent du mot *faire*, & non du mot *créer*. Ce n'est pas même une question chez les savans.

Au mot *Messie*, *Paulian* ayant ouï dire que cet article est savamment traité dans la grande Encyclopédie, s'est imaginé que l'auteur était un laïque, & par conséquent que ce morceau était d'un athée ; il ne savait pas que cet excellent morceau est de M. *Polier de Bottens*, théologien beaucoup plus éclairé que lui, & beaucoup plus honnête ; il se jette avec fureur sur les laïques, comme sur des esclaves échappés des chaînes des jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de collége leur prodigue. A l'article *Mahométisme*, voici comme il parle : ›› Les dogmes & la morale de cette religion forment l'Alcoran, livre dont la lecture n'est permise qu'à un petit nombre de mahométans ; on enseigne dans ce livre que DIEU a un corps, que l'ame est matière, que la circoncision est nécessaire, que JESUS-CHRIST est le Messie, que la béatitude consistera dans les plus sales voluptés. ››

Examinons ce seul article ; autant de mots, autant de faussetés, & toutes très-palpables. Il est très-faux que la lecture du Koran ne soit permise qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-jésuite que sur le dos de chaque exemplaire du Koran, ces lignes du Sura 56 (*) sont toujours écrites : *personne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures ;* c'est pourquoi tout musulman se lave les mains avant de le lire. Ce jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la

(*) Les sura sont les chapitres.

Bible ſans une permiſſion expreſſe ; il penſe qu'on admet dans le reſte du monde cette contradiction : voilà la vérité, & vous ne la lirez pas ; voilà votre règle, & vous n'en ſaurez rien.

DIEU *a un corps*. Rien n'eſt plus faux encore, c'eſt une calomnie impertinente. Si *Paulian* avait lu une bonne traduction de l'Alcoran, il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles : *L'eſprit a été créé par* DIEU *même*. Pour prouver que DIEU eſt un être pur, *Mahomet* dit au Sura 37, *que* DIEU *n'a ni fils ni fille ;* & dans le Sura 112, DIEU *eſt le ſeul* DIEU, *l'éternel* DIEU ; *il n'engendre ni n'eſt engendré, & rien ne lui reſſemble dans l'étendue des êtres.*

Il eſt bien vrai que dans l'Alcoran on ſe ſert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Etre ſuprême ; mais jamais on ne fait deſcendre DIEU ſur la terre ; jamais on ne le rabaiſſe aux fonctions humaines. Il faut que ce *Paulian* n'ait jamais lu ce livre dont il parle ſi affirmativement ; il ne connaît pas plus ſon Alcoran que ſon Evangile.

L'ame eſt matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puiſſe le moins du monde excuſer cette impoſture.

La circonciſion eſt néceſſaire. Il n'eſt pas dit un ſeul mot de la circonciſion dans tout l'Alcoran. *Mahomet* laiſſa ſubſiſter cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial ; c'était une ſuperſtition ancienne, (comme elles le ſont toutes) de préſenter aux Dieux ce qu'on avait de plus cher & de plus noble.

JESUS *eſt le Meſſie.* Cette citation de l'Alcoran eſt encore très-fauſſe. JESUS eſt appelé CHRIST dans pluſieurs endroits du Koran ; c'eſt un nom propre, comme chez *Tacite*, qui dit : *impellente Chriſto quodam.*

Au reſte, il faut bien obſerver qu'il y avait du temps de *Mahomet* vers l'Arabie, quelques exemplaires des évangiles que nous ne recevions pas ; comme celui de *Barnabé*, qui exiſte encore ; celui des baſilidiens & des ébionites ; c'eſt dans celui des baſilidiens qu'on liſait que JESUS n'avait pas été crucifié, & que DIEU l'avait ſouſtrait à la fureur de ſes ennemis. C'eſt évidemment cet évangile que *Mahomet* ſuivit, ſans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de DIEU ; car il dit expreſſément dans pluſieurs endroits que DIEU n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus ſales voluptés. Il faut apprendre à ce *Paulian* que la jouiſſance de la vue de DIEU eſt la première récompenſe promiſe dans l'Alcoran ; il eſt vrai qu'au Sura 55 il dit que le paradis, c'eſt-à-dire le jardin, ſera compoſé de trois grands boſquets, dans l'un deſquels ſera un large baſſin d'eau céleſte, entouré de palmiers & de grenadiers. On trouvera, dit-il, dans ce lieu de délices de belles vierges aux grands yeux noirs, des Ouris dont perſonne n'a jamais approché, & qui repoſent ſous de riches pavillons, couchées ſur des tapis magnifiques.

Remarquons qu'il n'y a pas dans ce chapitre un ſeul mot qui puiſſe alarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne ſeront connues que par ceux qui leur ſeront deſtinés pour époux ; ce n'eſt pas-là aſſurément

une ſale volupté. Toutes les religions anciennes, qui admîrent tôt ou tard la réſurrection, enſeignèrent qu'on reſſuſciterait avec tous ſes ſens ; il n'était pas déraiſonnable de penſer que puiſqu'on avait des ſens, on aurait auſſi des ſenſations : c'était le ſentiment des phariſiens chez le petit peuple juif ; & s'il eſt permis de comparer nos livres ſacrés & myſtérieux aux imaginations des autres peuples, qui ſont tous évidemment plongés dans l'erreur ; n'avons-nous pas dans l'Apocalypſe un exemple frappant de ce que je dis ? n'y voit-on pas la belle épouſe qui ſe marie avec l'agneau ? n'y voit-on pas la Jéruſalem céleſte toute bâtie d'or & de pierres précieuſes ? cette ville quarrée n'a-t-elle pas ſoixante lieues en tout ſens ? les maiſons n'y ſont-elles pas de ſoixante lieues de haut ? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux ? On trouve des allégories à-peu-près ſemblables, quoique moins ſublimes, dans la plus haute antiquité.

Non-ſeulement ce *Paulian*, dans ſon dictionnaire, calomnie les muſulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes, & les ſectes, & les particuliers : c'eſt aſſez le propre des jéſuites ; ces malheureux ont pris cette mauvaiſe habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantiſme & l'inſolence ont formé le caractère de ceux qui ont diſputé, ils n'ont pu s'en défaire après leur diſperſion ; ils ſont comme les Juifs qui ont conſervé leurs anciennes ſuperſtitions, n'ayant plus de Jéruſalem. Nous laiſſons encore les Juifs prêter ſur gages ; & nous laiſſons aboyer les *Paulians* & les *Nonottes*.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue, qu'ils font chaffés de toutes les maifons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de *Paulian* (qui le croirait?) parle encore de la grâce fuffifante. Il eft vraiment bien queftion aujourd'hui de la grâce fuffifante qui ne fuffit pas! Ces fottifes fefaient grand bruit fous *Louis XIV*, quand le miférable normand *le Tellier*, natif de Vire, ofait perfécuter le cardinal de *Noailles*. Les querelles ridicules des janféniftes & des moliniftes font oubliées aujourd'hui, comme mille autres fectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance & de bel efprit.

Je vous enverrai par la première pofte un relevé des calomnies de *Paulian* contre les bons chrétiens. (*)

SUR UN ECRIT ANONYME.

A Ferney, 20 avril 1772.

Dans ce faint temps nous favons comme
On doit expier fes délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNE bonne ame voulant feconder mes intentions, m'a envoyé par la pofte la veille de pâque, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait fouvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureufement oublié; tant

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé, ce fera pour un autre fois: *Oportet cognofci malos.*

à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché eſt la jalouſie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en ſuis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amender.

1°. L'on m'apprend que je ſuis indignement jaloux de *Bernard Paliſſy*, qui vivait ſur la fin du ſeizième ſiècle. Il avança que le falun de Touraine n'eſt qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiècles plus ou moins, lorſque la place où eſt la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce falun pour une eſpèce de pierre calcaire friable, pulvériſée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe ; & j'ai conclu, avec un orgueil puniſſable, que c'eſt une mine qui occupe environ deux lieues & demie. J'ai haſardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce falun ne ſe trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix ; & que ſi c'était un monceau de coquilles dépoſé par la mer dans une prodigieuſe ſuite de ſiècles, il y en aurait certainement ſur d'autres côtes.

C'eſt avec cette eſpèce de marne qu'on fume les champs voiſins ; & j'ai eu l'impudence de dire, moi qui ſuis laboureur, que des coquilles de cinquante mille ſiècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalouſie contre les Tourangeaux.

2°. Cette déteſtable jalouſie que j'ai toujours eue des ſuccès du conſul *Maillet*, m'a porté juſqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles ſur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on n'y en a pas trouvé une ſeule. On n'en trouve pas plus, dit-on, ſur les montagnes de l'Amérique ; mais ce n'eſt pas ma faute.

3°. Je confeſſe que les pierres lenticulaires, les étoilées, les gloſſopètres, les cornes d'Ammon dont mon voiſinage eſt plein, ne m'ont jamais paru des poiſſons ; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalouſie m'a fait douter auſſi que l'Océan eût produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucaſe. J'ai même oſé ſoupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marſouins, dont la queue fourchue s'eſt changée viſiblement en cuiſſes & en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraiſemblance.

5°. C'eſt avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me ſers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni ourſins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir juſqu'à préſent que ce globe ſoit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent ſont très-fragiles, & ſurtout moi. Mais pour peu qu'on veuille abſolument que la terre ſoit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y conſens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé, m'a égaré juſqu'au point de douter que la terre fût un ſoleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai pouſſé ſurtout ma jalouſie contre l'apothicaire

Arnoud, jusqu'à dire que ses sachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi, comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences & dans les arts. J'ai toujours reconnu, grâces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Esprit des lois* dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre; en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit & de grandes vues, *qu'il respire l'amour des lois & de l'humanité.* J'ai même parlé très-durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête-homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article *Gouvernement anglais* est de moi; & je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montesquieu, j'ai voulu jeter au feu le mien.* C'est-là le langage de l'envie la plus détestable.

9°. Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains persécuteurs d'*Helvétius*, & de plusieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppresseurs; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice; mais d'avoir en même temps par un esprit de jalousie, manifesté une très-petite partie des opinions dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'estimais: c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°.

10°. Je me fouviens auffi que cette même jaloufie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Defcartes* étaient mathématiquement impoffibles ; que fa matière fubtile , globuleufe, cannelée, rameufe, était une chimère ; qu'il eft faux que la lumière vienne du foleil à nous dans un inftant ; qu'il eft faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature ; qu'il eft faux que les planètes foient des foleils ; qu'il eft faux que les mines de fel & les fontaines viennent de la mer. Qu'il eft faux que le chyle devienne fang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre *Defcartes* m'emporta jufqu'à cette baffeffe. Mais je confeffe que je fus entraîné dans ce crime par *Ariftote*, qui me fit donner une penfion fur la caffette d'*Alexandre* , feule penfion dont j'aie été réguliérement payé.

11°. Je dois confeffer encore que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac* , *Boifrobert* , *Colletet* , & autres , me firent donner beaucoup d'argent par le tréforier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille* , dont j'ai perfécuté la famille. Je me fuis oublié jufqu'à dire que *fi ce grand-homme n'était pas égal à lui-même dans Attila & dans Agéfilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés , & non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir fupporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'eft que par degrés que je me fuis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable , fi j'ofe le dire ; mais enfin les ferpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté

le plaisir infernal de rire quand son nom s'est trouvé trop souvent au bout de ma plume.

Etant ainsi convenu avec mon charitable directeur de conscience, que je suis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*, *&c.* & les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flatte que cet honnête-homme, que je connais très-bien, sera content de ma confession sincère.

Je ne suis plus jaloux, mon crime est expié.
J'éprouve un sentiment plus doux, plus légitime;
L'auteur d'une lettre anonyme
Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des polissons & des fous, & même aux lettres des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je sois très-jeune, & que je n'aie que soixante & dix-huit ans, cependant le temps est cher; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chose.

J'ajoute encore un mot, & assez sérieusement. Quoique j'aie passé à deux reprises quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature & du théâtre, & même les autres cabales. Je sais combien on se passionne pour un système chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné & oublié, pour une opinion du temps, qui s'évanouit, enfin pour les formes substantielles, les idées innées, & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'unissent pour décrier, pour injurier, pour

perdre même, s'ils le peuvent, quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour meſure de la force des corps en mouvement, que la maſſe multipliée par la vîteſſe. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une meſure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impoſſible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *St Pâris* & des convulſionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *St Auguſtin*. Aviez-vous quelques ſcrupules ſur les miracles du bienheureux *Régis* jéſuite ; oſiez-vous examiner ſi un cancre avait en effet rapporté à *St Xavier* ſon crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un temps, fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas ſupporter un homme qui penſait que la ſubordination eſt néceſſaire dans la ſociété, qu'un garçon charcutier n'eſt pas égal en tout à un duc & pair, à un miniſtre d'état, à un prince ; & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ſerait pas tout-à-fait ſortable.

Lorſqu'on fit paraître le *Syſtème de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé ſur un ſeul argument, & encore argument équivoque, livre ſtérile en bons raiſonnemens, & pernicieux par les conſéquences, mais éblouiſſant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'uſée, de nos miſères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait

pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de *Cicéron* & de *Platon*, & on disait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cause du genre-humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée : & je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant qui dans sa Lettre anonyme m'ose accuser *de caresser les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y sont plus.* Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité ; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois ; abus qui ne subsistait qu'en France, & qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mots par

ligne, & consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'Etat dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée ; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, & qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

A UN ACADEMICIEN

DE SES AMIS.

1772.

. . . .
. . . .

SI on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de *Schovalo*, chambellan de l'impératrice de Russie, & président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de *l'épître à Ninon*, c'est apparemment par modestie : car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous

appelez *le ton de la bonne compagnie ;* qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance & la correction, si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monsieur de *Schovalo* fesait deja de très-jolis vers français quand il était chez moi il y a quelques années ; & nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que *Chapelle*

A côté de Ninon frédonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de frédonner des chansons à côté de *Ninon.* Cet ivrogne, qui eut quelques saillies agréables, était son mortel ennemi, & fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si par fois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir.... *vécu*
Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas-là le style de M. le comte de *Schovalo.* J'écris son nom comme nous le prononçons : car je ne saurais me faire aux doubles *W*, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois.*

J'admire les gens qui m'attribuent cette *épître :* ils m'imputent de m'être donné des louanges qui sont

pardonnables à l'amitié de M. de *Schovalo*, mais qui feraient affurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hafard des nouvelles à la main, n°. 25, dont l'auteur prétend que je me fuis caché fous le nom de M. de *Schovalo*; il pourrait dire auffi que je me cache tous les jours fous le nom du roi de Pruffe qui fait des chofes non moins étonnantes en notre langue, & fous celui de l'impératrice de Ruffie, qui écrit en profe comme fon chambellan en vers. Les fadaifes infipides dont tant de petits welches nous inondent, croyant être de vrais français, font bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle ; c'eft que ces petits welches n'ont que des mots dans la tête, & que ces génies du Nord penfent folidement.

J'emploie le double *W* pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles & d'inutilités m'imputent *une lettre d'un eccléfiaftique fur les jéfuites*, & je ne fais quel *taureau blanc*. Je vous affure que je ne me mêle point des jéfuites ; je fuis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté père *Adam* que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux, blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, & avec lefquels je laboure. Il y a foixante ans que je fuis un peu vexé, & je m'en confole dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas fegetes*. J'ai furtout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, & dont je me moquerai tant que j'aurai un fouffle de vie, &c.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. ***

1772.

VOTRE *Paulian*, Monſieur, eſt auſſi ignoré dans Paris, que les tragédies & les comédies de l'année paſſée, les oraiſons funèbres faites dans ce ſiècle, les almanachs des muſes, & la foule innombrable des autres fadaiſes dont la preſſe eſt ſurchargée. Ce n'eſt pas ſeulement la rage d'un fanatiſme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là., c'eſt une autre eſpèce de rage, qui eſt le réſultat de la miſère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, & de cet orgueil ſecret qui ſe mêle aux ſentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé *Sabotier*, natif de Caſtres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme ſon père; il s'eſt fait abbé, & vous ſavez ce qu'il eſt devenu. Après avoir été chaſſé de Toulouſe & mis au cachot à Strasbourg, il ſe procura, je ne ſais comment, une entrée dans la maiſon de M. *Helvétius ;* & la première choſe qu'il fit, après la mort de ſon bienfaiteur & de ſon maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies,

intitulé *les trois ſiècles*, ouvrage de la haine & de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la baſſeſſe de s'aſſocier avec lui ; & ſavez-vous Monſieur, quel prétexte ils inventèrent pour juſtifier cette œuvre d'iniquité? celui de défendre la religion chrétienne. C'eſt ſous ce maſque ſacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il eſt bon, Monſieur, de ſavoir quels ſont ces apôtres, le public un jour les connaîtra tous : en attendant je vous dirai que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de M. de *V*..... un extrait & un commentaire de Spinoſa, écrit tout entier de la main de ce malheureux *Sabotier*. C'eſt un *in*-4° de 57 pages, intitulé *Analyſe de Spinoſa, où l'on expoſe les cauſes & les motifs de l'incrédulité de ce philoſophe*. Le manuſcrit commence par ces mots, *Spinoſa était fils d'un juif marchand*, & finit par ceux-ci, *adieu baptiſabit*. Il eſt accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé, dignes des étrennes de la St Jean & des lieux honnêtes où ce ſaint homme les a faits. Tout cela eſt écrit de la main de M. l'abbé *Sabotier*, & ſigné de lui. Des perſonnes que ce confeſſeur avait inſultées dans ſon dictionnaire des trois ſiècles, envoyèrent ce manuſcrit à M. de *V*....., eſpérant qu'il le dénoncerait au miniſtre qui veille ſur la littérature, & qu'il obtiendrait qu'on fît de ce confeſſeur un martyr ; mais M. de *V*..... n'était pas homme à deſcendre à une telle vengeance ; & celui qui avait tiré l'abbé *Deſfontaines* de bicêtre, ne pouvait s'avilir juſqu'à perſécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaiſſez, Monſieur, la fameuſe réponſe de *Desfontaines* à M. le comte d'*Argenſon* : *Monſeigneur, il faut que je vive.* Il faut que l'abbé *Sabotier* vive auſſi : mais je conſeillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, ſoit contre les beaux arts, ſoit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du Pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus ſoi-diſant beaux eſprits,
Qui, diſſertant ſur les pièces nouvelles,
En font encor de plus ſifflables qu'elles ;
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés ;
Mordus, mordans ; chanſonneurs, chanſonnés ;
Nourris de vent au temple de mémoire ;
Peuple croté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie :
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la figure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons &c.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 avril 1772.

VOUS prêtez de belles ailes à ce mercure qui n'était pas même galant du temps de *Visé*, & qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût, de raison, & de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a long-temps aux journalistes ; mais peut-on conseiller d'avoir du talent ? Vos traductions d'*Horace* & de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être poëte pour les traduire. M. de *Chabanon* était très-capable de nous donner *Pindare* en vers français ; & s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque & des anciens usages, que de notre poësie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de *Pindare* qu'une fois, & encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'*Hiéron*, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'*Anacréon* & quelques-unes d'*Horace :* une ode, après tout, est une chanson ; c'est un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, & qu'*Anacréon*

aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-juftement.

Toute la France, du temps de notre adorable *Henri IV*, chantait, *Charmante Gabrielle;* & je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le fecond de cette chanfon fameufe :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaifon; mais j'ai de fortes raifons pour croire que la mufique grecque était auffi fimple que la nôtre l'a été, & qu'elle reffemblait un peu à nos noëls & à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire, c'eft que le pape *Grégoire*, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, & qu'il fubftitua la mufique de fa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des chanfons pindariques, j'ai vu avec plaifir dans un effai de fupplément à l'entreprife immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux fublimes de *Quinault*, qui ont toute la force de *Pindare*, en confervant toujours cet heureux naturel qui caractérife le phénix de la poëfie chantante, comme l'appelle *la Bruyère*.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante;
Les fuperbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.

Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
    Sous une montagne brûlante ;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante ;
    Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
    Chantons dans ces aimables lieux
    Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images & d'harmonie. Je ne ſais s'il eſt poſſible de pouſſer plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière ſcène d'Armide ; & je penſe qu'on ne trouvera dans aucun poëte grec, rien d'auſſi attachant, d'auſſi animé, d'auſſi pittoreſque, que ce dernier morceau d'Armide, & que le quatrième acte de Roland.

Non-ſeulement la lecture d'une ode me paraît un peu inſipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les ſens ; mais je donnerais pour ce quatrième acte de *Quinault* toutes les ſatires de *Boileau*, injuſte ennemi de cet homme unique en ſon genre, qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand ſiècle, & qui ſavait apprécier les ſombres beautés de ſon ennemi, tandis que *Boileau* ne ſavait pas rendre juſtice aux ſiennes.

Je reviens à nos odes : elles ſont des ſtances, & rien de plus ; elles peuvent amuſer un lecteur quand il y a de l'eſprit & des vérités : par exemple, je vous prie d'apprécier cette ſtance de *la Motte*.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs;
Mais le ſuccès a fait leur gloire;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Dites-moi ſi vous connaiſſez rien de plus vrai, de plus digne d'être ſenti par un roi & par un philoſophe? *Pindare* ne parlait pas ainſi à cet *Hiéron* qui lui donna pour ſes louanges cinq talent, évalués du temps du grand *Colbert* à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode ou plutôt la grande hymne d'*Horace* pour les jeux ſéculaires, eſt belle dans un goût tout différent. Le poëte y chante *Jupiter*, le ſoleil, la lune, la déeſſe des accouchemens, Troye, *Achille*, *Enée*, &c. Cependant il n'y a point de galimatias; vous n'y voyez point cet entaſſement d'images giganteſques, jetées au haſard, incohérentes, fauſſes, puériles par leur enflure même, & qui ſont cent fois répétées ſans choix & ſans raiſon; ce n'eſt pas à *Pindare* que j'adreſſe ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, & même très-bien imité *Horace* & *Pindare*; & après avoir rendu au très-eſtimable M. de *Chabanon* la juſtice que mérite ſa proſe noble & harmonieuſe, qui paraît ſi facile malgré le travail le plus pénible; vous avez rendu une autre eſpèce de

justice. Vous avez examiné avec autant de goût & de finesse que de sagesse & d'honnêteté, je ne sais quelle satire un peu grossière, intitulée *Epître de Boileau.* Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, & dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satire, messieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, *Saurin*, *Marmontel*, *Thomas*, *du Belloi;* & vous-même, Monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix, & qui dirait à la porte: Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de lettres? Il faudrait commencer par être très-estimable pour oser tenir un tel discours, & alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs, de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satirique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil & de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune & de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infame sont les premiers à l'abandonner; & que les hommes méchans qui instruisent un chien à mordre ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut fe permettre un peu de fatire, ce n'eft, ce me femble, que quand on eft attaqué. *Corneille* vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. *Fontenelle* honni par *Racine* & par *Boileau*, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défenfive ; il y a eu des rois qui ne s'en font pas tenus à cette guerre de néceffité.

Pour vous, Monfieur, il me femble que vous foutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux ; vous reffemblez à ces braves généraux qui traitent leurs prifonniers avec politeffe, & qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires font l'opprobre d'une nation.

C'eft une chofe plaifante à confidérer que tous ces bas fatiriques qui ofent avoir de l'orgueil : en voici un qui reproche cent erreurs hiftoriques à un homme qui a étudié l'hiftoire toute fa vie. Il n'eft pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu plufieurs femmes à la fois ; il n'eft pas vrai que *Conftantin* ait fait mourir fon beau-père, fon beau-frère, fon neveu, fa femme, & fon fils ; il eft vrai que l'empereur *Julien*, qui n'était point philofophe, immola une femme & plufieurs enfans à la lune dans le temple de Carrès ; car *Théodoret* l'a dit, & c'était un fecret fûr pour battre les Perfes, que de pendre une femme par les cheveux, & de lui arracher le cœur. Il n'eft pas vrai que jamais un laïque ait confeffé un laïque ; témoin le fire de *Joinville* qui dit avoir confeffé & abfout le connétable de Chypre, felon qu'il en avait

le

le droit, & témoin *St Thomas* qui dit expressément : La confession à un laïque n'est pas sacrement ; mais elle est comme sacrement. *Confessio, ex defectu sacerdotis laïco, est sacramentalis quodammodo.* (Tome II, page 255.) Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses ; car *Fleuri* dans son Histoire ecclésiastique, dit qu'au treizième siècle les abbesses en Espagne confessaient les religieuses & prêchaient, (Tome XVI, page 246 ;) car ce droit fut établi par la règle de *St Basile*, (Tome II, page 453 ;) car il fut long-temps en usage dans l'Eglise latine, (*Martenne*, tome II, page 39.) Il n'est pas vrai que la Saint-Barthelemi fut préméditée ; car tous les historiens, à commencer par le respectable de *Thou*, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la pucelle d'Orléans fut inspirée ; car *Monstrelet*, contemporain, dit expressément le contraire : donc vous êtes un ennemi de DIEU & de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre sur les faits & jamais sur le goût, il fait encore un gros livre pour sauver son amour-propre, & pour dire que s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets ; mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût : avancez hardiment dans cette épineuse carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpens sont sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre ; c'est la

vérité : mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

AU MEME,

Juillet *ou* auguste 1772.

VOUS n'êtes pas, Monsieur, le seul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu de tous temps des pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'*Hannetaire*, homme de lettres & de mérite, retiré depuis long-temps à Bruxelles, se plaint à moi par sa lettre du 6 juin, qu'on ait imprimé sous mon nom une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainsi :

> En vain en quittant ton séjour,
> Cher ami, j'abjurai la rime :
> La même ardeur encor m'anime
> Et semble augmenter chaque jour.

Il est juste que je lui rende son bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choisir de dépôt plus convenable que celui du Mercure, pour y consigner ma déclaration authentique, que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuse ; qu'on m'a fait trop d'honneur ; & que je n'ai jamais vu ni cet ouvrage, ni M. de *M*... auquel il est adressé, ni le recueil où il est imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans

l'Année littéraire. C'eſt ainſi que je reſtituai fidellement dans les journaux des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marſeille. Je proteſtai avec candeur que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme à la longue la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les reſtitue à leurs propriétaires, dès que j'en ſuis informé.

Il eſt vrai que ces grands honneurs que les libraires & les curieux nous font quelquefois à vous & à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas long-temps qu'un homme qui prend le titre d'avocat, & qui divertit le bareau, eut la bonté de faire mon teſtament & de l'imprimer. Pluſieurs perſonnes dans nos provinces, & dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de moi; mais comme je me ſuis toujours déclaré contre les teſtamens attribués aux cardinaux de *Richelieu*, de *Mazarin*, & d'*Alberoni*, contre ceux qui ont couru ſous les noms des miniſtres d'Etat *Louvois* & *Colbert*, & du maréchal de *Belliſle*, il eſt bien juſte que je m'élève auſſi contre le mien, quoique je ſois fort loin d'être miniſtre. Je reſtitue donc à M. *Marchand* avocat en parlement, mes dernières volontés qui ne ſont qu'à lui ; & je le ſupplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le faſſe mon exécuteur-teſtamentaire, je dois, pendant que je ſuis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées ſous mon nom, où il n'y a pas le ſens commun, ne ſont pourtant pas de moi.

Je faifis cette occafion pour apprendre à cinq ou fix lecteurs qui ne s'en foucient guère, que l'article *Meffie* imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, & dans plufieurs autres recueils, n'eft pas mon ouvrage; mais celui de M. *Polier de Bottens*, qui jouit d'une dignité eccléfiaftique dans une ville célébre, & dont la piété, la fcience, & l'éloquence, font affez connues. On m'a envoyé depuis peu fon manufcrit qui eft tout entier de fa main.

Il eft bon d'obferver que lorfqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, plufieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement : mais quand ils furent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirèrent. C'eft ainfi qu'on juge affez fouvent, & on ne fe corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, & même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux efprits du royaume, & c'étaientle prince de *Vendôme*, le chevalier de *Bouillon*, l'abbé de *Chaulieu*, l'abbé de *Buffi*, qui avait plus d'efprit que fon père, & plufieurs élèves de *Bachaumont*, de *Chapelle*, & de la célébre *Ninon*, difaient à fouper tout le mal poffible de *la Motte-Houdart*. Les fables de *la Motte* venaient de paraître: on les traitait avec le plus grand mépris; on affurait qu'il lui était impoffible d'approcher des plus médiocres fables de *la Fontaine*. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même *la Fontaine*, & de plufieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en récitai une; ils furent en extafe; ils fe récriaient. Jamais *la Motte* n'aura ce ftyle, difaient-ils : quelle fineffe & quelle grâce! on reconnaît *la Fontaine* à chaque mot. La fable était de *la Motte*.

Paſſe encore, lorſqu'on ne ſe trompe que ſur de telles fables. Mais lorſque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux; lorſque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puiſſans du ſiècle; lorſque la perſécution eſt le fruit de cette calomnie: alors que faut-il faire? cultiver ſon jardin comme *Candide*.

LETTRE

SUR LA PRETENDUE COMETE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

QUELQUES Pariſiens qui ne ſont pas philoſophes, & qui, ſi on les en croit, n'auront pas le temps de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, & que ce ſerait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous ſommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, & le réduire en poudre impalpable, ſelon une certaine prédiction de l'académie des ſciences qui n'a point été faite.

Rien n'eſt plus probable que cet événement. Car *Jacques Bernouilli*, dans ſon traité de la comète, prédit expreſſément que la fameuſe comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas le 17 mars 1719; il nous aſſura qu'à la vérité ſa perruque ne ſignifierait rien de mauvais, mais que ſa queue ſerait un ſigne

infaillible de la colère du ciel. Si *Jacques Bernouilli* ſe trompa, ce n'eſt peut être que de cinquante-quatre ans & trois jours.

Or une erreur auſſi peu conſidérable étant regardée comme nulle dans l'immenſité des ſiècles par tous les géomètres, il eſt clair que rien n'eſt plus raiſonnable que d'eſpérer la fin du monde pour le 20 du préſent mois de mai 1773, ou dans quelque autre année. Si la choſe n'arrive pas, ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raiſon de ſe moquer de M. *Triſſotin*, tout *Triſſotin* qu'il eſt, lorſqu'il vient dire à madame *Philaminte* :

> Nous l'avons cette nuit, Madame, échappé belle.
> Un monde auprès de nous en paſſant tout du long,
> Eſt chu tout au travers de notre tourbillon :
> Et s'il eût en paſſant rencontré notre terre,
> Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

Une comète peut à toute force rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir. Mais alors qu'arrivera-t-il ? ou cette comète aura une force égale à celle de la terre, ou plus grande, ou plus petite. Si égale, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action ; ſi plus grande, elle nous entraînera avec elle ; ſi plus petite, nous l'entraînerons.

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières, & perſonne ne peut affirmer que la terre & les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution, par l'embarras d'une comète rencontrée dans leur chemin.

Le grand *Newton* nous a donné de plus fortes alarmes que M. *Triſſotin ;* car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du ſoleil à la diſtance d'un demi-diamètre de cet aſtre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embraſé ; M. *le Monnier* dit trois mille. Mais ſuppoſons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis à cent cinquante mille lieues du ſoleil une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges ? Les ſolides comme les fluides ont chacun leur dernier degré de chaleur qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage ; l'huile de même, les métaux de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges en fleuves de feu, ne s'embraſent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge eſt le même que celui du ſoleil. Cet aſtre étant plus grand embraſera les corps plus vîte ; mais il ne les embraſera pas avec une plus grande intenſité que celle qu'ils peuvent ſouffrir.

Newton dans ſon calcul a ſuppoſé que l'embraſement du fer pourrait augmenter, & a calculé ſuivant cette hypothèſe. Mais comment un corps, quel qu'il ſoit, paſſant rapidement à cent cinquante mille lieues du ſoleil, peut-il s'embraſer deux mille fois plus que le fer qui eſt pénétré de feu dans une fournaiſe ardente, & qui eſt parvenu à ſon dernier degré de chaleur ? Il ſemble que *Newton* pouvait réſerver cette aventure de l'inflammation pour ſon commentaire de l'Apocalypſe.

Quant au retour des mêmes comètes, c'eſt une opinion très-raiſonnable, mais elle n'eſt pas démontrée.

Elle eſt ſi peu démontrée, qu'excepté M. *Clairaut*, tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes.

Il eſt beau, ſans doute, d'en ſavoir aſſez pour ſe tromper ainſi; mais attendons encore quelques milliers de ſiècles pour avoir la démonſtration.

Nous ſommes parvenus lentement à connaître quelque choſe de la nature ; la poſtérité achevera le reſte lentement.

On prétend que les anciens ſavaient comme nous que les comètes ſont des planètes qui ont un cours régulier autour du ſoleil; & on cite en preuve des *Pythagores*, des *Philolaüs*, des *Sénèques*, des *Plutarques*, &c. &c.

Oui, ils le ſavaient d'une ſcience confuſe, incertaine, qui n'était point une ſcience; ils connaiſſaient la circulation des comètes, comme *Hippocrate* connaiſſait la circulation du ſang, ſans l'avoir définie, ſans l'avoir prouvée, ſans l'avoir enſeignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enſeignât méthodiquement la courſe de la terre, des autres planètes, & des comètes, autour du ſoleil dans leurs orbites ; c'était un ſoupçon jeté au haſard, une idée philoſophique tombée dans quelques têtes, & non développée. C'eſt à-peu-près ainſi que *Bacon* avait annoncé une gravitation, une attraction univerſelle; les vrais inventeurs ſont ceux qui prouvent.

M. *le Monnier*, dans ſes *Inſtitutions aſtronomiques*, a raiſon de citer *Sénèque* le philoſophe, qui dit: *non exiſtimo cometem ſubitaneum eſſe ignem, ſed inter opera æterna naturæ.* Je ne crois pas les comètes des feux ſubitement allumés, mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer, honorer *Sénèque* d'avoir deviné que le temps viendrait où la postérité ferait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posteri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son temps on n'en savait rien.

C'était le fort des *Sénèques* de prédire l'avenir par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. *Sénèque le tragique* prédit ainsi dans un chœur de son Thieste la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que *Sénèque* doit partager avec le Génois *Colombo* la gloire de la découverte, on ferait non-seulement injuste, on ferait ridicule.

Nous ne trouverons point dans *Plutarque* de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité que dans *Sénèque*. *Quelques* (*a*) *pythagoriciens*, dit-il, *pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain temps. D'autres assurent qu'une comète n'est qu'un effet de la vision, comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore & Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, &c.*

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, & le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes?

L'opinion du peuple de Paris qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif

(*a*) Des opinions des philosophes, liv. XIII.

que le discours de *Plutarque* : mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. *Jupiter* lui-même dit, dès le premier livre des *Métamorphoses*, que le monde doit périr par le feu.

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, corruptaque regia cœli,
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Mais *Jupiter* ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis *Jupiter* jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On sait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots : *la fin du monde étant proche, & moi* N.... *ne voulant pas être rangé parmi les boucs, je donne pour le remède de mon ame, &c. &c.* mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le *Jacq Pudding* qui prédit à Londres en 1756 un tremblement de terre, & la destruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, & cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déserteront pas leur ville le 20 mai ; ils feront des chansons, & on jouera la comète & la fin du monde à l'opéra comique, &c. &c.

A M. * * *

SUR LES ANECDOTES.

1774.

C'EST un petit mal, il eſt vrai, Monſieur, qu'on ait attribué au pape *Ganganelli* & à la reine *Chriſtine* des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave hiſtorien *Flavien Joſephe* nous a certifié qu'on voyait encore de ſon temps un bel écrit du fils de *Seth*, c'eſt-à-dire d'un propre petit-fils d'*Adam*, ſur l'aſtrologie; qu'une partie de ce livre était gravée ſur une colonne de pierre, pour réſiſter à l'eau quand le genre-humain périrait par le déluge; & l'autre partie ſur une colonne de brique, pour réſiſter au feu quand l'incendie univerſel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les menſonges par écrit. Je crois que c'eſt l'abbé de *Tilladet* qui diſait : *Dès qu'une choſe eſt imprimée, pariez ſans l'avoir lue qu'elle n'eſt pas vraie; je ſerai toujours de moitié avec vous, & ma fortune eſt faite.* Que voulez-vous en effet qu'on penſe de tous ces libelles ſans nombre, de ces ana, de ces ſatires de la cour, qui amuſent & fatiguent la France depuis le temps de la ligue juſqu'à la fronde, & depuis la fronde juſqu'à nos jours?

C'eſt encore pis chez nos voiſins ; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un *Mathuſalem* qui paſſerait toute ſa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces ſottiſes. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui raſſemblent ces vieux fatras, & qui croient avoir des monumens de l'hiſtoire ; comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons & de chenilles, & qui ſe croient des *Plines*.

De quels faits peut-on être un peu inſtruit dans l'hiſtoire de ce monde ? des grands événemens publics que perſonne n'a jamais conteſtés. *Céſar* a été vainqueur à Pharſale, & aſſaſſiné dans le ſénat. *Mahomet II* a pris Conſtantinople. Une partie des citoyens de Paris a maſſacré l'autre dans la nuit de la St Barthelemi. On ne peut en douter ; mais qui peut pénétrer les détails ? On aperçoit de loin la couleur dominante ; les nuances échappent néceſſairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit *Tacite*, parce que ſon ſtyle vous plaît & vous ſubjugue ? Mais de ce qu'on ſait plaire, il ne s'enſuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, & vous aimez un auteur plus malin que vous. *Tacite* a beau nous dire au commencement de ſon hiſtoire, qu'il faut éviter l'adulation & la ſatire, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle ; je lui répondrais : Vous les haïſſez, parce que vous êtes né romain, & qu'ils ont été ſouverains ; vous vouliez les faire haïr du genre-humain dans leurs actions les plus indifférentes. Je ne veux juſtifier *Domitien* envers vous ni envers perſonne ; mais pourquoi ſemblez-vous faire un crime

à cet empereur d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la santé d'*Agricola* votre beau-père dans sa dernière maladie? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un désir secret de se réjouir plutôt de la mort d'*Agricola*? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de *Tibère*, & aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif *Philon*, plus ennemi encore que vous des empereurs romains. Je pourrais même, en abhorrant *Néron* autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet long-temps suivi de tuer sa mère *Agrippine*, & sur la trirème inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes doutes sur l'inceste dans lequel cette *Agrippine* voulait engager son fils, dans le temps même que *Néron* se disposait à l'assassiner : mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à *Néron*, & pour disputer contre *Tacite*.

Il me suffit, Monsieur, de vous dire que si on peut former tant de doutes sur l'histoire des premiers empereurs romains, si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit à plus forte raison se défier de tout ce que des barbares sans lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares & plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps & de l'ame, a fait le tour du monde, & l'a gouverné.

A M. ROSSET,

MAITRE DES COMPTES,

Auteur d'un Poëme sur l'agriculture, dédié au roi.

A Ferney, le 22 avril 1774.

MONSIEUR,

VOUS pardonnerez fans doute à mon grand âge & à mes maladies continuelles, fi je ne vous ai pas remercié plutôt du beau préfent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme fur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile & l'agréable, la variété néceffaire, & la difficulté prefque toujours heureufement furmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enfeignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, & certainement je ne l'enfeignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de M. *Tull*, anglais, de femer par planches. Plufieurs de nos français (que vous appelez toujours françois, & que par conféquent vous n'avez jamais ofé mettre au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous affurer qu'elle eft déteftable, du moins dans le climat

que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux, & qui était cultivateur par titres, se ruinait à semer par planches, & était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière : mais je ne conseillerai à personne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, & pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre & respectable M. de *Saint-Lambert*, que vous avouez être distingué par ses talens, a dit très-justement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent ; que les Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux paysans ; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier, est un ouvrage inutile ; mais qu'il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au-dessus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.*

Rien n'est plus vrai, Monsieur ; soyez sûr que, si je lisais aux paysans de mes villages les œuvres & les jours d'*Hésiode*, les Géorgiques de *Virgile*, & les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de *Virgile* feront toujours les délices des gens de lettres ; non pas à cause de ses préceptes, qui sont pour la plupart les vaines répétitions des

préjugés les plus grossiers ; non pas à cause des impertinentes louanges & de l'infame idolatrie qu'il prodigue au triumvir *Octave ;* mais à cause de ses admirables épisodes , de sa belle description de l'Italie , de ce morceau si charmant de poësie & de philosophie , qui commence par ces vers :

O fortunatos nimiùm &c.

à cause de sa terrible & touchante description de la peste ; enfin à cause de l'épisode d'*Orphée.*

Voilà pourquoi M. de *Saint-Lambert* donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes , que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce , Monsieur , de me plaindre que vous avez été plus sévère envers moi qu'envers M. de *Saint-Lambert.* Vous me reprochez d'avoir dit dans mon discours à l'académie , qu'on ne pouvait faire des *géorgiques* en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas , & je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs , & non pas de leur impuissance. J'ai dit en propres mots qu'on avait resserré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; & il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la poësie dramatique , quand vous dites *que la prose a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poësie de notre théâtre ; & que quand Corneille mit au jour ses chefs-d'œuvre , Balzac & Pélisson avaient écrit , & Pascal écrivait.*

Premièrement

Premièrement on ne peut compter *Balzac*, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de *Pélisson*, il n'avait rien fait avant le Cid & Cinna.

Les Lettres provinciales de *Pascal* ne parurent qu'en 1654; & la tragédie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, Monsieur, que c'est *Corneille* qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poësie. J'aimerais autant que M. d'*Alembert* & M. le marquis de *Condorcet* rabaissassent les mathématiques : que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de *Saint-Lambert* est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité & avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exactitude aux ornemens; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, & vous les avez vaincues. M. de *Saint-Lambert* a chanté la Nature qu'il aime, & vous avez écrit pour le roi. *La Fontaine* a dit :

> On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
> Les Dieux, sa maîtresse, & son roi.
> Esope le disait; j'y souscris quant à moi.

Esope n'a jamais rien dit de cela; mais qu'importe?

A MM. LES EDITEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS,

Ouvrage périodique.

15 auguſte 1775.

VOUS rendez un vrai ſervice, Meſſieurs, à la littérature, en feſant connaître les romans; & on a une vraie obligation à M. le marquis de *Paulmy* de vouloir bien ouvrir ſa bibliothèque à ceux qui veulent nous inſtruire dans un genre qui a précédé celui de l'hiſtoire. Tout eſt roman dans nos premiers livres; *Hérodote*, *Diodore* de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'Iliade eſt-elle autre choſe qu'un beau roman en vers hexamètres? & les amours d'*Enée* & de *Didon*, dans *Virgile*, ne ſont-ils pas un roman admirable?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils ſont, pour de ſimples ouvrages d'imagination, vous aurez une aſſez belle carrière à parcourir. On voit dans preſque tous les anciens ouvrages de cette eſpèce un tableau fidelle des mœurs du temps. Les faits ſont faux, mais la peinture eſt vraie; & c'eſt par-là que les anciens romans ſont précieux. Il y a ſurtout des uſages qu'on ne retrouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait de mettre *Pétrone* à la tête des plus singuliers romans de l'antiquité ; c'est-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers césars, surtout celles de la bourgeoisie qui forme par-tout le plus grand nombre. Le *Turcaret* de notre *le Sage* n'approche pas de *Trimalcion* : ce sont l'un & l'autre deux financiers ridicules; mais l'un est un impertinent de la capitale du monde, & l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraissez pas persuadés que cette satire bourgeoise soit l'ouvrage que le consul *Caïus Petronius* envoya à l'empereur *Néron*, avant de mourir par ordre de ce tyran. Vous savez que l'auteur de la satire que nous avons s'intitule *Titus Petronius;* mais ce qui est bien plus différent encore, c'est la bassesse & la grossièreté des personnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur : il y a plus loin de *Trimalcion* à *Néron*, que de *Gilles* à *Louis XIV*.

Si on veut lire l'article *Pétrone* dans le *Dictionnair. philosophique*, on y verra des preuves évidentes de la méprise où sont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille *Trimalcion* pour l'empereur *Néron*, sa dégoûtante femme pour l'impératrice *Poppea*, & des discours insupportables de valets ivres pour de fines plaisanteries de la cour. Il est aussi ridicule d'attribuer ce roman à un consul, que d'imputer au cardinal de *Richelieu* un prétendu testament politique, dans lequel la vérité & la raison sont insultées presqu'à chaque ligne.

L'Ane d'or d'*Apulée* eſt encore plus curieux que la ſatire de *Pétrone*. Il fait voir que la terre entière retentiſſait, dans ces temps-là, de ſortiléges, de métamorphoſes, & de myſtères ſacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaiſon ni avec *Apulée* & *Pétrone*, ni avec les anciens romans grecs, tels que la Cyropédie de *Xénophon;* mais on peut toujours tirer quelques connaiſſances des mœurs & des uſages de notre onzième ſiècle juſqu'au quinzième, par la lecture de ces romans mêmes.

On a judicieuſement remarqué que *la Fontaine* a tiré la plupart de ſes contes des romanciers du quinzième & du ſeizième ſiècle; & parmi ces contes mêmes, il y en a pluſieurs qui ſe perdent dans la plus haute antiquité, & dont on retrouve des traces dans *Aulugelle* & dans *Athénée*. Il ne faut pas croire que *la Fontaine* ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'anneau d'*Hans-Carvel* dans *Rabelais; Rabelais* l'avait pris dans l'*Arioſte;* & l'*Arioſte* avoue que c'était un conte très-ancien : mais ni *la Fontaine* ni *Rabelais* n'ont rendu ce conte auſſi vraiſemblable ni auſſi plaiſant qu'il l'eſt dans l'*Arioſte*.

> Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
> Che di pinger il diavol' ſolea
> Con bel viſo, begli occhi, e belle chiome.
> Nè piè d'augel nè corna gli facea,
> Nè facea ſi legiadro nè ſi adorno
> L'angel da Dio mandato in Galilea.
> Il diavolo reputandoſi a gran ſcorno
> S'ei foſſe in corteſia da coſtui vinto,

Gli apparve in ſogno un poco inanzi il giorno,
E gli diſſe in parlar breve e ſuccinto,
Chi egli era, e che venia per render merto
Dell'averlo ſi bel ſempre dipinto.

C'eſt ainſi que la fable des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, & qui ne veulent point redevenir hommes, eſt entièrement imitée de l'Ane d'or de *Machiavel*, & ne lui eſt pas ſupérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne ſais pas pourquoi il eſt dit, dans le ſecond volume de la Bibliothèque des romans, page 103, que le *pâté d'anguilles* eſt dans *la Fontaine* un modèle de l'*art de conter*. On en donne pour preuve ces vers-ci:

Hé quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerais mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre un peu du vôtre;
Pain de par Dieu ou de par l'autre.
Au diable ces pâtés maudits!
Ils me ſuivront en paradis
Et par-deçà, Dieu me pardonne.

Je crois ſentir comme un autre toutes les grâces naïves de *la Fontaine*, mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume ſi je recherchais les plus anciennes origines des romans, des contes, & des fables; je les retrouverais peut-être chez les premiers Brachmanes, & chez les premiers Perſans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous, qui eſt celle des arbres qui veulent ſe choiſir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes ; je vous attends au charmant roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens que je vous dois, Meſſieurs, votre &c.

A M. LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

22 mars 1775.

JE viens de recevoir, Monſieur, l'épître de votre prétendu chevalier de *Morton*, qui eſt auſſi inconnu de moi & de Genève que ſes vers, quoique le titre porte, imprimé à Genève. Je vois bien que cette brochure eſt de quelqu'un qui me fait l'honneur de vouloir imiter mon ſtyle, & qui ſe cache ſous ma chétive bannière. C'eſt un homme cependant qui a beaucoup d'eſprit, & même de talent.

Mais, comment avez-vous pu imaginer un moment que cette épître fût de moi ? Comment aurais-je pu vous parler des ſoupers de l'*Épicure Staniſlas* qui ne ſoupait jamais, & qui laiſſa long-temps ſa petite cour ſans ſouper ? Perſonne, vous le ſavez, ne reſſemblait moins à *Epicure*. M. le chevalier vous dit que ces ſoupers *pullulaient* dans les cours de l'Europe ; car *ils pullulaient*, ne peut ſe rapporter qu'aux ſoupers prétendus ; à moins que ce mot ne ſe rapporte à vos vers dont l'auteur parle plus haut. Si jamais vous rencontrez le chevalier de *Morton*, dites-lui qu'il faut écrire avec netteté, & bien ſavoir le français avant de faire des vers dans notre langue. Avertiſſez-le que, ni ſes vers, ni ſes ſoupers, ne pullulent. Perſuadez-le bien que *des ſeux ſollets d'un inſtinct perverti dont on eſt fier*, forment le galimatias le plus abſurde.

Que veut dire, *déchirer l'enveloppe des infiniment petits?* Comment *disseque*-t-on un amas de fourmis? qu'est-ce qu'un *critique à la toise?* qu'est-ce qu'un homme qui *monte* un microscope, & qui le vers suivant *monte* sur des tréteaux? Pouvez-vous supporter ces vers?

> En vain au capitole un pontife ennemi
> Sonnerait le tocsin de Saint-Barthelemi.
> Louis voulut régner : il ne se trompa guères;
> Un prince avec les arts mène un peuple en lisières.

N'avez-vous pas senti l'incorrection qui défigure continuellement cet ouvrage? Ce n'est qu'un tissu d'idées incohérentes & mal dirigées, exprimées souvent en solécismes, ou en termes obscurs pires que des solécismes.

Il y a de beaux vers détachés. On ne peut qu'applaudir à ceux-ci:

> Le philosophe est seul, & l'imposteur fait secte.
> Il prouva, quoi qu'en dît la sorbonne offensée,
> Que le burin des sens grave en nous la pensée.

Je vois là de l'esprit, de la raison, de l'imagination dans l'expression, & de la clarté sans laquelle on ne peut jamais bien écrire. Mais, Monsieur, quelques vers bien frappés ne suffisent pas. Si *Boileau* n'avait que de ces beautés isolées, il ne serait pas le premier de nos auteurs classiques. Il faut que le fil d'une logique secrète conduise l'auteur à chaque pas; que toutes les idées soient liées naturellement, & naissent les unes des autres; qu'il n'y ait pas une seule phrase obscure; que le mot propre soit toujours employé; que la rime

ne coûte jamais rien au ſens, ni le ſens à la rime. Et quand on a obſervé toutes ces règles indiſpenſables, on n'a encore rien fait, ſi le poëme n'a pas cette facilité & cet agrément qui ne ſe définiſſent point, & qui frappent le lecteur le plus ignorant, ſans qu'il ſache pourquoi.

J'ai dit ſouvent que la meilleure manière de juger des vers, c'eſt de les tourner en proſe en les débarraſſant ſeulement de la rime. Alors on les voit dans toute leur turpitude.

Les hommes, cher Treſſan, ſont des machines étranges,
Lorſque fiers des feux follets d'un inſtinct perverti,
Ils vont perſécutant l'écrivain ſans partiſans,
Et qui veut réparer les ruines de leur raiſon.
Sans doute tu les connais, & leurs travers
Ont ſouvent égayé tes vers du ſel d'Ariſtophane.

Vous découvrez d'un coup d'œil toutes les impropriétés de ces expreſſions, & l'incohérence des idées; la rime ne vous fait plus illuſion.

Sapere eſt, & principium & fons.

Examinez, je vous en prie, avec attention ces vers-ci :

Le philoſophe eſt ſeul, & l'impoſteur fait ſecte.
Aiſément à ce trait chacun peut diſtinguer
Le vrai roi, du tyran qui veut nous ſubjuguer.
Non, ne diſtinguons rien, nous dira la Sorbonne,
Nous ſommes dans l'Etat le ſeul corps qui raiſonne.

Quel rapport, s'il vous plaît, ces vers peuvent-ils avoir les uns aux autres? quel ſens peuvent-ils renfermer? eſt-ce le philoſophe qui eſt roi, parce qu'il eſt ſeul? eſt-ce l'impoſteur qui eſt tyran? Pourquoi la Sorbonne dit-elle, ne diſtinguons rien? cela eſt-il clair? cela eſt-il net? Tout vers, toute phraſe qui a beſoin d'explication, ne mérite pas qu'on l'explique. Un auteur eſt plein de ſa penſée; il la rime comme il peut; il s'entend, & il croit ſe faire entendre. Il ne ſonge pas qu'un mot hors de ſa place, ou un mot impropre, peut rendre ſon diſcours impertinent, quelqu'ingénieux qu'il puiſſe être.

Je réuſſirais peut-être plus mal que l'auteur, ſi je vous écrivais une épître en vers; mais du moins je ne ſouffrirai pas qu'on m'attribue celle-ci. Et je vous prierai très-inſtamment de publier mon ſentiment toutes les fois qu'on vous parlera de cette pièce, ſuppoſé qu'on vous en parle jamais.

Enfin, voudriez-vous qu'ayant fait cette ſatire d'écolier, où tant de gens ſont inſultés, & où l'*Alexandre*, le *Solon* de Berlin eſt mis à côté de *Vanini*, j'euſſe été aſſez bête pour la faire imprimer ſous le titre de Genève? c'eût été la ſigner, & m'expoſer de gaieté de cœur à mon âge de quatre-vingts & un ans. L'auteur m'expoſe en effet; & ſa manœuvre eſt bien imprudente, ou bien cruelle.

Paſſe encore que l'avocat *Marchand* ſe ſoit aviſé de faire imprimer mon teſtament. Je pardonne même aux imbécilles qui ont publié ma profeſſion de foi, & qui m'ont fait dire élégamment, que je crois *en Père, Fils, & St Eſprit.* Mais je ne puis pardonner à votre

Morton qui nous compromet tous deux ſi mal à propos.

Je pourrais inſiſter ſur l'indécence d'imprimer ſans votre conſentement, un ouvrage qui vous eſt adreſſé. C'eſt manquer aux premiers devoirs de la ſociété : & permettez-moi de vous dire que vous vous êtes manqué à vous-même en répondant à une telle lettre.

L'amitié dont vous voulez m'honorer depuis ſi long-temps, me met en droit de vous dire toutes ces vérités. Mais celle dont je ſuis le plus certain, c'eſt que je vous ſerai attaché pour le reſte de ma languiſſante & trop longue vie avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe.

A M. * * *

SUR LES PRETENDUES LETTRES DU PAPE GANGANELLI CLEMENT XIV.

Le 2 mai 1776.

J'AI été ſi excédé, mon cher ami, de mes *lettres ingénieuſes & galantes*, que je n'ai jamais écrites, & de tant d'autres fadaiſes à moi imputées, qu'il faut me pardonner ſi je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape, à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce teſtament politique ſi frauduleuſement produit ſous le nom du cardinal de *Richelieu*. Pouvait-on ſuppoſer des conſeils politiques d'un premier miniſtre qui ne parlait à ſon roi, ni de la reine qui était dans une ſituation ſi équivoque, ni de ſon frère qui avait ſi ſouvent conſpiré contre lui, ni du dauphin ſon fils dont l'éducation était ſi importante, ni de ſes ennemis contre leſquels il y avait tant de meſures à prendre, ni des proteſtans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ſes armées, ni de ſes négociations, ni d'aucun de ſes généraux, ni d'aucun de ſes ambaſſadeurs? Il y avait de la démence & de l'imbécillité à croire cette rapſodie écrite par un miniſtre d'Etat.

Chaque page décelaît la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de *Richelieu* en impoſa pendant quelques temps; & quelques beaux

efprits mêmes prônèrent, comme des oracles, les énormes bévues dont le livre fourmille. C'eft ainfi que toute erreur fe perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne fe trouvait quelque bonne ame qui eût affez de hardieffe pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les teftamens du duc de *Lorraine*, de *Colbert*, de *Louvois*, d'*Alberoni*, du maréchal de *Bélifle*, de *Mandrin*. Parmi tant de héros je n'ofe me placer; mais vous favez que l'avocat *Marchand* a fait mon teftament, dans lequel il a eu la difcrétion de ne pas même inférer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine *Chriftine*, de *Ninon*, de madame de *Pompadour*, de mademoifelle *Tron* à fon amant le révérend père de *la Chaife*, confeffeur de *Louis XIV*. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape *Ganganelli*. Elles font en français quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que *Ganganelli* ait eu incognito le don des langues dans le cours de fa vie. Ces lettres font entièrement dans le goût français. Les expreffions, les tours, les penfées, les mots à la mode, tout eft français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur eft un français né auprès de Tours, qui a pris un nom en *I*, & qui a déjà publié des ouvrages français fous des noms fuppofés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape *Clément XIV* en français, il aurait dépofé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On eft en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé *Nodot* : ,, Montrez-nous votre manufcrit de *Pétrone* ,, trouvé à Belgrade, ou confentez à n'être cru de ,, perfonne. Il eft auffi faux que vous ayez entre les

» mains la véritable satire de *Pétrone*, qu'il est faux
» que cette ancienne satire fût l'ouvrage d'un consul,
» & le tableau de la conduite de *Néron*. Cessez de
» vouloir tromper les savans; on ne trompe que le
» peuple. »

Quand on donna la comédie de l'Ecossaise sous le nom de *Guillaume Vadé* & de *Jérôme Carré*, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, & n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collége des lettres signées *Ganganelli;* il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture; sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre: *reus est quia filium Dei se fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de *Ganganelli*, que je ne crois les *lettres de Pilate à Tibère* écrites en effet par *Pilate*.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces lettres? c'est que je les ai lues; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le vénitien *Algarotti*, pour savoir qu'il n'eut jamais la moindre correspondance, ni avec le cordelier *Ganganelli*, ni avec le consulteur *Ganganelli*, ni avec le cardinal *Ganganelli*, ni avec le pape *Ganganelli*. Les petits conseils donnés amicalement à cet *Algarotti* & à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il eſt impoſſible que *Ganganelli* ait écrit à M. *Stuart* écoſſais : *Mon cher monſieur, je ſuis ſincèrement attaché à la nation anglaiſe. J'ai une paſſion décidée pour vos grands poëtes.*

Que dites-vous d'un italien qui avoue à un homme d'Ecoſſe, *qu'il a une paſſion décidée pour les vers anglais*, & qui ne ſait pas un mot d'anglais?

L'éditeur va plus loin ; il fait dire à ſon ſavant *Ganganelli : Je fais quelquefois des viſites nocturnes à Newton, dans ce temps où toute la nature eſt endormie ; je veille pour le lire & pour l'admirer. Perſonne ne réunit comme lui la ſcience & la ſimplicité ; c'eſt le caractère du génie qui ne connaît ni la bouffiſſure, ni l'oſtentation.*

Vous voyez comment l'éditeur ſe met à la place de ſon pape, & quelle étrange louange il donne à *Newton*. Il feint de l'avoir lu, & il en parle comme d'un ſavant bénédictin profond dans l'hiſtoire, & qui cependant eſt modeſte. Voilà un plaiſant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, & de celui qui a diſſéqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend *Berkeley*, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne ; il le met dans le rang de *Spinoſa* & de *Bayle*. Il ne ſait pas que *Berkeley* a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le chriſtianiſme. Il ne ſait pas que *Spinoſa* n'en a jamais parlé, & que *Bayle* n'a fait aucun ouvrage nommément ſur un ſujet ſi reſpectable.

L'éditeur dans une lettre à un abbé *Lami*, fait dire à ſon prête-nom *Ganganelli*, *que l'ame eſt la plus grande merveille de l'univers, ſelon les paroles du Dante*. Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le *Dante*,

afin de paraître homme de lettres ; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le *Dante* qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, *Ganganelli* s'amuse à réfuter *Locke*, c'est-à-dire que monsieur l'éditeur, très-supérieur à *Locke*, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal *Quirini*, monsieur l'éditeur s'exprime ainsi : *Votre éminence qui aime beaucoup les Français, leur aura surement pardonné leurs gentillesses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers & des temps, il faut réunir les différens points de vue, & n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français ?

N'est-il pas plaisant que dans la lettre cent onzième *Ganganelli*, devenu récemment cardinal, dise : *Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du saint siége. Tout jusqu'à notre habit rouge nous rappele que jusqu'à l'effusion de notre sang nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, & je suis prêt à tout entreprendre.*

Ne semble-t-il point par ce passage qu'un cardinal de *Tournon* quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur de la Chine, & pour être martyrisé ?

martyrisé ? Le fait eſt qu'un prêtre ſavoyard nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collége de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape *Clément XI*, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la diſpute des jacobins & des jéſuites ſur deux mots de la langue chinoiſe. *Maillard* prit le nom de *Tournon*. Il eut bientôt des lettres de vicaire apoſtolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre, il crut ſavoir mieux le chinois que l'empereur *Cam-hi*. Il manda au pape *Clément XI*, que l'empereur & les jéſuites étaient des hérétiques. L'empereur ſe contenta de le faire conduire en priſon à Macao. On a écrit que les jéſuites l'empoiſonnèrent. Mais avant que le poiſon eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne ſavent guère ce que c'eſt qu'une barette. *Maillard* mourut dès que ſa barette fut arrivée. Voilà l'hiſtoire fidelle de cette facétie. L'éditeur ſuppoſe que *Ganganelli* était aſſez ignorant pour n'en rien ſavoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape *Ganganelli*, pouſſe ſon zèle juſqu'à dire dans ſa lettre cinquante-huitième à un bailli de la république de Saint-Marin : » Je ne vous enverrai plus le livre que » vous vouliez avoir. C'eſt une production tout-à-» fait informe, mal traduite du français, & qui » pullule d'erreurs contre la morale & contre le » dogme. On n'y parle que d'humanité ; car c'eſt » aujourd'hui le beau mot qu'on a finement ſubſti-» tué à celui de charité, parce que l'humanité n'eſt » qu'une vertu païenne. La philoſophie moderne » ne veut plus de ce qui tient à la religion chré-» tienne. »

Vous remarquerez ſoigneuſement que ſi notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en ſert hardiment dans ſon édit du 12 avril 1776, par lequel il fait diſtribuer gratis des remèdes à tous les malades de ſon royaume ; l'édit commence ainſi : *Sa majeſté voulant déſormais, pour le beſoin de l'humanité*, &c.

M. l'éditeur peut être inhumain ſur le papier tant qu'il voudra ; mais il permettra que nos rois & nos miniſtres ſoient humains. Il eſt clair qu'il s'eſt étrangement mépris ; & c'eſt ce qui arrive à tous ces meſſieurs qui donnent ainſi leurs productions ſous des noms reſpectables. C'eſt l'écueil où ont échoué tous les feſeurs de teſtamens. C'eſt ſurtout à quoi on reconnut *Boisguilbert* qui oſa imprimer ſa *Dixme royale* ſous le nom du maréchal de *Vauban*. Tels furent les auteurs des mémoires de *Verdac*, de *Montbrun*, de *Pontis*, & de tant d'autres.

Je crois le faux *Ganganelli* démaſqué. Il s'eſt fait pape ; je l'ai dépoſé. S'il veut m'excommunier, il eſt bien le maître.

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE,

A L'ACADEMIE FRANÇAISE;

LUE DANS CETTE ACADEMIE, A LA SOLEMNITÉ DE LA SAINT LOUIS,

Le 25 auguſte 1776.

A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

PREMIERE PARTIE.

MESSIEURS,

LE cardinal de *Richelieu*, le grand *Corneille*, & *George Scudéri*, qui osait se croire son rival, soumirent le Cid tiré du théâtre espagnol à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même décision impartiale, à l'occasion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre protecteur ; nous réclamons son jugement & le vôtre,

Une partie de la nation anglaise a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poëte *Shakespeare*, & a fondé un jubilé en son honneur. Quelques français ont tâché d'avoir le même enthousiasme. Ils transportent chez nous une image de la divinité de *Shakespeare*, comme quelques autres imitateurs ont érigé depuis peu à Paris un Vaux-hall; & comme d'autres se sont signalés en appelant les alloyaux des rost-beef, & en se piquant d'avoir à leur table du rost-beef de mouton. Ils se promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent presque tous les mots de la langue

anglaiſe. La cour de *Louis XIV* avait autrefois poli celle de *Charles ſecond;* aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, Meſſieurs, on nous annonce une traduction de *Shakeſpeare*, & on nous inſtruit qu'il fut le *Dieu créateur de l'art ſublime du théâtre, qui reçut de ſes mains l'exiſtence & la perfection.* (*)

Le traducteur ajoute que *Shakeſpeare* eſt *vraiment inconnu en France ou plutôt défiguré.* Les choſes ſont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorſqu'un homme de lettres, qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaiſe; le premier qui fit connaître *Shakeſpeare*, qui en traduiſit librement quelques morceaux en vers, (ainſi qu'il faut traduire les poëtes) qui fit connaître *Pope*, *Dryden*, *Milton;* le premier même qui oſa expliquer les élémens de la philoſophie du grand *Newton*, & qui oſa rendre juſtice à la ſageſſe profonde de *Locke*, le ſeul métaphyſicien raiſonnable qui eût peut-être paru juſqu'alors ſur la terre.

Non-ſeulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de *Milton;* mais il engagea M. *Dupré* de Saint-Maur à apprendre l'anglais, & à traduire *Milton*, du moins en proſe.

Quelques-uns de vous ſavent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaiſe; avec quel acharnement il fut perſécuté pour avoir oſé propoſer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation

(*) Page 5 du programme.

qu'ils ne connaiſſaient guère alors que par le nom du duc de *Marlborough*, & dont la religion était en pluſieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entrepriſe comme un crime de haute trahiſon, & comme une impiété. Ce déchaînement ne diſcontinua point; & l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

Malgré cet acharnement contre la littérature & la philoſophie anglaiſe, elles s'accréditèrent inſenſiblement en France. On traduiſit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On paſſa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui paſſait pour en venir. Les libraires, qui ſont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans & des dentelles de point ſous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cauſe de cette révolution dans les eſprits, fut obligé en 1760, par des raiſons aſſez connues, de commenter les tragédies du grand *Corneille*, & vous conſulta aſſidument ſur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de Cinna une traduction du Jules-Céſar de *Shakeſpeare*, pour ſervir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius* contre *Céſar*, avec la manière dont *Corneille* a traité aſſez différemment la conſpiration de *Cinna* & d'*Emilie* contre *Auguſte*.

Jamais traduction ne fut ſi fidelle. L'original anglais eſt tantôt en vers, tantôt en proſe; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le ſtyle eſt d'une élévation incroyable; c'eſt *Céſar* qui dit qu'il reſſemble à l'étoile polaire & à l'Olympe. Dans un autre endroit il

s'écrie : *Le danger ſait bien que je ſuis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée le même jour, mais je ſuis l'aîné & le plus terrible.* Quelquefois le ſtyle eſt de la plus grande naïveté ; c'eſt la lie du peuple qui parle ſon langage ; c'eſt un ſavetier qui propoſe à un ſénateur de le *reſſemeler*. Le commentateur de *Corneille* tâcha de ſe prêter à cette grande variété ; non-ſeulement il traduiſit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la proſe en proſe ; mais il rendit figure pour figure. Il oppoſa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté & même la baſſeſſe, à tout ce qui eſt naïf & bas dans l'original. C'était la ſeule manière de faire connaître *Shakeſpeare*. Il s'agiſſait d'une queſtion de littérature & non d'un marché de typographie ; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de *Shakeſpeare*, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas dès la première ſcène de Jules-Céſar mutiler lui-même ſon *Dieu de la tragédie*. Il copie fidellement ſon modèle, je l'avoue, en introduiſant ſur le théâtre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des ſavetiers, avec des ſénateurs romains ; mais il ſupprime tous les quolibets de ce ſavetier qui parle aux ſénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque ſur le mot qui ſignifie ame, & ſur le mot qui veut dire *ſemelle* de ſouliers. Une telle réticence n'eſt-elle pas un ſacrilége envers ſon Dieu ?

Quel a été ſon deſſein quand dans la tragédie d'*Othello*, tirée du roman de Cintio, & de l'ancien théâtre de Milan, il ne fait rien dire au bas &

dégoûtant *Jago*, & à fon compagnon *Roderigo* de ce que *Shakefpeare* leur fait dire ?

Morbleu, vous êtes volé, cela eft honteux, vous dis-je; mettez votre robe, on crève votre cœur, vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce moment, oui, dans ce moment, un vieux bélier noir faillit votre brebis blanche.... Morbleu, vous êtes un de ceux qui ne ferviraient pas Dieu fi le diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre fervice vous nous traitez de ruffiens. (*a*) *Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval de Barbarie; vous entendrez hennir vos petits-fils; vous aurez des chevaux de courfe pour coufins-germains, & des chevaux de manége pour beaux-frères.*

Qui es-tu, miférable profane?

Je fuis, Monfieur, un homme, qui vient vous dire que le more & votre fille font maintenant la bête à deux dos. (*b*)

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'eft enfin déterminé à affaffiner fon roi dans fon lit, lorfqu'il vient de déployer toute l'horreur de fon crime & de fes remords qu'il furmonte, arrive le portier de la maifon, qui débite des plaifanteries de polichinelle; il eft relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles font les trois chofes que l'ivrognerie provoque? C'eft, lui répond fon camarade, *d'avoir le nez rouge, de dormir, & de piffer.* (*c*) Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un

(*a*) Terme lombard qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

(*b*) Ancien proverbe italien.

(*c*) Nous demandons pardons aux lecteurs honnêtes, & furtout aux dames, de traduire fidellement : mais nous fommes obligés d'étaler l'infamie dont des welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

jeune débauché, & il emploie les termes de l'art avec les expreſſions les plus cyniques.

Si de telles idées & de telles expreſſions ſont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans *Shakeſpeare*, ſon traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne ſont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les faſſe connaître, ne fût-ce que pour conſoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être auſſi des défauts.

Vous pourrez connaître, Meſſieurs, comment *Shakeſpeare* développe les tendres & reſpectueux ſentimens du roi *Henri V* pour *Catherine* fille du malheureux roi de France *Charles VI*. Voici la déclaration de ce héros dans la tragédie de ſon nom, au cinquième acte.

Si tu veux, ma Catau, que je faſſe des vers pour toi, ou que je danſe, tu me perds; car je n'ai ni parole, ni meſure pour verſifier, & je n'ai point de force en meſure pour danſer. J'ai pourtant une meſure raiſonnable en force. S'il fallait gagner une dame au jeu de ſaute grenouille, ſans me vanter, je pourrais bientôt la ſauter en épouſée, &c.

C'eſt ainſi, Meſſieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre & ſa femme, pendant trois ſcènes entières. Je ne répéterai pas les mots propres que les crocheteurs prononcent parmi nous, & qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le ſecrétaire de la librairie françaiſe traduit la tragédie de Henri V fidellement comme il l'a promis, ce ſera une école de bienſéance & de délicateſſe qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, Meſſieurs, ſavent qu'il exiſte une tragédie de *Shakeſpeare* intitulée *Hamlet*,

dans laquelle un esprit apparaît d'abord à deux sentinelles & à un officier sans leur rien dire; après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les esprits ont l'habitude de disparaître quand le coq chante vers la fin de décembre, à cause de la naissance de notre Sauveur.

Ce spectre est le père d'*Hamlet*, en son vivant roi de Danemarck. Sa veuve *Gertrude*, mère d'*Hamlet*, a épousé le frère du défunt peu de temps après la mort de son mari. Cet *Hamlet* dans un monologue s'écrie: *Ah ! fragilité est le nom de la femme! quoi! n'attendre pas un petit mois ! quoi avant d'avoir usé les souliers avec lesquels elle avait suivi le convoi de mon père! Oh ciel ! les bêtes qui n'ont point de raison auraient fait un plus long deuil.*

Ce n'est pas la peine d'observer qu'on tire le canon aux réjouissances de la reine *Gertrude* & de son nouveau mari, & à un combat d'escrime au cinquième acte; quoique l'action se passe dans le neuvième siècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'est pas plus remarquable que celle de faire jurer *Hamlet* par *St Patrice*, & d'appeler *Jésu* notre Sauveur dans le temps où le Danemarck ne connaissait pas plus le christianisme que la poudre à canon.

Ce qui est important, c'est que le spectre apprend à son fils dans un assez long tête-à-tête que sa femme & son frère l'ont empoisonné par l'oreille. *Hamlet* se dispose à venger son père, & pour ne pas donner d'ombrage à *Gertrude*, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de sa prétendue folie, il a un entretien avec sa mère *Gertrude*. Le grand-chambellan

du roi ſe cache derrière une tapiſſerie. Le héros crie qu'il entend un rat, il court au rat, & tue le grand-chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour *Hamlet*, devient réellement folle, elle ſe jette dans la mer, & ſe noie.

Alors le théâtre au cinquième acte repréſente une égliſe & un cimetière, quoique les Danois idolâtres au premier acte ne fuſſent pas devenus chrétiens au cinquième. Des foſſoyeurs creuſent la foſſe de cette pauvre fille; ils ſe demandent ſi une fille qui s'eſt noyée doit être enterrée en terre ſainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profeſſion & de leurs mœurs; ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. *Hamlet* & le frère de ſa maîtreſſe tombent dans une foſſe, & s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, Meſſieurs, avait oſé remarquer que ces plaiſanteries, qui peut-être étaient convenables du temps de *Shakeſpeare*, n'étaient pas d'un tragique aſſez noble du temps des lords *Carteret*, *Cheſterfield*, *Littleton*, *&c.* Enfin, on les avait retranchées ſur le théâtre de Londres le plus accrédité; & M. *Marmontel* dans un de ſes ouvrages en a félicité la nation angiaiſe. *On abrège tous les jours Shakeſpeare*, dit-il, *on le châtie; le célèbre Garrik vient tout nouvellement de retrancher ſur ſon théâtre la ſcène des foſſoyeurs, & preſque tout le cinquième acte. La pièce & l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le traducteur ne convient pas de cette vérité; il prend le parti des foſſoyeurs. Il veut qu'on les conſerve comme le monument reſpectable d'un génie unique. Il eſt vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, & dans tous ceux de *Shakeſpeare* auſſi nobles, auſſi

décens, auſſi ſublimes, amenés avec autant d'art; mais le traducteur donne la préférence aux foſſoyeurs; il ſe fonde ſur ce qu'on a conſervé cette abominable ſcène ſur un autre théâtre de Londres; il ſemble exiger que nous imitions ce beau ſpectacle.

Il en eſt de même de cette heureuſe liberté avec laquelle tous les acteurs paſſent en un moment d'un vaiſſeau en pleine mer, à cinq cents milles ſur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Aſie. Le comble de l'art, ſelon lui, ou plutôt la beauté de la nature, eſt de repréſenter une action, ou pluſieurs actions à la fois, qui durent un demi-ſiècle. En vain le ſage *Deſpréaux*, légiſlateur du bon goût dans l'Europe entière, a dit dans ſon Art poétique:

> Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrénées
> Sur la ſcène en un jour renferme des années:
> Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
> Enfant au premier acte eſt barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens qui long-temps avant *Shakeſpeare* ranimèrent les beaux arts au commencement du ſeizième ſiècle, & qui furent fidelles à ces trois grandes lois du bon ſens; unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophoniſbe de l'archevêque *Triſſino*, la Roſemonde & l'Oreſte du *Ruccellaï*, la Didon du *Dolce*, & tant d'autres pièces compoſées en Italie près de cent ans avant que *Shakeſpeare* écrivît dans Londres, toutes aſſervies à ces règles judicieuſes établies par les Grecs;

en vain lui remontrerait-on que l'Aminte du *Taſſe* & le Paſtor-fido de *Guarini*, ne s'écartent point de ces mêmes règles, & que cette difficulté ſurmontée eſt un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi leſquels il s'en trouve à peine un ſeul qui ait peint deux actions différentes ſur la même toile. On décide aujourd'hui, Meſſieurs, que les trois unités ſont une loi chimérique, parce que *Shakeſpeare* ne les a jamais obſervées; & parce qu'on veut nous avilir, juſqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de ſavoir ſi *Shakeſpeare* fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aiſément qu'il l'emportait ſur tous ſes contemporains; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième ſiècle. On avait commencé longtemps auparavant par jouer la paſſion en Calabre dans les égliſes, & on l'y joue même encore: mais, avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On repréſenta de vraies comédies du temps même du *Dante;* & c'eſt pourquoi le *Dante* intitula comédie ſon Enfer, ſon Purgatoire, & ſon Paradis. *Riccoboni* nous apprend que la Floriana fut alors repréſentée à Florence.

Les Eſpagnols & les Français ont toujours imité l'Italie; ils commencèrent malheureuſement par jouer en plein air la paſſion, les myſtères de l'ancien & du nouveau teſtament. Ces facéties infames ont duré en Eſpagne juſqu'à nos jours. Nous avons trop de

preuves qu'on les jouait à l'air chez nous aux quatorzième & quinzième siècles ; voici ce que rapporte la chronique de Metz, composée par le curé de Saint-Euchaire. » L'an 1437 fut fait le jeu de la passion de
» Notre-Seigneur en la plaine de Veximel, & fut Dieu
» un sire appelé seigneur *Nicole dom Neufchâtel*, curé
» de Saint-Victour de Metz, lequel fut presque mort
» en croix, s'il ne fût été secouru, & convint qu'un
» autre prêtre fut mis en la croix pour parfaire le
» personnage du crucifiement pour ce jour ; & le lende-
» main ledit curé de Saint-Victour parfit la résurrec-
» tion, & fit très-hautement son personnage, & dura
» ledit jeu jusqu'à nuit ; & autre prêtre qui s'appelait
» maître *Jean de Nicey*, qui était chapelain de
» Métrange, fut *Judas*, lequel fut presque mort en
» pendant, car le cœur lui faillit, & fut bien hâti-
» vement dépendu & porté en voie : & était la gueule
» d'enfer très-bien faite avec deux gros culs d'acier ;
» & elle ouvrait & clouait quand les diables y vou-
» laient entrer & sortir. »

Dans le même temps, des troupes ambulantes jouaient les mêmes farces en Provence ; mais les confrères de la passion s'établissaient à Paris dans des lieux fermés. On sait assez que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, & y jouèrent leurs pieuses extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens grossiers & barbares. Les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe ; tout le monde cherchait le plaisir, & on ne pouvait en trouver d'honnêtes. On voit dans une édition de *Shakespeare* à la suite de *Richard III*, qu'ils jouaient des miracles en plein champ sur des théâtres

de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraissait tondant les soies de ses cochons; & de-là vint le proverbe anglais, *grand cri & peu de laine.*

Dès le temps de *Henri VII* il y eut un théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de *Shakespeare*, puisque dans son éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte; il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, Messieurs, qui connaissez Polyeucte & Athalie, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, & pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine & de nos princesses. Aucun de nos compatriotes dont les pièces sont traduites & représentées chez toutes les nations de l'Europe, & chez les Anglais mêmes, n'est cité dans sa préface de cent trente pages. Le nom du grand *Corneille* ne s'y trouve pas une seule fois.

Si le traducteur est secrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère? pourquoi veut-il humilier sa patrie? pourquoi dit-il que *de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakespeare, qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France; qu'ils savent cependant la somme exacte de ses beautés & de ses défauts; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations & des arts sont reçus sans examen, & parviennent à force d'échos à former une opinion.* (*d*)

(*d*) Page 130 du Discours sur les préfaces.

Nous

Nous ne méritons pas, ce me ſemble, ce mépris que monſieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obſtine à décourager ainſi les talens naiſſans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français, c'eſt à vous, Meſſieurs, de les ſoutenir dans cette pénible carrière. C'eſt ſurtout à ceux qui parmi vous ont fait l'étude la plus approfondie de cet art, à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent ſuivre, & les écueils qu'ils doivent éviter.

Quel ſera, par exemple, le meilleur modèle d'expoſition dans une tragédie? ſera-ce celle de *Bajazet* dont je rappelle ici quelques vers qui ſont dans la bouche de tous les gens de lettres, & dont le maréchal de *Villars* cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans?

Que feſaient cependant nos braves janiſſaires?
Rendent-ils au ſultan des hommages ſincères?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir abſolu?

OSMIN.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſemble ſe promettre une heureuſe victoire;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'eſt en vain que forçant ſes ſoupçons ordinaires,
Il ſe rend acceſſible à tous les janiſſaires:
. . . .
Ils regrettent le temps à leur grand cœur ſi doux,
Lorſqu'aſſurés de vaincre ils combattaient ſous vous.

ACOMAT.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée,
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur pensée!
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir? &c.

Cette exposition passe pour un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tout y est simple sans bassesse, & grand sans enflure; point de déclamation, rien d'inutile. *Acomat* développe tout son caractère en deux mots, sans vouloir se peindre. Le lecteur s'aperçoit à peine que les vers sont rimés, tant la diction est pure & facile : il voit d'un coup d'œil la situation du sérail & de l'empire; il entrevoit sans confusion les plus grands intérêts.

Aimeriez-vous mieux la première scène de Romeo & de Juliette, l'un des chefs-d'œuvre de *Shakespeare* qui nous tombe en ce moment sous la main? La scène est dans une rue de Vérone, entre *Grégoire* & *Samson*, deux domestiques de *Capulet*.

SAMSON.

Grégoire, sur ma parole nous ne porterons pas de charbon.

GREGOIRE.

Non, car nous serions charbonniers. (*e*)

SAMSON.

J'entends que quand nous serons en colère nous dégaînerons.

(*e*) Ce sont de nobles métaphores de la canaille.

GREGOIRE.

Hé oui, pendant que tu es en vie dégaîne ton cou du colier.

SAMSON.

Je frappe vîte quand je ſuis pouſſé.

GREGOIRE.

Oui, mais tu n'es pas ſouvent pouſſé à frapper.

SAMSON.

Un chien de la maiſon de *Montaigu*, l'ennemie de la maiſon de *Capulet* notre maître, ſuffit pour m'émouvoir.

GREGOIRE.

Se mouvoir c'eſt remuer, & être vaillant c'eſt être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obſcénité groſſière.) Ainſi, ſi tu es ému tu t'enfuiras.

SAMSON.

Un chien de cette maiſon me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé ſur tous les hommes de la maiſon *Montaigu*, & ſur toutes les filles.

GREGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible ſe retire toujours à la muraille.

SAMSON.

Cela eſt vrai; c'eſt pourquoi les filles étant les plus faibles, ſont toujours pouſſées à la muraille. Ainſi je pouſſerai les gens de *Montaigu* hors de la muraille, & les filles de *Montaigu* à la muraille.

GREGOIRE.

La querelle eſt entre nos maîtres les *Capulet* & les *Montaigu*, & entre nous & leurs gens.

SAMSON.

Oui, nous & nos maîtres c'eſt la même choſe. Je me montrerai tyran comme eux. Je ſerai cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

GREGOIRE.

La tête des filles? (*f*)

SAMSON.

Eh oui! les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la choſe dans le ſens que tu voudras &c.

Le reſpect & l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'eſt-là, Meſſieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeſte. Il y a plus d'une pièce de *Shakeſpeare* où l'on trouve pluſieurs ſcènes dans ce goût. C'eſt à vous à décider quelle méthode nous devons ſuivre, ou celle de *Shakeſpeare*, *le dieu de la tragédie*, ou celle de *Racine*.

Je vous demande encore à vous, Meſſieurs, & à l'académie de la Cruſca, & à toutes les ſociétés littéraires de l'Europe, à quelle expoſition de tragédie il faudra donner la préférence, ou du Pompée du grand *Corneille*, quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi *Lear* de *Shakeſpeare*, qui eſt ſi naïf?

(*f*) Il faut ſavoir que *head* ſignifie tête, & *maid* pucelle. *Maiden head*, tête de fille, ſignifie pucelage.

Vous lifez dans *Corneille :*

Le deftin fe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père & du gendre;
Quand les dieux étonnés femblaient fe partager,
Pharfale a décidé ce qu'ils n'ofaient juger.
. . . .
Tel eft le titre affreux dont le droit de l'épée,
Juftifiant Céfar, a condamné Pompée ;
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que fa fortune laffe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiffe à la mémoire,
Des changemens du fort une éclatante hiftoire.

Vous lifez dans l'expofition du roi *Lear :*

LE COMTE DE KENT.

N'eft-ce pas là votre fils, milord?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai fouvent rougi de le reconnaître; mais à préfent je fuis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir très-bien; elle eut bientôt un ventre fort arrondi, (*g*) & elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans fon lit.

(*g*) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

Trouvez-vous quelque faute à cela?... Quoique ce coquin ſoit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, ſa mère n'en était pas moins jolie; & il y a eu du plaiſir à le faire. Enfin, ce fils de p.... doit être reconnu &c.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'oſe demander juſtice à la reine de France, à nos princeſſes, aux filles de tant de héros, qui ſavent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Ecoſſe, qui a fait imprimer des Elémens de critique anglaiſe, en trois volumes, dans leſquels on trouve des réflexions judicieuſes & fines, a pourtant eu le malheur de comparer la première ſcène du monſtre nommé Hamlet, à la première ſcène du chef-d'œuvre de notre Iphigénie; il affirme que ces vers d'*Arcas*,

> Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
> Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
> Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune,

ne valent pas cette réponſe vraie & convenable du ſentinelle dans Hamlet : *Je n'ai pas entendu une ſouris trotter.*

Oui, Monſieur, un ſoldat peut répondre ainſi dans un corps-de-garde; mais non pas ſur le théâtre, devant les premières perſonnes d'une nation, qui s'expriment noblement, & devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, *Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune*, eſt d'une beauté admirable, & pourquoi les vers ſuivans ſont plus beaux encore; je vous dirai que c'eſt parce qu'ils expriment avec harmonie de grandes vérités, qui ſont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéreſſante dans ce quolibet d'un ſoldat : *Je n'ai pas entendu une ſouris trotter*. Que ce ſoldat ait vu ou n'ait pas vu paſſer de ſouris, cet événement eſt très-inutile à la tragédie d'Hamlet; ce n'eſt qu'un diſcours de gilles, un proverbe bas qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raiſon pour laquelle toute beauté eſt beauté, & toute ſottiſe eſt ſottiſe.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, Meſſieurs, ont été faites en Angleterre par pluſieurs gens de lettres. *Rymer* même, le ſavant *Rymer*, dans un livre dédié au fameux comte *Dorſet*, en 1593, ſur l'excellence & la corruption de la tragédie, pouſſe la ſévérité de ſa critique, juſqu'à dire *qu'il n'y a point de ſinge en Afrique*, (*) *point de babouin qui n'ait plus de goût que Shakeſpeare*. Permettez-moi, Meſſieurs, de prendre un milieu entre *Rymer* & le traducteur de *Shakeſpeare;* & de ne regarder ce *Shakeſpeare* ni comme un dieu, ni comme un ſinge.

(*) Page 124.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'AI exposé fidellement à votre tribunal le fujet de la querelle entre la France & l'Angleterre. Perfonne affurément ne refpecte plus que moi les grands-hommes que cette île a produits ; & j'en ai donné affez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguifer devant vous m'ordonne de vous avouer que ce *Shakefpeare* fi fauvage, fi bas, fi effréné, & fi abfurde, avait des étincelles de génie. Oui, Meffieurs, dans ce chaos obfcur compofé de meurtres & de bouffonneries, d'héroïfme & de turpitude, de difcours des halles & de grands intérêts, il y a des traits naturels & frappans. C'était ainfi à-peu-près que la tragédie était traitée en Efpagne fous *Philippe II*, du vivant de *Shakefpeare*. Vous favez qu'alors l'efprit de l'Efpagne dominait en Europe & jufque dans l'Italie. *Lopez de Véga* en eft un grand exemple.

Il était précifément ce que fut *Shakefpeare* en Angleterre, un compofé de grandeur & d'extravagance. Quelquefois digne modèle de *Corneille*, quelquefois travaillant pour les petites-maifons, & s'abandonnant à la folie la plus brutale, le fachant très-bien, & l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laiffés, & qui font peut-être parvenus jufqu'à vous. Ses contemporains, & encore plus fes prédéceffeurs, firent de la fcène efpagnole un monftre qui plaifait à la populace. Ce monftre fut promené fur les théâtres

de Milan & de Naples. Il était impoſſible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre ; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long-temps avant *Shakeſpeare*. Le lord *Buckhurſt*, l'un des ancêtres du lord *Dorſet*, avait compoſé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine ; ils partageaient dès le premier acte leur royaume entre deux enfans qui ſe querellèrent pour ce partage : le cadet donnait à l'aîné un ſoufflet au ſecond acte ; l'aîné au troiſième acte tuait le cadet ; la mère au quatrième tuait l'aîné ; le roi au cinquième tuait la reine *Gorboduc ;* & le peuple ſoulevé tuait le roi *Gorboduc :* de ſorte qu'à la fin il ne reſtait plus perſonne.

Ces eſſais ſauvages ne purent parvenir en France ; ce royaume alors n'était pas même aſſez heureux pour être en état d'imiter les vices & les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts & les plaiſirs. Le fanatiſme marchait dans toute la France le poignard dans une main, & le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de *Philippe II* n'y était connue que par le ſoin qu'elle prenait d'attiſer le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de *Richelieu* pour former un *Corneille* , & ceux de *Louis XIV* pour nous honorer d'un *Racine*.

Il n'en était pas ainſi à Londres quand *Shakeſpeare* établit ſon théâtre. C'était le temps le plus floriſſant de l'Angleterre ; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes ſont réduits dans tous les genres à commencer par des *Theſpis* avant d'arriver

à des *Sophocles*. Cependant, tel fut le génie de *Shakeſpeare* que ce *Theſpis* fut *Sophocle* quelquefois. On entrevit ſur ſa charrette, parmi la canaille de ſes ivrognes barbouillés de lie, des héros dont le front avait des traits de majeſté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces, il en eſt pluſieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, & qui tiennent au ſublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'eſt ainſi qu'en Eſpagne *Diamante*, & *Guillain de Caſtro* ſemèrent dans leurs deux tragédies monſtrueuſes du Cid, des beautés dignes d'être exactement traduites par *Pierre Corneille*. Ainſi, quoique *Calderon* eût étalé dans ſon Héraclius l'ignorance la plus groſſière, & un tiſſu de folies les plus abſurdes, cependant il mérita que *Corneille* daignât encore prendre de lui la ſituation la plus intéreſſante de ſon Héraclius français, & ſurtout ces vers admirables qui ont tant contribué aux ſuccès de cette pièce.

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Vous voyez, Meſſieurs, que dans les pays & dans les temps où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'eſt pourtant trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur ſiècle. Ils tenaient de ce ſiècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent ſur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs

contemporains qui n'avaient rien vu de ſemblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'eſt perfectionné, quand l'art eſt plus connu, le diſcernement du peuple ſe forme inſenſiblement. On n'admire plus en Eſpagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un ſoldat ſervir la meſſe ſur le théâtre, & combattre en même temps dans une bataille ; on n'y voit plus JESUS-CHRIST ſe battre à coups de poing avec le diable, & danſer avec lui une ſarabande.

En France, *Corneille* commença par ſuivre les pas de *Rotrou ; Boileau* commença par imiter *Régnier ; Racine* encore jeune ſe modela ſur les défauts de *Corneille :* mais peu-à-peu on ſaiſit les vraies beautés; on finit ſurtout par écrire avec ſageſſe & avec pureté. *Sapere eſt principium & fons ;* & il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui eſt bien penſé & bien exprimé.

Quand des nations voiſines ont à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, & ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Auſſi l'Andromaque & la Phèdre de *Racine*, heureuſement traduites en anglais par de bons auteurs, réuſſirent beaucoup à Londres. Je les ai vues jouer autrefois ; on y applaudiſſait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuſe & éclairée. Heureuſement il n'eſt donc pas vrai que *Shakeſpeare* ait fait exclure tout autre goût que le ſien, & qu'il ſoit un Dieu auſſi jaloux que le prétend ſon pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les membres de la société royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités & de bizarreries, si contraires au goût que l'Italie & la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *autos sacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, & principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs? Par-tout les spectacles chargés d'événemens incroyables plaisent au peuple; il aime à voir des changemens de scènes, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des sorciers, des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, & même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'*Auguste*. *Horace* s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *quum tot sustineas*, & c'est pourquoi *Quintilien* prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragœdiâ maximè claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger aucune des pièces de *Shakespeare*. Lisez ces pièces, Messieurs, & la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs,

ſe découvrira bientôt à votre diſcernement : il en eſt de cette eſpèce de tragédie comme il en était il n'y a pas long-temps de notre muſique inſtrumentale ; elle ne plaiſait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiſte qui a ſaiſi le goût de ſa nation ; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. *Appelle* & *Phydias* forcèrent tous les différens états de la Grèce & tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Tranſilvain, le Hongrois, le Courlandois ſe réunir avec l'Eſpagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour ſentir également les beautés de *Virgile* & d'*Horace ;* quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'*Horace* & de *Virgile*. Vous ne trouvez perſonne en Europe qui penſe que les grands auteurs du ſiècle d'*Auguſte* ſoient *au-deſſous des ſinges & des babouins*. Sans doute *Pantolabus* & *Criſpinus* écrivirent contre *Horace* de ſon vivant, & *Virgile* eſſuya les critiques de *Bavius ;* mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel ? Il y a donc un bon & un mauvais goût.

On ſouhaite avec juſtice que ceux de meſſieurs les académiciens qui ont fait une étude ſérieuſe du théâtre, veuillent bien nous inſtruire ſur les queſtions que nous avons propoſées. Qu'ils jugent ſi la nation qui a produit Iphigénie & Athalie doit les abandonner pour voir ſur le théâtre des hommes & des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des ſorciers, des bouffons, & des prêtres ivres ; ſi notre cour ſi long-temps renommée pour ſa politeſſe & pour ſon goût doit être changée en un cabaret de bierre & de

brandevin ; (*h*) & si le palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

Figurez-vous, Messieurs, *Louis XIV* dans sa galerie de Versailles entouré de sa cour brillante ; un gille couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands-hommes & des beautés qui composent cette cour ; il leur propose de quitter *Corneille*, *Racine*, & *Molière*, pour un saltimbanque qui a des saillies heureuses, & qui fait des contorsions. Comment croyez-vous que cette offre serait reçue ?

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

(*h*) Il est peu de pièces de *Shakespeare* où l'on ne trouve de telles scènes ; j'ai vu mettre de la bierre & de l'eau-de-vie sur la table dans la tragédie d'Hamlet, & j'ai vu les acteurs en boire. *César*, en allant au capitole, propose aux sénateurs de *boire un coup avec lui*. Dans la tragédie de Cléopâtre, on voit arriver sur le rivage de Misène la galère du jeune *Pompée* : on voit *Auguste*, *Antoine*, *Lepide*, *Pompée*, *Agrippa*, *Mécène*, boire ensemble. *Lepide*, qui est ivre, demande à *Antoine*, qui est ivre aussi, comment est fait un crocodile. Il est fait comme lui-même, répond *Antoine* ; il est aussi large qu'il a de largeur, & aussi haut qu'il a de hauteur. Il se remue avec ses organes, il vit de ce qui le nourrit &c. Tous les convives sont échauffés de vin ; ils chantent en chorus une chanson à boire, & *Auguste* dit en balbutiant qu'*il aimerait mieux jeûner quatre jours, que de trop boire en un seul*.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE,

à M. le ſecrétaire perpétuel de l'académie de Pau.

1776.

MONSIEUR & cher confrère, je vous envoie mes filles de Minée ; & je vous répète en proſe ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce ſujet après *Ovide* & *la Fontaine*. Ce n'eſt pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient ſe préſenter à la dernière heure n'eſt jamais ſi bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui eſt arrivé à *la Motte;* il a voulu faire une petite Iliade; on s'eſt moqué de lui. Il a fait des fables philoſophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus ; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf *la Fontaine* à qui *Louis XIV* ne donna rien.

Vous connaiſſez cet enfant de la nature, ce *la Fontaine*, & ſes trois filles de Minée que l'abbé d'*Olivet* a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes ; mais vous ne connaiſſez pas les amours de Mars & de Vénus, qui ne ſe trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Bleſſé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le ſiége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars ſe préſenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De ſon ajuſtement prit d'abord un grand ſoin.
Conſidérez-le en ce coin,
Qui quitte ſa mine fière.
Il ſe fait attacher ſon plus riche harnois.
Quand ce ſerait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vétu d'autre manière.
L'éclat de ſes habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fît-on mordre aux géans la pouſſière,
Il eſt bien mal-aiſé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant ſa flamme :
Peut-être conta-t-il ſes ſiéges, ſes combats;
Parla de contreſcarpe, & cent autres merveilles,
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots ſont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
Quels longs baiſers ! La gloire a bien des charmes;
Mais Mars en la ſervant ignore ſes douceurs.
Son harnois eſt ſur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des ſoupirs & des larmes,
C'eſt ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus

Phœbus pour la déesse avait même dessein;
Et charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau; mais il fesait des vers;
Avait un peu trop de doctrine;
Et qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée & l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phœbus outré de déplaisir
Apprit à Vulcan ce mystère;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan se voit représentée;
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
Il demeure immobile, & son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, & ne fait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat sa femme.

Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu ſait ſi les galans lui ſont auſſi la cour.
Ce ne ſont que jeux & fleurettes,
Plaiſans devis & chanſonnettes ;
Mille bons mots, ſans conter les bons tours,
Font que ſans s'ennuyer chacun paſſe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne ſongeant qu'à ſe réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la ſaurait ouïr :
Elle eſt trop empêchée, & chacun ſe retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,
Ils iraient plutôt juſqu'à Rome,
Que de s'en paſſer un ſeul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars & ſa dame.
Quand l'hymen les joindrait de ſon nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entr'eux voir un plus bel accord.
Conſidérez plus bas les trois Grâces pleurantes :
La maîtreſſe a failli, l'on punit les ſuivantes.
Vulcan veut tout chaſſer. Mais quels dragons veillans
Pourraient contre tant d'aſſaillans,
Garder une toiſon ſi chère ?
Il accuſe ſurtout l'enfant qui fait aimer ;
Et ſe prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
Ce n'eſt pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui ſe plaint au monarque des Dieux ;

Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
Importune sans cesse & la terre & les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie:
Car c'est le plus grand mal, & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose:
Un rets d'acier par ses mains est forgé:
Ce fut Momus, qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amans bien & beau.
L'enclume sonne; & maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit:
Et nos amans trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune:
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands & petits, & toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé:
Ce fut, je crois, le galant & la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars & de Vénus ne valent pas sa fable des deux pigeons. Je vous

croirai ſans peine, comme je crois avec vous que ſon ode au roi pour l'infortuné *Fouquet* n'approche pas de ſon élégie aux nymphes de Vaux pour ce même *Fouquet*.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.
. . . .
La cabale eſt contente, Oronte eſt malheureux &c.

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait apercevoir que le grand *Colbert* ſervait le roi & l'Etat avec une équité ſévère, & n'était point cabaleur; mais *la Fontaine* l'avait entendu dire, & il avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire imprimer ſes opéra, & la comédie intitulée *Je vous prends ſans verd*, & la comédie de Climène &c.; mais l'abbé d'*Olivet* eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de *la Fontaine*. La manie des éditeurs reſſemble à celle des ſacriſtains; tous raſſemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer: mais de même qu'on ne juge les vrais ſaints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre très-indignes de l'auteur de Cinna ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à *Quinault* n'empêche pas qu'il ne ſoit un homme unique, & juſqu'à préſent inimitable dans un genre très-difficile. Une ſoixantaine d'anciennes fables rajeunies par *la Fontaine*, & contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de *Pétrone*, & bien ſaiſi que par notre fabuliſte; une

vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante, & cette négligence heureuse que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-dessus de *Bocace*, & quelquefois même, si j'ose le dire, à côté de l'*Arioste*, pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talens que le siècle de *Louis XIV* sera distingué à jamais de tous les siècles, dans notre France si longtemps grossière. Il y aura toujours de l'esprit; les connaissances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talens! je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de Cinna, celui d'Iphigénie, d'Athalie, de Phèdre, celui de l'Art poëtique, celui de Roland & d'Armide, celui qui força en chaire, jusqu'à des ministres, de pleurer & d'admirer la fille de *Henri IV*, veuve de *Charles I*, & sa fille *Henriette*, Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'aujourd'hui sont ensevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme Séthos, malgré quelques beaux passages, & les Voyages de Cyrus, sont tombés dans l'oubli, tandis que le Télémaque est toujours l'instruction & le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'est-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un seul qui ait approché de l'auteur du petit carême? Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du Tartuffe & du Misanthrope. Nous avons quelques comédies très-agréables; mais un *Molière!* je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire

pour *la Fontaine* d'être mis presqu'à côté de tous ces grands-hommes!

L'abbé de *Chaulieu* ferma ce siècle par trois ou quatre pièces de poësie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté & la philosophie, & demandent grâce pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que *la Fontaine* n'ait parlé de *Chaulieu* qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ses mains de la part du duc de *Vendôme*.

> Le paillard m'a dit aujourd'hui
> Qu'il faut que je compte avec lui.
> Aimez-vous cette parenthèse ?
> Le reste ira, ne vous déplaise,
> En bas relief & cætera:
> Ce mot-ci s'interprétera
> Des Jeannetons; car les Climènes
> Aux vieillards sont inhumaines.
> Je ne vous réponds pas qu'encor
> Je n'emploie un peu de votre or
> A payer la brune & la blonde.

Comment l'abbé d'*Olivet* a-t-il pu imprimer trois pièces de *la Fontaine*, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit:

> J'ai quelquefois aimé; je n'aurais point alors
> Contre le louvre & ses trésors,
> Contre le firmament & la voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune bergère,
Par qui, ſous le fils de Cythère,
Je ſervis engagé par mes premiers ſermens.
Hélas! quand reviendront de ſemblables momens?
Faut-il que tant d'objets *ſi doux & ſi charmans*
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ne ſentirai-je plus de charme qui *m'arrête?*
Ai-je paſſé le temps d'aimer?

On croirait ces deux derniers vers d'un ſeigneur du bel air, d'un homme à grandes paſſions, d'un duc de *Candale*, d'un duc de *Bellegarde*. Cela ne s'accorde pas avec les *Jeannetons* de *Jean la Fontaine* qui demande quelques piſtoles au duc de *Vendôme* & au *paillard Chaulieu*, pour attendrir en ſa faveur ſes héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monſieur, n'empêche pas qu'un nombre conſidérable de fables pleines de ſentiment, d'ingénuité, de fineſſe, & d'élégance, ne ſoient le charme de quiconque ſait lire.

Quand je dis qu'il eſt preſque égal dans ſes bonnes fables aux grands-hommes de ſon mémorable ſiècle, je ne dis rien de trop fort. Je ſerais un exagérateur ridicule ſi j'oſais comparer *Maître corbeau ſur un arbre perché, tenant en ſon bec un fromage*, & *la cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de *Cornélie* qui tient l'urne de ſon époux:

Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié.

& à ceux de *Céſar :*

> Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis
> Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis !

Le ſavetier & le financier, *les animaux malades de la peſte*, *le meûnier*, *l'âne & ſon fils* &c. &c. tout excellens qu'ils ſont dans leur genre, ne ſeront jamais mis par moi au même rang que la ſcène d'*Horace* & de *Curiace*, ou que les pièces inimitables de *Racine*, ou que le parfait Art poëtique de *Boileau*, ou que le Miſanthrope & le Tartuffe de *Molière*. Le mérite extrême de la difficulté ſurmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne ſe dément jamais dans *Racine*, la perfection enfin dans un grand art, tout cela eſt bien ſupérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous ſoutenir que *la Fontaine* a ſouvent réuſſi dans ſon petit genre autant que *Corneille* dans le ſien. J'aurais ſeulement déſiré, pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, & les dernières tragédies de l'autre, depuis Pertharite ; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout. Ce ſont des corbeaux qui s'acharnent ſur les morts, comme l'envie ſur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité ; ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils y ajoutent trop ſouvent leurs propres ſottiſes qu'ils font paſſer ſous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées ſous le nom de *la*

Visclède, dans des recueils immenses! Vers de *Bonneval* sur la mort de mademoiselle *le Couvreur;* Vers à mon cher *B.* sur *Newton;* Vers impertinens à madame du *Châtelet;* Lettre de Varsovie; Epître de *Formont* à l'abbé de *Rotelin;* Ode sur le vrai Dieu; Lettres de M. de *la Visclède* à ses amis du Parnasse, &c. &c.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manége qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégoûter de la lecture à force de multiplier les livres & les livrets. S'il est vrai que les *Ptolomées* eurent autrefois une bibliothèque de quatre cents mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; & quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siècle d'une foule de petits artistes qui dissèquent le siècle passé. On créait alors, & aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, & je serais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour *la Fontaine*, parce qu'il semblait ne prétendre à rien. Moins il exigeait, plus on lui accordait. On lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de *Racine* & de *Boileau* qui prétendaient à la perfection. On les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à *Montagne*, & qu'on tomba rudement sur *Balzac* qui voulait être toujours correct, & toujours éloquent.

Depuis que *la Bruyère*, dans ses Caractères, eut jugé *Corneille* & *Racine*, combien d'écrivains se mirent à

juger auſſi ! Et enfin on a fait plus de cent volumes ſur ce ſiècle de *Louis XIV*. Chacun dans ſes jugemens, ſoit en vers, ſoit en proſe, a plus cherché à montrer de l'eſprit qu'à trouver la vérité, & à faire des antithèſes plutôt que des raiſonnemens.

L'inondation des journaliſtes & des folliculaires eſt venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, & a détruit toute érudition, en préſentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magiſtrats qui jugent ſur le rapport de leur ſecrétaire.

Il eſt arrivé pis ; on s'eſt diviſé en factions ; les janſéniſtes ont voulu que les jéſuites n'euſſent jamais fait un bon ouvrage, & que le père *Bouhours* ne ſût pas ſa langue. Les jéſuites ont dénigré *Boileau* parce qu'il était ami d'*Arnaud*. Les folliculaires ſe ſont dit des injures. C'eſt la bataille des rats & des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, Monſieur, avec quelle précipitation l'on juge, & comme un bon mot tient lieu de raiſon ; je ne veux que vous citer cette déciſion de *la Bruyère*, qui a été la ſource de tant d'énormes diſſertations : *Racine a peint les hommes tels qu'ils ſont, & Corneille tels qu'ils devraient être*. Cela eſt éblouiſſant, mais cela eſt très-faux. *Céſar* n'a jamais dû être aſſez fat pour dire à *Cléopâtre* qu'il n'a vaincu à Pharſale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans. L'autre *Cléopâtre* n'a point dû empoiſonner l'un de ſes enfans, & aſſaſſiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin. *Théodore* n'a point dû s'obſtiner à ſe proſtituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le ſecours d'un honnête-homme. *Polyeucte* n'a point dû briſer tout dans un temple, & haſarder

de caſſer toutes les têtes par dévotion. *Léontine* n'a point dû ſe vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. *Pompée* devait-il répudier ſa femme qu'il aimait, pour épouſer la nièce d'un tyran? *Pertharite* devait-il céder la ſienne? *Théſée* dans Oedipe devait-il parler d'amour au milieu de la peſte, & dire:

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
> L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte?

Si le judicieux & énergique *la Bruyère* s'eſt ſi évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardieſſe, & qui, plus ignorans & plus impudens qu'un *Fréron*, oſent décider au premier coup d'œil ſur des choſes qu'un *Quintilien* aurait long-temps examinées avant de donner ſon opinion avec modeſtie?

Vous me faites, Monſieur, une queſtion plus importante. Vous me demandez pourquoi *Louis XIV* ne fit pas tomber ſes bienfaits ſur *la Fontaine*, comme ſur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand ſiècle? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas aſſez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de *la Fontaine* comme les tableaux de *Teniers*, dont il ne voulait voir aucun dans ſes appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'eſprit autant de délicateſſe que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de *Benſerade* que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, *la Fontaine* était d'un caractère à ne ſe pas préſenter à la cour de ce monarque. Ses diſtractions continuelles, ſon extrême ſimplicité, réjouiſſaient

ſes amis, & n'auraient pu plaire à un homme tel que *Louis XIV*.

La Bruyère s'eſt ſervi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliſte, mais il y a du vrai dans ce portrait. *Un homme paraît groſſier, lourd, ſtupide; il ne ſait ni parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il ſe met à écrire, c'eſt le modèle des bons contes &c.*

La Bruyère, qui peignit tous ſes contemporains, en dit autant de *Corneille*, non que *Corneille* fût un bon conteur. C'était autre choſe, il était ſouvent très-ſublime dans ſes bonnes pièces. *Boileau* ne feſait peut-être pas aſſez de cas de *la Fontaine* & de *Corneille;* il n'était ſenſible qu'à un ſtyle toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez ſûr, Monſieur, qu'il eſt très-faux que *la Fontaine* déplut au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du ſurintendant *Fouquet*. *Péliſſon*, défenſeur très-hardi de ce miniſtre, & même ayant été ſa victime, devint un des favoris de *Louis XIV*, & fit une grande fortune. Son éloquence touchante, ſon érudition utile, la connaiſſance des affaires, & la ſoupleſſe de ſon eſprit, en firent un homme d'Etat. *La Fontaine* n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à ſon talent, & incapable même de le faire valoir, il n'eſt pas étonnant qu'il ne fût pas aſſez remarqué par *Louis XIV*.

Lulli lui nuiſit beaucoup. Vous ſavez que tout eſt cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre *Quinault*, l'un des grands ornemens de ce mémorable ſiècle, ayant forcé *Lulli* à recourir à d'autres pour ſes opéra, il choiſit *la Fontaine*. Avouons que le fabuliſte feſant parler ſes héros du

ftyle de *Janot Lapin* & de dame *Belette*, ne pouvait réuffir après Atis & Théfée. *Lulli* était plein d'efprit & de goût; plus il en avait, plus il lui était impoffible de mettre en mufique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui difent qu'il eft égal de chanter la gazette ou *Armide*, & qu'il n'y a rien au monde de fi néceffaire que des doubles croches. Le pauvre *la Fontaine* croyant férieufement qu'on lui fefait une énorme injuftice, fit la fatire du Florentin contre *Lulli*. Elle n'eft pas dans le goût de celles de *Boileau* ou d'*Horace*.

> Le b.... avait juré de m'amufer fix mois.
> Il fe trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,
> Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
> Qu'il va bien fans eux & fans moi.
> Voilà l'hiftoire en gros. Le détail a des fuites
> Qui valent bien d'être déduites,
> Et j'en aurais pour tout un an.

Non, fans doute, ce fot détail & ces fuites ne valaient pas d'être déduites, & furtout en fi mauvais vers. Le pis eft qu'il s'excufe fur cette ridicule fatire à madame de *Thiange*, fœur de madame de *Montefpan*, en vers non moins ridicules. Il croit que *Lulli* lui a ôté fa fortune & fa gloire, en ne fefant point de mufique pour fes paroles. Voici comme il s'explique :

> Le ciel m'a fait auteur, je m'excufe par-là.
> Auteur qui pour tout fruit moiffonne
> Un peu de gloire. On le lui ravira;
> Et vous croyez qu'il s'en taira!
> Il n'eft donc plus auteur. La conféquence eft bonne.

Je sais bien que le cocher de *Vertamont* aurait fait de tels vers tout aussi-bien que *la Fontaine*. Je sais que ces misères prosaïques en rimes ne sont que des sottises aisées ; mais enfin le même homme est le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'*Esope* & de *Pilpay*, & celui qui dans ce genre a le mieux enchâssé l'esprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. *Lulli* même lui pardonna, & très-plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la satire de *la Fontaine* que ses opéra.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses fables sur ses contes. Ceux-ci paraissent pour la plupart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le Joconde pris de l'*Arioste*,

> Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte ;
> Je la tiens pucelle sans faute,
> Et si pucelle qu'il n'est rien
> De si puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue Saint-Denis, ce ton bourgeois auquel l'*Arioste* ne s'asservit jamais. Le Greco & la Fiametta de l'*Arioste* sont bien au-dessus du puceau de *la Fontaine*.

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise dans le Cocu battu & content, tiré de *Bocace* :

> Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
> Que dans sa peau peu ni point ne durait.

Bocace n'a point de ces expressions basses & incorrectes.

Ils ne peuvent fouffrir que dans la Servante juftifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainfi :

> Bocace n'eft le feul qui me fournit,
> Je vais par fois en une autre boutique.
> Il eft bien vrai que ce divin efprit,
> Plus que pas un *me donne* de pratique :
> Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
> Je puife encore en un vieux magafin.

Ils trouvent ces expreffions, *aller dans une autre boutique*, *donner de pratique*, *manger de plus d'un pain*, plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens ; & c'eft-là le grand défaut de *la Fontaine*.

L'Anneau d'*Hans-Carvel* qu'il a copié dans *Rabelais*, eft bien fupérieur dans l'*Ariofte*. Il y a du moins une bonne raifon dans l'*Ariofte* pourquoi le diable apparaît au bon homme.

> *Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,*
> *Che di pinger il diavol' folea*
> *Con bel vifo, begli occhi, e belle chiome, &c.*

La prodigieufe fupériorité de l'*Ariofte* fur fon imitateur paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de fon *Orlando*, dans fon imagination inépuifable, dans fon fublime, & dans fa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la Gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux efprits délicats. Vous ne trouverez chez *la Fontaine* aucun conte qui parle au cœur, excepté le Faucon ;

aucun dont on puiſſe tirer une morale utile ; aucun où il y ait de ſa part la moindre invention. Ce ne ſont preſque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce ſont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjolent* des filles. Enfin, on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeuneſſe encore plus par la gaieté des ſujets que par les grâces & la correction du ſtyle. J'ai vu beaucoup de gens d'eſprit & de goût qui ne pouvaient ſouffrir que *la Fontaine* eût gâté la Coupe enchantée de l'*Arioſte* par des vers tels que ceux-ci :

> L'argent ſut donc fléchir ce cœur inexorable,
> Le rocher diſparut, un mouton ſuccéda,
> Un mouton qui s'accommoda
> A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
> Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
> Donna pour arrhes un baiſer.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode & qui donne des arrhes. Les contes & les deux derniers livres des fables ſont trop pleins de ces figures ſi incohérentes & ſi fauſſes, qui ſemblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu auſſi bien des lecteurs révoltés du ſtyle qu'on appelle marotique. Ils diſaient qu'il fallait parler la langue de *Louis XIV*, & non celle de *Louis XII* & de *François I ;* que ſi on nous donnait la comédie de l'Avocat

l'Avocat Patelin telle qu'on la joua ſur les tréteaux de la cour de *Charles VII*, perſonne ne pourrait la ſouffrir. Heureuſement *la Fontaine* eſt peu tombé dans ce défaut que d'autres après lui ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui eſt à mon avis très-digne de remarque, c'eſt que de toutes ces anciennes hiſtoriettes que *la Fontaine* a miſes en vers négligés, il n'y en a pas une ſeule qui inſpire des déſirs impudiques. Les peintures y ſont plus gaies que dangereuſes. Elles ne font jamais cette impreſſion voluptueuſe & funeſte que produiſent tant de livres italiens, & ſurtout notre *Aloïſia Toletana*. Cela eſt ſi vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes ſur le théâtre avec l'approbation des magiſtrats, ſans aucun danger, ſans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet uſage, ſans aucun inconvénient. On vit bien que le ſévère *Boileau* avait raiſon quand il diſait :

> L'amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
> N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'eſt pourquoi, Monſieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune *Poujet* oratorien oſa parler au vieux *la Fontaine*, & de la vanité d'écolier avec laquelle il publia ſon prétendu triomphe ſur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre ſur la ſellette un académicien de ſoixante & douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire ſi aiſée ? C'était l'orgueil qui ſe vantait d'avoir foulé à ſes pieds l'innocence & la ſimplicité. Et de quoi s'eſt aviſé l'abbé d'*Olivet*, tout

philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de *Poujet* ? Cette lettre est précisément la révélation solemnelle de la confession du bon *la Fontaine*. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public toutes les circonstances, tous les entours, & les demandes, & les réponses?

Ce qui me révolte le plus dans l'insolence de *Poujet*, c'est l'affectation de répéter vingt fois à *la Fontaine*: Votre livre infâme, Monsieur; le scandale de votre infâme livre, Monsieur; les péchés, Monsieur, dont votre infâme livre a été la cause; la réparation publique que vous devez, Monsieur, pour votre livre infâme.

Aurait-il osé parler ainsi à la reine de Navarre sœur de *François I*, de qui plusieurs de ces contes plaisans & non infâmes sont tirés ? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même osé donner le nom d'infâme à *Bocace* le créateur de la langue italienne, & à l'*Arioste* qui n'a d'autre titre dans sa patrie que celui de divin?

L'aventure de *Poujet* avec le bon-homme *la Fontaine*, est au fond celle de l'âne dans la fable admirable des animaux malades de la peste.

L'âne vint à son tour, & dit: J'ai souvenance,
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, &, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro sur le baudet.
Poujet, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, &c.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'eſt que *la Fontaine* qui avait la bonhommie de l'âne, fut aſſez ſot, avec tout ſon génie, pour croire le ſuffiſant *Poujet*, qui ſe ſeſait tant honneur de l'intimider, & qui parlait au traducteur de l'*Arioſte* & de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un ſcélérat.

J'aurais conſeillé à *la Fontaine* de faire un conte ſur *Poujet*, plus plaiſant que ſon Florentin ſur *Lulli*.

Après l'impertinence de *Poujet*, je ne ſais rien de plus outrecuidant (pour me ſervir des termes du bon *la Fontaine*) que l'inſolente préface de l'édition des contes en 1743, ſous le nom de Londres. L'éditeur qui ſe donne auſſi pour janſéniſte, (je ne ſais pas pourquoi) s'aviſe de dire que *la Fontaine* eut tort de faire autre choſe que des fables & des contes en vers; & il cite ſur cela madame de *Sévigné*.

Oui, éditeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puiſque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, éditeur, qu'un poëte qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire ſur l'hiſtoire & ſur la phyſique? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne ſais ni l'hiſtoire, ni la phyſique, n'en parle pas; à la bonne heure; nous avons aſſez de mauvais livres ſur ces deux objets. Mais permets aux hommes inſtruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien eſt très-propre à être un très-bon hiſtorien, parce qu'il faut dans toute hiſtoire une expoſition, un nœud, un dénouement, & de l'intérêt. Apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'hiſtoire. Editeur des contes de *la Fontaine*, apprends que la phyſique n'eſt pas à négliger. Apprends que *Molière* traduiſit *Lucrèce*.

Apprends qu'il ferait indigne d'un homme qui penfe, de ne faire que des contes,

Pardon, Monfieur, de cette petite fortie contre ce maudit éditeur; & pardon furtout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

LETTRE

DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHEZERY,

A M. l'avocat-général Séguier.

1776.

J'AI lu, Monfieur, avec admiration votre éloquent plaidoyer contre cette abominable & déteftable brochure *des Inconvéniens des droits féodaux;* je tremblais pour le plus facré de nos droits feigneuriaux, le plus convenable à des religieux, celui d'avoir des efclaves. Hélas ! nous avons failli à le perdre. Notre couvent & les terres qui en dépendent étaient ci-devant enclavés dans les Etats du roi de Sardaigne; ce n'eft que par le dernier traité de délimitation de 1760, qu'ils ont été unis au royaume de France. Cette union eft arrivée bien à propos. Si elle eût été différée de quelques années, cinq ou fix mille ferfs que nous poffédons dans nos terres, feraient libres aujourd'hui, en vertu de l'édit du feu roi de Sardaigne de 1762, & nous aurions été dépouillés de nos autres

droits féodaux, en vertu d'un autre édit du même prince, du mois de décembre 1771. Il est vrai que nous aurions été indemnisés de la perte de ces droits; mais cette indemnité n'aurait consisté qu'à nous faire payer en argent un capital, dont l'intérêt nous aurait produit, sans procès, le même revenu que nous tirons de nos vassaux avec le secours des procureurs & des huissiers; & nous n'aurions point été dédommagés du plaisir de commander en maîtres à six mille esclaves; nous ne jouirions pas de la consolation de ruiner toutes les années une vingtaine de familles pour apprendre aux autres à nous obéir & à nous respecter.

J'avais lu dans votre historien *Mézerai*, ces paroles qui vous feront frémir : „ La liberté de cette noble „ monarchie est si grande, que même son air la „ communique à ceux qui le respirent; & la majesté „ de nos rois est si auguste, qu'ils refusent de commander à des hommes s'ils ne sont libres. „

J'avais lu ces autres paroles, non moins condamnables, prononcées dans l'assemblée des états de Tours par le chancelier de *Rochefort* : „ Vous ne „ doutez pas qu'il ne soit plus glorieux à nos „ monarques d'être rois des Francs que des serfs. (*a*) „

J'avais lu avec douleur dans votre nouvelle Histoire de France, „ que *St Louis* s'occupa plus qu'aucun de „ ses prédécesseurs du soin d'étendre la liberté renaissante. Ce sage monarque, ami de DIEU & des „ hommes, ne connut, pendant tout le cours de son „ règne, d'autre satisfaction que celle de faire servir „ son pouvoir à jeter les fondemens de la félicité

(*a*) Histoire de France par *Garnier*, tome XIX, pag. 290.

» publique. La misère, compagne inséparable de
» l'esclavage, disparut ainsi que l'oppression. (*b*) »

L'acte d'autorité par lequel la reine *Blanche* affranchit pendant sa régence les habitans de Chatenay, malgré les chanoines de Notre-Dame de Paris, (*c*) ne me fesait pas moins de peine.

J'étais effrayé d'un arrêt rendu au quinzième siècle par le parlement de Languedoc, portant que tout serf qui entrerait dans le royaume, en criant *France*, serait dès ce moment affranchi. (*d*)

J'avais craint jusqu'à ce jour que ces maximes & ces exemples n'autorisassent nos esclaves à réclamer comme nouveaux français une liberté dont ils jouiraient, s'ils étaient restés quelques années de plus savoyards.

Mais vous me rassurez, Monsieur; vous avez très-bien prouvé que *les droits féodaux sont une portion intégrante de la propriété des seigneurs; que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans l'heureuse impuissance d'y donner atteinte.* Cette admirable sentence nous rassure pleinement contre les fausses & pernicieuses maximes du chancelier de *Rochefort* & de vos historiens, contre les arrêts surannés du parlement de Toulouse.

Nous lisions, Monsieur, avec des larmes d'attendrissement, ces paroles si consolantes de votre plaidoyer:
» Les coutumes rédigées sous les yeux des magistrats
» & en vertu de l'autorité du roi, ne sont que l'effet
» de la convention & du concert des trois ordres
» rassemblés qui y ont donné leur consentement, & s'y

(*b*) Histoire de France, tome XIV, pag. 191.
(*c*) *Ibid.* Tome V, page 104.
(*d*) *Ibid.* Tome XV, pag. 348.

» sont librement & volontairement soumis ; » lorsqu'un curé qui avait été autrefois avocat, & qui jusque-là avait entendu tranquillement notre lecture, nous interrompit brusquement, & nous dit que la plupart des coutumes n'étaient que des monumens d'imbécillité & de barbarie ; qu'elles avaient toutes été rédigées, ou dans les états des provinces, ou dans les assemblées des commissaires, à la pluralité des voix, & que par conséquent les ignorans avaient toujours prévalu sur le petit nombre des sages. Il nous dit que tous les jurisconsultes qui ont de la célébrité, attestent que c'est ainsi que les coutumes ont été rédigées. Il nous cita le fameux *Charles Dumoulin* qui dit *que les coutumes ont été rédigées contre l'intention des rois, en ce que la plupart sont obscures, contradictoires, iniques.* (*e*) Il nous cita d'*Argentré*, l'un des commissaires qui avaient assisté à la rédaction de la coutume de Bretagne, lequel dans la préface de son Commentaire sur cette coutume, avoue que l'avis des ignorans prévalut presque toujours sur celui des jurisconsultes humains & instruits. Il nous cita aussi le tit. XIV du liv. IV du Traité des fiefs de *Cujas*, où l'on trouve ces paroles : *Multa sunt in moribus Galliæ dissentanea, multa sine ratione.* Il ajouta que les habitans des campagnes, sur lesquels tombe tout le poids des droits féodaux, n'avaient jamais été appelés à la rédaction des coutumes ; & qu'il n'est pas vrai, par conséquent, qu'ils s'y soient volontairement soumis.

Après nous avoir étalé toutes ces autorités & beaucoup d'autres encore, ce curé nous dit qu'il suffisait d'ouvrir les coutumes pour se convaincre de la vérité

(*e*) Tome II, pag. 399, édition de 1681.

qu'il foutenait. Je lui répondis que ces auteurs avaient été foupçonnés d'héréfie, & que l'avis d'un avocat-général était d'une autorité bien fupérieure aux témoignages des *Cujas*, des *Dumoulin*, des d'*Argentré*, &c. &c. &c. &c.

Vous ne fauriez croire, Monfieur, combien de perfonnes dans les provinces penfent comme ce curé. Une efpèce de frénéfie, pour me fervir de vos propres termes, ,, femble agiter ces efprits turbulens que ,, l'amour de la liberté porte aux plus grands excès, ,, & qui leur fait envifager le bonheur dans la fub- ,, verfion de toutes les règles & de tous les principes. ,,

Les infenfés qui penfent rendre heureux les habitans des campagnes, en propofant à l'adminiftration de les affranchir de l'efclavage de la glèbe, de leur permettre de racheter des droits qui font une fource de procès continuels, lefquels caufent fouvent la ruine des feigneurs & des vaffaux!

Il était temps de févir contre ces auteurs audacieux: ,, femblables à des volcans qui, après s'être annoncés ,, par des bruits fouterrains & des tremblemens fuc- ,, ceffifs, finiffent par une éruption fubite, & couvrent ,, tout ce qui les environne d'un torrent enflammé ,, de ruines, de cendres, & de laves, qui s'élancent du ,, foyer renfermé dans les entrailles de la terre. ,,

Que ce morceau eft fublime! je n'ai jamais rien lu d'approchant dans les plaidoyers du chancelier d'*Agueffeau*.

Nous vous devons, Monfieur, une reconnaiffance éternelle, pour avoir déféré à la vengeance des lois un écrit auffi pernicieux que celui contre lequel vous vous êtes élevé. Il était bien jufte, affurément, de

faire brûler par le bourreau, au pied du grand escalier, cette brochure capable d'échauffer le peuple & de le porter à la révolte; cet écrit qui renverse les principes fondamentaux de la monarchie, puisqu il détourne les vassaux de plaider avec leurs seigneurs; qu'il conseille aux uns & aux autres de se concilier & de convenir, de gré à gré, du prix de l'affranchissement des droits féodaux, qui sont une source intarissable de procès. Tout le monde sait que ces procès sont les plus difficiles, les plus compliqués, les plus obscurs de tous; mais ce sont ceux aussi qui procurent aux juges les plus fortes épices. La bonne moitié des procès roule sur des droits féodaux. Supprimez ces droits, vous supprimez net la moitié des procès; vous paraîtriez soulager les juges, mais vous les dépouilleriez d'une partie de leur considération, & de leurs meilleurs revenus. Vous ruineriez les procureurs, les greffiers, les commissaires à terrier, tous gens fort nécessaires à l'Etat. Ils servent les tribunaux, les tribunaux doivent donc les protéger.

Proposer la suppression des droits féodaux, c'est encore attaquer particulièrement les propriétés de messieurs du parlement, dont la plupart possèdent des fiefs. Ces messieurs sont donc personnellement intéressés à protéger, à défendre, à faire respecter, les droits féodaux : c'est ici la cause de l'Eglise, de la noblesse, & de la robe. Ces trois ordres, trop souvent opposés l'un à l'autre, doivent se réunir contre l'ennemi commun. L'Eglise excommuniera les auteurs qui prendront la défense du peuple; le parlement, père du peuple, fera brûler & auteurs & écrits, & par ce moyen ces écrits seront victorieusement réfutés.

Si quelqu'insolent osait publier que tous messieurs du parlement qui possèdent des fiefs, doivent s'abstenir de juger les écrits & les procès concernant les droits féodaux, parce que c'est leur propre cause, & qu'on ne peut être à la fois partie & juge; on lui répondrait que messieurs du parlement sont en possession de juger les causes féodales, que c'est-là un des priviléges de leurs offices, une loi fondamentale à laquelle le roi même est *dans l'heureuse impuissance de donner atteinte.* Si l'insolent ne se rendait pas à l'évidence de ces raisons, on pourrait faire brûler son mémoire, & en tant que de besoin décréter sa personne de prise de corps.

On nous dit que dans la patrie de *Cicéron*, où le pouvoir de juger n'était attaché, ni à un certain état, ni à une certaine profession, il était permis à tout plaideur de récuser le juge qu'il croyait suspect, sans être même obligé de prouver la suspicion. *Sors & urna dant judices, licet exclamare: hunc nolo.* Cette liberté de récuser ses juges subsista encore sous les empereurs, comme je l'ai remarqué dans une loi du Code, rapportée dans un ancien *factum* qui m'est tombé par hasard sous la main. (*f*)

Mais les lois des Welches sont bien plus raisonnables que celles des Romains. Le juge révocable d'une justice de village, peut, en France, juger en première instance les causes féodales de son seigneur. (*g*) Un

(*f*) *Licet enim imperiali numine judex delegatus est, tamen quia sine suspicione omnes lites procedere nobis cordi est: Liceat ei qui suspectum judicem putat, eum recusare.* Loi XVI, au cod. tit. *De judiciis.*

(*g*) Ordonnance de 1667, tit. XXIV, art. XI.

conseiller au parlement, possesseur de fief, peut donc aussi juger en dernier ressort la cause féodale d'un autre seigneur.

Il est vrai qu'une ordonnance de *Louis XIV* statue (*h*) que le juge est récusable, s'il a, en son nom, un procès sur une question semblable à celle dont il s'agit entre les parties qui plaident devant lui ; parce que si le juge, possesseur de fief, n'a pas actuellement un procès au sujet des droits de son fief avec ses vassaux, il peut l'avoir dans la suite. Il est vrai qu'étant intéressé à donner gain de cause aux autres seigneurs qui plaident dans son tribunal, il établit une jurisprudence qui, en confirmant leurs droits, confirme les siens propres, & détourne ses vassaux de les contester.

Mais ce raisonnement n'est que captieux. L'usage est le plus sûr interprète des lois ; & l'usage de messieurs du parlement les autorise à être juges & parties dans les causes féodales, comme vous le prouverez, Monsieur, avec votre éloquence ordinaire, dans votre premier réquisitoire.

Je suis, avec la plus profonde vénération, &c.

(*h*) *Ibid.* art. V.

AUTRE LETTRE

D'UN BENEDICTIN DE FRANCHE-COMTÉ, AU MEME MAGISTRAT.

MONSIEUR,

C'EST un ufage ancien & facré dans notre province, que l'étranger libre ou le français d'une autre province, qui vient habiter dans nos terres pendant une année & un jour, devienne notre efclave au bout de cette année, & que toute fa poftérité demeure *entachée* du même opprobre.

Qu'une fille ferve n'hérite point de fon père, fi elle n'a pas rempli le devoir conjugal, la première nuit de fes noces, dans la hutte paternelle.

Que l'artifan ne puiffe tranfmettre à fes enfans la cabane qu'il a bâtie, & où ils font nés, le champ qu'il a acquis & payé du produit de fon travail, le lit même où ces enfans recueilleront fes derniers foupirs, s'ils n'ont pas toujours vécu avec lui fous le même toît, au même feu, & à la même table.

Que ces biens nous foient dévolus fans que nous foyons obligés de payer les dettes dont ils font affectés, le prix même que l'acquéreur auquel nous fuccédons pourrait en devoir au vendeur, &c. &c. &c.

Ce font-là, Monfieur, des propriétés bien facrées, puifqu'elles nous appartiennent ; ce font les priviléges des feigneurs féodaux de notre province, qui pour

cela a été nommée *francke*, comme les Grecs avaient donné aux furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire bon cœur.

Mais quel a été mon étonnement de voir que dans un édit du roi, du mois de février de la présente année 1776, portant suppression des jurandes, l'on ait érigé en loi cette fausse maxime de la philosophie moderne: *Le droit de travailler est le droit de tout homme; cette propriété est la première, la plus sacrée, & la plus imprescriptible, de toutes.*

De mauvais raisonneurs concluent de-là, que le fruit du travail d'un laboureur, ou d'un artisan, doit appartenir, après sa mort, à ses parens, & non à des moines.

Vous avez mérité, Monsieur, le titre de père de la patrie, en plaidant contre les édits qui supprimaient les corvées, & rendaient la liberté à l'industrie. Vous mériterez encore le titre de père des moines, en dénonçant à votre compagnie les détracteurs de la servitude.

C'est à vous seul qu'il est donné de démontrer que les paysans français ne sont pas faits pour avoir des propriétés.

Que chaque peuple a ses mœurs, ses lois, ses usages; que ces institutions politiques forment l'ordre public.

Les étrangers qui abordaient autrefois dans la Tauride, étaient égorgés par des prêtres aux pieds de la statue de *Diane*. En France, dans les terres de main-morte, les hommes libres qui y passent une année, doivent être esclaves d'autres prêtres.

Que les laboureurs suédois, anglais, suisses, & savoyards, soient libres, à la bonne heure; mais les

habitans des campagnes en France font faits pour être ferfs.

Dans le douzième fiècle cette fervitude était répandue dans tout le royaume, elle couvrait les villes comme les campagnes. Depuis long-temps elle ne fubfifte plus que dans quelques provinces; qu'eft-il réfulté de-là ? Les moines font riches dans les provinces où on leur a permis de conferver des ferfs. Dans les autres endroits où la fervitude a été abolie, des cités fe font élevées; le commerce & les arts fe font étendus; l'Etat eft devenu plus floriffant; nos rois plus riches, & plus puiffans. Mais les feigneurs châtelains & les gens d'églife font devenus plus pauvres; & le peuple devait-il être compté pour quelque chofe?

J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. * * *

Auteur du livre intitulé : Des vrais principes du gouvernement français.

Ferney, 20 juin 1777.

EN paffant tout d'un coup par-deffus les complimens & les remercîmens que je vous dois, Monfieur, je commence par vous avouer que *defpotique* & *monarchique* font tout jufte la même chofe dans le cœur de tous les hommes & de tous les êtres fenfibles. *Defpote*, *herus*, fignifie *maître*, & *monarque* fignifie *feul maître*,

ce qui eſt bien plus fort. Une mouche eſt monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore ; l'araignée eſt monarque des mouches, puiſqu'elle les empriſonne & les mange ; l'hirondelle domine ſur les araignées ; les pigrièches mangent les hirondelles : cela ne finit point. Vous ne diſconviendrez pas que les fermiers-généraux ne nous mangent : vous ſavez que le monde eſt ainſi fait depuis qu'il exiſte. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineuſement raiſon contre l'abbé *Mably*, & je vous en rends, Monſieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que le gouvernement monarchique eſt le meilleur de tous ; mais c'eſt pourvu que *Marc-Aurèle* ſoit le monarque : car, d'ailleurs, qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion, ou par cent rats ? Vous paraiſſez, Monſieur, être de l'avis de l'*Eſprit des lois*, en accordant que le principe des monarchies eſt *l'honneur*, & le principe des républiques *la vertu ;* ſi vous n'étiez pas de cette opinion, je ſerais de celle de M. le duc d'*Orléans* régent, qui diſait d'un de nos grands ſeigneurs : *c'eſt l'homme le plus parfait de la cour, il n'a ni humeur ni honneur ;* & je dirais au préſident de *Monteſquieu*, que s'il veut prouver ſa thèſe en diſant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe, & de toutes les dignités. On veut même être doge à Veniſe, quoique ce ſoit *vanitas vanitatum.* Au reſte, Monſieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Eſprit des lois*, & vous ne citez jamais à faux, comme lui ; ce qui eſt un point bien important : car ſi vous voulez vérifier les

citations de *Montesquieu*, vous n'en trouverez pas quatre de justes ; je m'en suis donné autrefois le plaisir. Je suis édifié, Monsieur, de la circonspection avec laquelle vous vous arrêtez dans le texte au règne de *Henri IV ;* tout ce que vous dites m'instruit, & je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie surtout de la manière dont vous pensez, & dont vous vous exprimez sur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal ; il est perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne ; il est abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite & à gauche : mais par une de nos contradictions françaises, il subsiste dans toute son horreur derrière mon potager, dans les vallées du mont Jura ; & douze mille esclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'insolence de ne vouloir être que sujets du roi, & non serfs & bêtes de somme appartenans à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Besançon, attendu que plusieurs conseillers de grand'chambre ont des terres où la main-morte est en vigueur, malgré les édits de nos rois ; tant la jurisprudence est uniforme chez nous. Enfin votre livre m'instruit & me console, j'en chéris la méthode & le style. Vous n'écrivez point pour montrer de l'esprit, comme fait l'auteur de l'*Esprit des lois* & des *Lettres persanes ;* mais vous vous servez de votre esprit pour chercher la vérité. Jugez donc, Monsieur, si je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage ; jugez si je le lis avec délices, & si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime & la plus sensible reconnaissance, &c.

AUX

AUX AUTEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE. (*)

A Cirey, ce 20 feptembre 1736.

MESSIEURS,

UN homme de bien, nommé *Rouffeau*, a fait imprimer dans votre journal une longue lettre fur mon compte, où par bonheur pour moi il n'y a que des calomnies, & par malheur pour lui il n'y a point du tout d'efprit. Ce qui fait que cet ouvrage eft fi mauvais, c'eft, Meffieurs, qu'il eft entièrement de lui; *Marot*, ni *Rabelais*, ni d'*Ouville*, ne lui ont rien fourni; c'eft la feconde fois de fa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réuffit pas quand il invente. Son procès avec M. *Saurin* aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui, que quoiqu'il travaille beaucoup fes ouvrages, cependant ce n'eft pas encore un auteur affez *châtié*.

Il a été retranché de la fociété depuis long-temps, & il travaille tous les jours à fe retrancher du nombre des poëtes par fes nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi, on fait bien que fon témoignage n'eft plus recevable nulle part; à l'égard de fes vers, je fouhaite aux honnêtes gens qu'il attaque, qu'il continue à écrire de ce ftyle. Il vous a fait,

(*) Extrait du tome XXIV, pag. 152 & fuiv.

Meſſieurs, un fort inſipide roman de la manière dont il dit m'avoir connu. Pour moi, je vais vous en faire une petite hiſtoire très-vraie.

Il commence par dire que des dames de ſa connaiſſance le menèrent un jour au collége des jéſuites où j'étais penſionnaire, & qu'il fut curieux de m'y voir, parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette viſite, parce que ſon père avait chauſſé le mien pendant vingt ans, & que mon père avait pris ſoin de le placer chez un procureur, où il eût été à ſouhaiter pour lui qu'il eût demeuré, mais dont il fut chaſſé pour avoir déſavoué ſa naiſſance. Il pouvait ajouter encore que mon père, tous mes parens, & ceux ſous qui j'étudiais, me défendirent alors de le voir; & que telle était ſa réputation, que quand un écolier feſait une faute d'un certain genre, on lui diſait, vous ſerez un vrai *Rouſſeau*.

Je ne ſais pas pourquoi il dit que ma phyſionomie lui déplut; c'eſt apparemment parce que j'ai des cheveux bruns, & que je n'ai pas la bouche de travers.

Il parle enſuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans, pour le prix de l'académie françaiſe. Il eſt vrai que ce fut M. l'abbé du *Jarry* qui remporta le prix; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne, mais le public ne ſouſcrivit pas au jugement de l'académie. Je me ſouviens qu'entr'autres fautes aſſez ſingulières dont le petit poëme couronné était plein, il y avait ce vers,

Et des pôles brûlans, juſqu'aux pôles glacés.

Feu M. de *la Motte*, très-aimable homme & de beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé du *Jarry*; & quand on lui reprochait ce jugement (*) & surtout le vers du *pôle glacé* & du *pôle brûlant*, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'académie des sciences & non de l'académie française; que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlans, & qu'enfin l'abbé du *Jarry* était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de *Rousseau* m'a conduit, & je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai vers l'an 1720 une dame de la cour de France, qui allait en Hollande. *Rousseau* peut dire tant qu'il lui plaira que j'allai à la suite de cette dame: un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; *Rousseau* prétend que j'y entendis la messe très-indévotement, & qu'il apprit avec horreur cette indécence, de la bouche de M. le comte de *Lanoy;* car il a cité toujours de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévot à la messe. M. le comte de *Lanoy* dit cependant que *Rousseau est un menteur*, *qui*

(*) La Motte présidant aux prix
Qu'on distribue aux beaux esprits,
Ceignit de couronnes civiques
Les vainqueurs des jeux olympiques.
Il fit un vrai pas d'écolier,
Et prit, aveugle Agonothète,
Un chêne pour un olivier,
Et du Jarry pour un poëte.

Cette note est ajoutée.

se sert de son nom très-mal à propos pour dire une impertinence. Je ne parlerai pas ainsi. Il se peut, encore une fois, que j'aie eu des distractions à la messe; j'en suis très-fâché, Messieurs. Mais de bonne-foi est-ce à *Rousseau* à me le reprocher? Trouvez-vous qu'il soit bien convenable à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuses, à l'auteur des couplets infames contre ses bienfaiteurs & ses amis, à l'auteur de la Moïsade, &c. de m'accuser d'avoir causé dans une église il y a seize ans? Le pauvre homme! suivons, je vous en prie, la petite histoire.

Premièrement, il dit qu'il me présenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité est un peu forte. Il est plus vraisemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc je le vis à Bruxelles. Il assure que je débutai par lui faire lire le poëme de la Henriade; & il me reproche beaucoup, je ne sais sur quel fondement, d'avoir pris dans ce poëme le parti du meilleur des rois & du plus grand-homme de l'Europe, contre des prêtres qui le calomnièrent, & qui le persécutaient. J'en demeure d'accord; *Rousseau* sera pour ces derniers, & moi pour *Henri IV*.

Il a été fort surpris, dit-il, que j'aie substitué l'amiral de *Coligni* à *Rosni*. Notre critique, Messieurs, n'est pas savant dans l'histoire : ces petites balourdises arrivent souvent à ceux qui n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des mots. L'amiral de *Coligni* était le chef d'un parti puissant sous *Charles IX*. Il fut tué lorsque *Rosni* n'avait que treize ans. *Rosni* fut depuis

ministre & favori d'*Henri IV*. Comment donc se pourrait-il faire que j'aie retranché de la Henriade ce *Rosni* pour y substituer l'amiral de *Coligni*? Le fait est que j'ai mis *Duplessis-Mornay* à la place de *Rosni*. *Rousseau* ne sait peut-être pas que ce *Duplessis-Mornay* était un homme de guerre, un savant, un philosophe rigide, tel en un mot qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre; mais il faut passer à un simple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choses plus essentielles.

Vous allez voir, Messieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute sa vie; & vous serez surpris que *Rousseau* ne sache pas même calomnier. L'origine de sa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne*, (ce sont ses termes,) à M. le duc d'*Aremberg*. Je ne sais pas ce qu'il entend par *une manière indigne*. Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, & qu'il fesait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très-digne. Mais je n'en parlai point du tout; & pour le confondre sur cette sottise comme sur le reste, voici la lettre que je reçois dans le moment de M. le duc d'*Aremberg*.

Anguien, ce 8 septembre 1736.

» Je suis très-indigné, Monsieur, d'apprendre que
» mon nom est cité dans la Bibliothèque sur un article
» qui vous regarde. On me fait parler très-mal à
» propos & très-faussement, &c. Je suis, Monsieur,
» votre très-humble & très-obéissant serviteur

LE DUC D'AREMBERG.

Voyons s'il ſera plus heureux dans ſes autres accuſations. Je lui récitai, dit-il, une épître contre la religion chrétienne. Si c'eſt la Moïſade dont il veut parler, il ſait bien que ce n'eſt pas moi qui l'ai faite. Il aſſure qu'à la police de Paris j'ai été appelé en jugement pour cette épître prétendue. Il n'y a qu'à conſulter les regiſtres; ſon nom s'y trouve pluſieurs fois, mais le mien n'y a jamais été. *Rouſſeau* voudrait bien que j'euſſe fait quelqu'ouvrage contre la religion, mais je ne peux me réſoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour venir à bout de ſes ennemis, & je conviens qu'il a cherché cette dernière reſſource.

Rouſſeau ſujet au camouflet
Fut autrefois chaſſé, dit-on,
Du théâtre à coups de ſifflet,
De Paris à coups de bâton;
Chez les Germains chacun ſait comme
Il s'eſt garanti du fagot;
Il a fait enfin le dévot,
Ne pouvant faire l'honnête-homme.

Ce n'eſt pas aſſez de faire le dévot pour nuire; il y faut un peu plus d'adreſſe : je remercie DIEU que *Rouſſeau* ſoit auſſi mal adroit qu'hypocrite. Sans ce contrepoids, il eût été trop dangereux.

Les prétendus ſujets de la prétendue rupture de ce galant-homme avec moi, ſont donc : que j'ai eu des diſtractions à la meſſe; que je lui ai récité des vers dans le goût de la Moïſade; & que j'ai parlé de lui, en termes peu reſpectueux, à M. le duc d'*Aremberg*. Hé

bien, Meſſieurs, je vais vous dire les véritables ſujets de ſa haine; & je conſens, ce qui eſt bien fort, d'être auſſi déshonoré que lui, ſi j'avance un ſeul mot dont on puiſſe me démentir.

Il récita à cette dame que j'avais l'honneur d'accompagner, & à moi, je ne ſais quelle allégorie contre le parlement de Paris, ſous le nom de *Jugement de Pluton;* pièce bien ennuyeuſe, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général & contre ſes juges, & qui finit par ces vers, autant qu'il m'en ſouvient :

> Et que leur peau ſur ces bancs étendue,
> Serve de ſiége à tous leurs ſucceſſeurs.

Ces derniers vers ſont copiés d'après l'épigramme de M. *Boindin* contre *Rouſſeau*, laquelle eſt connue de tout le monde; la différence qui ſe trouve entre l'épigramme & les vers de *Rouſſeau*, c'eſt que l'épigramme eſt bonne.

Il récita enſuite un ouvrage, dont le titre n'eſt pas la preuve d'un bon eſprit ni d'un bon cœur. Ce titre eſt *la Palinodie*. Il faut ſavoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de *Noailles* alors comte d'*Ayen*. Dans cet ouvrage il diſait:

> Oh qu'il chanſonne bien!
> Serait-ce point Apollon Delphien?
> Venez, voyez, tant a beau le viſage,
> . . . .
> C'eſt il ſans faute.

Cette pièce écrite toute de ce goût, fut ſifflée comme vous le croyez bien; cependant M. le duc de *Noailles*

le protégea en le méprisant, & daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps? Il écrivit une lettre sanglante contre son bienfaiteur. Cette lettre parvint jusqu'à M. de ***. Je ne dis rien que ce seigneur ne puisse attester; & j'ajoute qu'il poussa la grandeur d'ame jusqu'à oublier l'ingratitude de ce poëte.

Rousseau hors de France, fit son ode de la Palinodie. Il avait raison, assurément, de désavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la Palinodie eût été meilleure. Malheureusement pour lui, toute la Palinodie consistait à dire du mal de son bienfaiteur. M. le maréchal de *Villars*, ami de ce seigneur offensé, averti d'ailleurs de l'insolence de *Rousseau*, en écrivit à M. le prince *Eugène*, & lui manda en propres mots : *J'espère que vous ferez justice d'un *** qui n'a pas été assez puni en France.* Cette lettre, jointe aux ingratitudes dont *Rousseau* payait les bienfaits de M. le prince *Eugène*, lui attira une disgrace totale auprès de ce prince. Voilà, Messieurs, l'origine de tout ce que *Rousseau* a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avait fait frapper ce coup; que c'était moi qui avait averti messieurs les maréchaux de *Villars* & de ***. Cependant il est très-vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il est aisé de le savoir des personnes que le sang & l'amitié attachaient à M. le maréchal de *Villars*. La lettre avait été écrite à M. le prince *Eugène*, avant même que *Rousseau* m'eût lu cette mauvaise ode de la Palinodie; & quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que son but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore, avec une franchise que j'ai eue toute ma vie, que ses nouveaux ouvrages

ne me plaiſaient pas, & qu'il paſſerait ſeulement pour avoir perdu ſon talent & conſervé ſon venin. Le public a juſtifié ma prédiction; & *Rouſſeau* me hait d'autant plus, que je lui ai dit une vérité qui ſe confirme tous les jours.

C'était aſſez qu'il m'eût flatté quelques jours, pour qu'il fît des vers contre moi; il en fit donc & même de très-plats. Il eſt vrai qu'enfin dans une épître contre la calomnie, compoſée il y a trois ans, je n'ai pu m'empêcher, après avoir montré toute l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en eſt ſi coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit,

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominie, &c.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public. Je n'ai fait que ſuivre l'exemple de M. de *la Motte*, le plus modeſte de tous les hommes, qui avait dit de *Rouſſeau :*

Connais-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe où préſide
La calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide audace,
En ſecret ſur ceux qu'il embraſſe

Cherche à diſtiller ſon venin;
Lui dont les larcins ſatiriques
Craints des lecteurs les plus ciniques,
Ont mis tant d'horreur ſous nos yeux?
Cet infame, ce fourbe inſigne,
Pour moi n'eſt qu'un eſclave indigne,
Fût-il ſorti du ſang des Dieux.

Qui croirait, Meſſieurs, que *Rouſſeau* oſe ſe plaindre aujourd'hui, que ce ſoit lui qui ſoit le calomnié? Permettez-moi de vous faire ſouvenir ici d'un trait de l'ancienne comédie italienne. *Arlequin* ayant volé une maiſon, & ne trouvant pas enſuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute ſa force. *Rouſſeau* ſuppoſe premièrement que mon épître ſur la calomnie eſt adreſſée à la reſpectable fille de M. le baron de *Breteuil*, un de ſes premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'eſt pas à une des filles de M. le duc de *Noailles*, ou de M. *Rouillé*, ou de M. le maréchal de *Tallard*? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, & qu'il n'ait forcé à le chaſſer? Je veux que cette épître ſoit adreſſée à la fille de M. le baron de *Breteuil*, mariée à un homme de la plus grande naiſſance de l'Europe, & illuſtre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de ſon génie & de ſon ſavoir, qu'elle veut en vain cacher; cela ne ſervira qu'à faire voir combien *Rouſſeau* eſt hardi dans le crime, & impudent dans le menſonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il n'a jamais fait des vers contre feu M. de *Breteuil*. Voulez-vous ſavoir, Meſſieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat ſi impudemment? de la propre perſonne à qui il a eu la folie de l'avouer, & de cette reſpectable dame, la fille même de M. de *Breteuil*, qui le ſait comme moi, & ſous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs ſi connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de *Breteuil;* il a beau avoir adreſſé à ce ſeigneur une très-mauvaiſe épître en vers; qu'eſt-ce que cela prouve? que M. le baron de *Breteuil* était indulgent, & que ſon domeſtique pouſſe

l'impudence au comble. Eſt-ce donc la ſeule fois qu'il a écrit pour & contre ſes bienfaiteurs? N'a-t-il pas appelé M. de *Francine* un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne ſatire de la Francinade? Il avait fait cette ſatire, parce que tous ſes opéra ſifflés avaient été mis au rebut par M. de *Francine;* & il l'appela depuis homme divin, parce que dans une quête que madame de *Bouzoles* eut la bonté de faire pour *Rouſſeau* lorſqu'il était en Suiſſe, M. de *Francine* eut la généroſité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*, un cinquième de compte-fait; car j'avais donné quatre louis pour mon aumône à *Rouſſeau.*

En vérité il a grand tort de me vouloir du mal; car outre la liaiſon qui était entre mon père & le ſien, j'ai actuellement un valet de chambre qui eſt ſon proche parent & qui eſt très-honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous les jours pardon des mauvais vers que fait ſon parent.

Eſt-ce ma faute, après tout, ſi *Rouſſeau* a eu autrefois des coups de bâton du ſieur *Pécourt*, dans la rue Caſſette, pour avoir fait & avoué ces couplets qui ſont mentionnés dans ſon procès criminel?

Que le bourreau par ſon valet
Faſſe un jour ſerrer le ſifflet,
De Bertin & de ſa ſéquelle;
Que Pécourt qui fait le ballet
Ait le fouet aux pieds de l'échelle, &c.

Eſt-ce ma faute, s'il ſe plaignit d'avoir reçu cent coups de canne de M. de *la Faye;* s'il s'accommoda

avec lui, par l'entremiſe de M. de *la Contade*, pour cinquante louis qu'il n'eut point; s'il calomnia M. *Saurin;* s'il fut banni par arrêt à perpétuité; s'il eſt en horreur à tout le monde; ſi enfin (ce qui le fâche le plus) il a rimé longuement des fadaiſes ennuyeuſes; s'il a fait les Aïeux chimériques, le Café, la Ceinture magique &c.? Je ne ſuis pas reſponſable de tout cela.

Il s'eſt aſſocié, pour rendre ſa cauſe meilleure, avec l'abbé *Desfontaines*, auteur d'un ouvrage périodique qui vous eſt connu; & cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il eſt bon que vous ſachiez, Meſſieurs, que cet abbé eſt un homme que j'ai, en 1724, tiré de bicêtre, où il était renfermé pour le reſte de ſes jours. C'eſt un fait public. J'ai encore ſes lettres, par leſquelles il avoue qu'il me doit l'honneur & la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en Anglais un Eſſai ſur l'épopée, il le mit en français. Sa traduction a été imprimée à Paris. Il eſt vrai qu'il y avait autant de contre-ſens que de lignes. Il y diſait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens*, par ces mots, *faim dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui ſignifie *gâteau*, fut pris par lui pour *Cacus*, & les Troyens pour des vaches. Je corrigeai ſes fautes, & je fis imprimer ſa traduction à la ſuite de la Henriade, en attendant que j'euſſe le loiſir de faire mon Eſſai ſur l'épopée en français; car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaiſe, qui eſt très-différent du nôtre. Enfin, quand j'eus achevé mon ouvrage, je le mis à la ſuite de ma

Henriade en France. L'abbé *Desfontaines* ne me pardonna point d'avoir ufé de mon bien. Il s'avifa depuis ce temps-là de vouloir décrier la Henriade & moi. Je ne lui répondrai pas, & je ne décrierai certainement pas fes vers. Il en a fait un gros volume; mais perfonne n'en fait rien, j'en ignore moi-même le titre. Pour fa perfonne, elle eft un peu plus connue.

Enfin, Meffieurs, voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis : ainfi quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi, dites hardiment qu'ils font de *Rouffeau ;* quand vous verrez de mauvaifes critiques en profe, ce fera de l'abbé *Desfontaines*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE TOMBEAU

DE LA SORBONNE.

1753.

LORSQUE la forbonne était occupée à cenfurer des livres de phyfique, de philofophie, & de jurifprudence, & qu'on croyait que fes difparates étaient au comble ; un nouvel orage porta fon vaiffeau fans gouvernail d'un autre côté, & le fit donner dans un écueil qui l'a fracaffé fans reffource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut foutenir une thefe pendant dix heures de fuite. Un jeune bachelier de beaucoup d'efprit,

fort instruit, & qui fait grand usage des bons auteurs, se proposa de soutenir cette thèse à son tour; c'était l'abbé de *Prades*, homme de condition, neveu de M. de *la Valette* maréchal de camp, assez connu par les services qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme qui n'avait d'autre intention que de percer dans le monde, & de faire son chemin dans l'Eglise comme les autres, porta d'abord selon l'usage sa thèse manuscrite à examiner au professeur *Hock*, qui devait être son président, au syndic *Dugard* chanoine de Notre-Dame, au chanoine de Saint-Benoit *l'Anglé*, grand-maître des études, qui l'examinèrent scrupuleusement, l'approuvèrent, la munirent de leur seing selon les formalités d'usage, après quoi elle fut imprimée, & le candidat en distribua quatre cents cinquante exemplaires aux autres docteurs, plusieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs il y a encore des censeurs au nombre de douze, le bachelier leur porta sa thèse imprimée; aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de censure; il la soutint enfin le 18 novembre 1751, avec l'approbation universelle; les censeurs signèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondans donnent en pareil cas. M. l'abbé de *Prades* allait être reçu licencié, & même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus distingué. Il n'avait qu'un seul reproche à se faire, c'était de s'être laissé emporter au zèle aveugle de la sorbonne contre quelques opinions de messieurs de *Buffon* & de *Montesquieu*, qu'il qualifia trop durement: il s'exposait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la sorbonne

dût le punir d'avoir pris sa défense avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace & la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solemnité, dont elle seule devait répondre, & qui était devenue son propre ouvrage selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savans entreprit il y a quelques années le dictionnaire de l'Encyclopédie. Tout le public, & en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le dictionnaire de Trévoux, qu'on achetait, faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance & les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce dictionnaire de Trévoux, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'Encyclopédie ils la décrièrent ; mais sitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler : ils se proposèrent pour la théologie & pour la morale ; on ne voulut ni d'une théologie, ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très-bien que cela seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent mille écus aux jésuites ? Ceux-ci étant éconduits font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'Encyclopédie, & pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances, en se servant de leur cri de guerre, *à l'impiété !* Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux

celui du public, si on avait eu affaire à des supérieurs instruits ; mais on avait affaire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici avec toute la France combien il est triste & honteux que cet homme si borné ait succédé aux *Fénelons* & aux *Bossuets* ; il a la feuille des bénéfices : c'est un ministre. Le clergé de France est à ses ordres, il l'a avili & bouleversé ; c'est lui qui est l'auteur de cette entreprise des *billets de confession*, qui a tant fait rire l'Europe ; lui seul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume, en rendant l'ordre de Saint-Louis susceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien, ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal ; il est continuellement entouré de délateurs.

Un prêtre de cette espèce, nommé *Millet*, connu pour tel dans Paris, homme qui nourrit la duplicité & l'infamie de l'espionnage sous les apparences de la douceur & de la dévotion, fut l'organe dont on se servit pour persuader à l'ancien évêque de Mirepoix que l'Encyclopédie était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatisme fut poussé au point qu'on obtint un arrêt du conseil pour supprimer l'ouvrage. Enfin, grâces aux soins des plus dignes ministres & des plus éclairés magistrats, la France ne fut point privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe ; il n'en coûta que quelques changemens de peu de conséquence. Le livre continue à s'imprimer avec succès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a cessé de lui faire. Les jésuites furent confondus, & n'en furent, comme on le croira aisément, que plus implacables. Il s'agissait de leur intérêt, & de ce qu'ils imaginaient être leur gloire,

gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du dictionnaire de Trévoux.

Il faut savoir que parmi les principaux associés qui travaillaient à l'Encyclopédie, il y en a très-peu qui soient théologiens : ils avaient prié l'abbé de *Prades* de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude : il en donna en effet plusieurs, tels que celui de *certitude*, dans lequel la philosophie la plus sage sert de base à la théologie la plus exacte. Que font alors les jésuites ? la thèse de cet abbé tombe entre leurs mains : il est aisé de trouver par-tout des héréfies; on en trouverait dans l'*oraison dominicale;* & si quelqu'un disait aujourd'hui pour la première fois, *ne nous induisez point en tentation*, il suffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jésuites répandent le bruit par leurs fidelles émissaires, que la thèse de l'abbé de *Prades* est impie, que c'est l'ouvrage de tous les auteurs de l'Encyclopédie, que c'est un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les pères, exclus de la faculté, y entretiennent toujours des intelligences, comme on fait dans une ville ennemie qu'on veut surprendre : ils s'adressent à un vieux docteur nommé *le Rouge*, ancien syndic & approbateur de leur journal de Trévoux, & leur créature. Le père *Dupré* lui dit : Il faut dénoncer à la Sorbonne la thèse qu'on y a soutenue. *Le Rouge* représente au père *Dupré* & aux autres, quelle honte ce serait pour lui, & quel affront à la sorbonne d'accuser d'impiété une thèse devenue celle de tout le corps par ses statuts. Les jésuites insistent, ils tronquent & tordent des propositions ; ils donnent par écrit à *le Rouge*, ce qui regarde les guérisons opérées par JESUS-CHRIST :

Vous voyez, difent-ils, qu'on les compare à celles d'*Efculape*. Hélas! mes pères, répond l'abbé *le Rouge*, on ne dit là que ce que j'ai dit moi-même dans mon traité dogmatique fur les miracles, & ce qu'a foutenu le docteur dom *la Tafte* bénédictin évêque de Bethléem, & cent autres docteurs : ils prétendent que tout ce qui diftingue les guérifons opérées par JESUS-CHRIST, c'eft qu'elles ont été prédites ; que c'eft ce qui difcerne feul les opérations de DIEU d'avec celles qu'on impute à d'autres puiffances ; que toute l'antiquité & la Bible même atteftent les miracles des enchanteurs & des démons ; qu'on a cru aux miracles d'*Efculape*, de *Vefpafien*, d'*Apollonius* de Thiane, ainfi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'affurer la miffion de JESUS-CHRIST, & de diftinguer fes miracles, que de recourir aux prophéties ; c'eft la feule manière même dont la forbonne & vous, avez réfuté les miracles de Saint-Médard.

Les jéfuites ne fe rendirent point à ces argumens *ad hominem*. Le père *Dupré* dit à *le Rouge* : Vous devez favoir qu'on peut aifément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne fongeons qu'aux mots & point aux chofes ; voilà les mots d'*Efculape* & de JESUS-CHRIST. La thèfe dans un autre endroit fait des difficultés fur la chronologie des Hébreux ; vous m'allez encore dire que tous les favans de l'Europe font ces difficultés : il n'importe. Il eft dit dans la thèfe que la loi de *Moïfe* n'admet que des récompenfes & des peines temporelles ; on fait que rien n'eft plus vrai, mais on peut en inférer que *Moïfe* ne connaiffait pas l'immortalité de l'ame. Mais, mon père, remarquez qu'il dit un peu plus bas, dans

ſa thèſe, que *Moïſe* connaiſſait l'immortalité de l'ame, & même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela eſt embarraſſant, répondit le père *Dupré:* mais vous ne mettrez pas cela dans l'extrait.

Il eſt dit ſurtout, continue le jéſuite, que le droit d'inégalité eſt un droit barbare qui n'eſt que le droit du plus fort; voilà qui intéreſſe les puiſſances ſéculières : l'abbé de *Prades* doit être condamné en parlement comme en ſorbonne, & paſſer ſa vie entre quatre murailles! Ah! c'eſt trop, mes Pères; vous portez trop loin l'emportement & la vengeance. Comment peut-on prendre pour le ſyſtème de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter? quoi, vous n'avez pas lu la thèſe? ne la lira-t-on pas? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'eſt le ſyſtème damnable & horrible de *Hobbes*? ne le réduit-il pas en poudre? N'importe, encore une fois, dirent les jéſuites, perſonne ne lit une thèſe, & tout le monde lira les propoſitions qui ſeront condamnées; & on mettra l'abbé de *Prades* dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé *le Rouge* frémit d'horreur. Il voulut répliquer; mais on lui ferma la bouche, en lui diſant: Monſeigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut: obéiſſez. *Le Rouge* s'en alla, incertain encore de ce qu'il devait faire; mais en peu de temps les jéſuites furent le déterminer.

Cependant les jéſuites dans leur collége font ſoutenir une thèſe dans laquelle ils traitent l'abbé de *Prades*, docteur de ſorbonne, d'impie & de perturbateur du repos public. Ils ſe répandent dans tout Paris, ils minent ſous terre, & font une guerre offenſive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but, qui eſt que la ſorbonne ſe diviſe. Quelques janſéniſtes

intéressés à soutenir les miracles de M. *Pâris*, sachant bien que ces miracles n'ont pas été prédits, se joignent aux jésuites mêmes. On parle aux magistrats, aux évêques, à l'archevêque de Paris ; & tout cela parce que le dictionnaire de l'Encyclopédie vaut mieux que le dictionnaire de Trévoux. Le délateur *Millet* assure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de *Prades* n'est que l'organe des auteurs de ce dictionnaire ; c'est ainsi qu'une indigne jalousie d'auteurs détruit sans ressource la fortune d'un homme de qualité, & le couvre de flétrissures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la sorbonne, qu'il faut absolument qu'elle condamne la thèse.

Depuis le 2 décembre 1751 jusqu'au 15, on s'assemble en sorbonne. Les émissaires des jésuites, *le Rouge* en chancelant encore, *Gaillande* en homme furieux, demandent vengeance : de quoi ? d'une thèse que la sorbonne doit avouer pour sienne. Ils demandent que ce corps se déshonore à jamais. Il faut que cette sorbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un seul mot de la thèse, laquelle elle a examinée pendant quatre jours, laquelle elle a fait soutenir, laquelle elle a approuvée, & qui est son propre ouvrage ; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a soutenu un système complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu, c'est dans ce cul-de-sac que la cabale des jésuites & un théatin ont poussé la sorbonne qui s'en aperçoit bien aujourd'hui, & qui en gémit, mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux & des plus éclairés, l'abbé *le Gros*, chanoine de la sainte-chapelle, excellent théologien, alla pendant ce temps représenter à

l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité & le ſcandale de cette conduite, qu'on allait couvrir la ſorbonne d'un opprobre éternel, qu'on perdait un jeune homme innocent, que ſa thèſe était très-raiſonnable, & qu'il ſe croyait, lui, obligé en conſcience & en honneur, de prendre le parti de l'abbé de *Prades;* que c'était en effet ſecourir la ſorbonne qui s'allait perdre en ſe condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en ſorbonne, & le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà ſur quel ton il parle, & comment il uſe de ſon crédit. M. *le Gros* eut pourtant le courage d'aller à ces aſſemblées tumultueuſes; il y parla avec ſageſſe, & fut ſecondé d'environ quarante docteurs qui ſavent le latin, qui avaient lu la thèſe, & qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déiſtes*, s'écria l'incenſé *Gaillande.* On l'obligea à demander pardon en pleine aſſemblée, de ces paroles qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu ſoin de faire venir plus de cent moines qui n'avaient jamais lu la thèſe, & qui opinaient contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de *Prades* demandait d'être admis & entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ſes défenſes, attendu que cela eſt de droit commun. Mais la foule des moines envoyés par l'évêque de Mirepoix & par les jéſuites, fit paſſer l'avis contraire, ce qui n'eſt pas ſans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix : il lui offre de ſe rétracter s'il s'eſt ſervi d'expreſſions qui puiſſent ſouffrir un ſens odieux. C'eſt aſſurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet ſa grâce, en cas qu'il diſe que ce ſont les auteurs de l'Encyclopédie qui ont fait ſa thèſe.

L'abbé de *Prades* répondit à l'évêque de Mirepoix : ,, Comment voulez-vous que je me rende coupable ,, d'une impoſture ſi lâche ? Il y a huit ans que j'étudie ,, la théologie. Ma thèſe, vous le ſavez, n'eſt que le ,, précis d'un ouvrage que j'ai fait en faveur de la ,, religion chrétienne : les auteurs de l'Encyclopédie ,, ne ſavent point la théologie ; ils n'ont vu ni mon ,, ouvrage ni ma thèſe : pouvez-vous vous livrer à la ,, fureur de leurs ennemis au point de me propoſer, ,, ſans rougir, la manœuvre indigne que vous ,, exigez ? ,, Que répond Mirepoix à ces paroles ? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie enſuite des émiſſaires chez l'abbé de *Prades* pour lui conſeiller de s'enfuir. Enfin il oſe demander au roi une lettre de cachet contre lui : mais comment s'y prend-il pour l'obtenir ? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de *Prades* a ſoutenu en ſorbonne une autre thèſe que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de *Prades* avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix & à l'archevêque de Paris, firent ouvrir les yeux à toute la cour ; on fut ſurpris, en les liſant, d'apprendre que la thèſe qui feſait tant de bruit, était la même que celle qui avait été approuvée en ſorbonne, & ſoutenue dix heures de ſuite en ſa préſence. On fut indigné en même temps, qu'on eût oſé porter la calomnie juſqu'à vouloir perſuader au roi que l'abbé de *Prades* avait ſubſtitué une mauvaiſe thèſe à celle qui avait été approuvée. Le roi inſtruit de la vérité, fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme en abuſant de ſon autorité. Ainſi par cet odieux artifice, ſi ces lettres n'avaient point été envoyées à la

cour, un théatin calomniateur réduisait un roi aimé de son peuple à être le persécuteur d'un innocent.

Enfin la sorbonne s'assemble pour la quatorzième fois : un nommé *Grageon*, vicaire de Saint-Roch, docteur de Navarre, s'entretenant avec le docteur *Foucher* dans la salle avant l'assemblée, *Foucher* dit à *Grageon* ces propres mots : ›› Je vous avoue que je ›› suis bien embarrassé ; cette thèse est d'un latin extraor- ›› dinaire que je n'entends pas ; elle roule sur des points ›› historiques que je n'ai jamais étudiés. Comment ›› puis-je la condamner ? Je ne l'entends pas plus que ›› vous, lui dit *Grageon* ; je ne l'ai lue, ni ne la lirai ; ›› il faut bien que je la condamne : je vous conseille ›› d'en faire autant. ››

Enfin la salle se garnit ; on opine : le docteur *Tamponnet* éleve sa voix, & commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre, & que la religion chrétienne est renversée.

M. *Digotrets*, le plus savant homme de la faculté, & le meilleur logicien, dit : Messieurs, permettez-moi de vous dire que pour bien entendre cette thèse, il faut un peu de connaissances & de réflexion ; c'est le systême de religion depuis la création du monde jusqu'à nos jours ; systême où les raisonnemens sont par-tout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette savante thèse, & il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé de répréhensible. Il faut revenir aux voix & motiver son avis, sans quoi nous allons nous déshonorer. *Grageon* prit alors la parole & dit : Vous avez lu cinq fois la thèse, & vous n'y avez point trouvé d'erreur ? Moi je ne l'ai lue qu'une fois & j'y ai trouvé cent impiétés.

Foucher, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de *Grageon*, ne put s'empêcher de dire avec indignation : Monſieur, comment pouvez-vous affirmer devant la ſorbonne que vous avez lu la thèſe, vous qui m'avez dit il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue? Eh! comment pouvez-vous, répliqua *Grageon* à *Foucher*, abuſer publiquement de la confidence que je vous ai faite en particulier? vous êtes un traître. Vous êtes un menteur, dit *Foucher*. *Grageon* fend la preſſe, & prend *Foucher* par le collet; ils ſe donnent pluſieurs coups de poing en pleine ſorbonne ; on ſe met entre deux. Le docteur *Gervaiſe*, grand-maître de la maiſon de Navarre, les ſépare avec peine; cette ſcène ne peut ſe paſſer ſans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà & là dans la ſalle, firent venir les voiſins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils diſent qu'on s'égorge; les autres que le feu a pris dans la ſorbonne : plus de deux mille hommes aſſiégent la porte en moins d'un quart-d'heure.

Les docteurs, honteux de cette ſcène, reprennent à la fin leurs eſprits. On fait faire ſilence, on procède avec plus de règles; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la preſſe du peuple; il ſe fait ouvrir. Meſſieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens ſeulement donner ma voix : je ſuis de l'avis de *Tamponnet*. Ayant dit ces mots, il ſe retire. L'aſſemblée auparavant prête à en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la ſorbonne, qu'un autre docteur vient diverſifier la ſcène par une abſurdité que les ſavans de

l'Europe ne croiront pas. Mais s'il eſt permis d'atteſter DIEU dans une affaire auſſi contemptible, on prend ici DIEU à témoin, que dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne ſoit dans la plus exacte vérité.

Duport d'Auville, ſupérieur de la communauté des philoſophes de Saint-Sulpice, arrive avec une traduction de *Locke* dans ſa poche ; il montre ce livre : „ Voilà l'athée, dit-il, dans lequel l'abbé de *Prades* „ a pris ſa thèſe impie. Le précis du chapitre de „ *Locke* ſur les idées innées eſt dans la thèſe ; & on „ ſait aſſez que s'il n'y a point d'idées innées, il n'y a „ point de religion chrétienne. „

Qu'eſt-ce que les idées innées, ſe diſaient pluſieurs docteurs les uns aux autres? Les plus inſtruits expliquèrent la choſe. Ils firent ſouvenir que les idées innées étaient du ſyſtème de *Deſcartes ;* que ces idées innées avaient été condamnées par la ſorbonne entière, dès que ce ſyſtème avait paru, & qu'alors elles paſſèrent en ſorbonne, comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles ſoient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que *Locke* a démontré l'abſurdité de ce ſyſtème des idées innées par les meilleures raiſons ; & qu'enfin *Locke* n'était point un athée. Malgré les raiſonnemens invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé à la pluralité des voix qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des ſens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de *Prades* eſt conſeillé de s'adreſſer à des membres du parlement, & d'implorer leur juſtice. Il demanda audience au

procureur-général. Ce magiſtrat lui propoſa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. M. *le Fevre d'Ormeſſon*, avocat-général, l'interrogeait, & rendait ſes réponſes à la grand'chambre On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de *Prades* eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de ſon haut, quand ce magiſtrat lui ſoutint dans le parquet, que c'eſt une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant ſon ami; mais cette fois-là il lui parla durement & en maître, ſoit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jéſuites avaient excité, ſoit par quelqu'autre raiſon qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps le théologien avec l'abbé de *Prades*, & l'accuſa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèſe approuvée par la ſorbonne eſt devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de *Prades* abſous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de *Prades* l'inimitié du ſieur d'*Ormeſſon*. Celui-ci attendait pour l'accabler que la ſorbonne eût achevé l'ouvrage que les jéſuites & l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient preſcrit.

La ſorbonne, le 15 décembre, conſomma ſa honte. Elle proſcrivit ſa thèſe, ſon propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propoſitions qu'il fallut tronquer, & par conſéquent falſifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expreſſément réfuté. Le décret fut dreſſé comme on put.

Le docteur *Tamponnet* fit la préface de la cenſure; & comme elle était en latin, il y fit quelques ſolécіſmes. Il eut d'ailleurs la prudence d'appeler ouvrage

de ténèbres la thèſe qui avait été ſoutenue en pleine ſorbonne, en préſence de près de mille perſonnes. Une choſe embarraſſa *Tamponnet* & ſes confrères : ce fut de ſe diſculper d'avoir approuvé auparavant avec unanimité une thèſe qu'il fallait condamner. Pour cet effet, *Millet* imagina de dire que la thèſe avait été imprimée en trop petits caractères, & que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évaſion fut applaudie. On oubliait que la thèſe avait été examinée en manuſcrit par les députés. Mais lorſqu'il fut queſtion d'exprimer en latin que ladite thèſe avait été imprimée trop menu, la faculté ne put ſe tirer de ce pas : ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin une thèſe imprimée menu ; & ils députèrent vers le ſieur *le Beau*, profeſſeur de rhétorique, pour lui demander comment cette phraſe pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit : *Theſim fuſilium litterarum tenuitate digeſtam*. Alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la ſorbonne. Ses théologiens dreſſèrent le mandement, & ils y furent ſi embarraſſés, ils ſentirent ſi bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de *Prades* fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèſe était un complot tramé contre la religion par tous les auteurs de l'Encyclopédie. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très-certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèſe. Alors l'avocat-général d'*Ormeſſon* eut la cruauté de demander à la tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'chambre ; il

obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de *Prades* : décret rendu sans aucune formalité, contre un homme déjà convaincu par la sorbonne.

Cet abbé entièrement innocent, dont la thèse était celle de la sorbonne ; qui ne pouvait être coupable, puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter s'il était besoin ; lui qui est d'une famille qui a si bien servi l'Etat ; lui que la grand'chambre n'avait pu condamner, & contre qui le roi équitable n'avait point voulu sévir ; fut obligé de s'enfuir avec un de ses amis que les jésuites voulaient perdre aussi. Ils étaient tous deux tombés malades, & se trouvaient sans aucun secours ; ils ont souffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial sera assurément touché de commisération, en lisant cette suite de procédés affreux.

Il n'est pas étonnant qu'un vrai philosophe tel que le roi de Prusse, instruit de tous les maux qu'ont fait au monde les querelles théologiques, & convaincu de l'innocence d'un gentilhomme si indignement persécuté par les cabales des jésuites, l'ait pris sous sa protection. L'univers sait combien ce grand-homme est le protecteur de la raison & de l'innocence opprimée. Le public commence déjà à penser comme lui sur cette affaire ; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils se brisent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur *l'Ange* avait fait persécuter le respectable docteur *Wolf*, en qualité d'athée ; ce même roi de Prusse

écoutant le public & sa propre raison, l'a fait chancelier de l'université de Hall, avec une pension de trois mille écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent ; le public a parlé, & après plusieurs années ce tyran même a été puni.

En vain dans nos provinces libres, a-t-on voulu ôter à M. *Kœnig* la liberté de se défendre dans une affaire purement littéraire, contre un despote littéraire aussi orgueilleux que mauvais écrivain ; nous avons vu M. *Kœnig* accabler son adversaire par le poids de ses raisons. C'est une mauvaise voie que celle de l'autorité quand il s'agit de science, & la vérité triomphe toujours avec le temps. (1)

A M. DUPONT,

AUTEUR DES EPHEMERIDES DU CITOYEN.

Sur le poëme des Saisons.

A Ferney, ce 7 juin 1769.

VOUS donnez à M. de *Saint-Lambert* les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen, & d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, &

(1) M. de *Voltaire* a désavoué constamment le *Tombeau de la Sorbonne* qu'on lui a constamment attribué. On n'y reconnaît ni sa manière ni son style : s'il y a eu quelque part c'est d'avoir corrigé l'ouvrage, & tout au plus d'y avoir ajouté quelques traits.

qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuſes au gouvernement, à la réputation des particuliers, & à l'honneur des lettres, a mandé que le poëme français *des ſaiſons* eſt inférieur au poëme anglais de *Thompſon*. S'il m'appartenait de décider, je donnerais ſans difficulté la préférence à M. de *Saint-Lambert*. Il me paraît non-ſeulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les ſaiſons, & le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans & plus rians : je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes ſurmontée. Les vers blancs ſont ſi aiſés à faire qu'à peine ce genre a-t-il du mérite ; l'auteur alors pour ſe ſauver de la médiocrité & de la langueur proſaïque, eſt obligé d'employer ſouvent des idées & des expreſſions giganteſques par leſquelles il croit ſuppléer à l'harmonie qui lui manque.

Deſpréaux recommandait dans le grand ſiècle des arts, qu'on polît un écrit.

> Qui dit, ſans s'avilir, les plus petites choſes,
> Fit des plus ſecs chardons des œillets & des roſes,
> Et ſut même aux diſcours de la ruſticité
> Donner de l'élégance & de la dignité.

Je penſe que M. de *Saint-Lambert* a pleinement exécuté ce précepte : peut-on exprimer avec plus de juſteſſe & de nobleſſe à la fois l'action du laboureur ?

> Et le ſoc enfoncé dans un terrain docile
> Sous ſes robuſtes mains ouvre un ſillon fertile.

Voyez comme il peint auprès de ſes brebis & de ſon chien,

> La naïve bergère aſſiſe au coin d'un bois,
> Et roulant le fuſeau qui tourne ſous ſes doigts.

Comme toutes ces peintures ſi vraies & ſi riantes ſont encore relevées par la comparaiſon des travaux champêtres avec le luxe & l'oiſiveté des villes !

> Tandis que ſous un dais la molleſſe aſſoupie,
> Traîne les longs momens d'une inutile vie.

Thompſon, que d'ailleurs j'eſtime beaucoup, a-t-il rien de comparable ?

Je ne ſais même s'il eſt poſſible qu'un habitant du nord puiſſe jamais chanter les ſaiſons auſſi-bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le ſujet manque à un écoſſais tel que *Thompſon ;* il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par *Théocrite*, par *Virgile*, origine joyeuſe des premières fêtes & des premiers ſpectacles, eſt inconnue aux habitans du cinquante-quatrième degré. Ils cueillent triſtement de miſérables pommes ſans goût & ſans ſaveur ; tandis que nous voyons ſous nos fenêtres cent filles & cent garçons danſer autour des chars qu'ils ont chargés de raiſins délicieux : auſſi *Thompſon* n'a pas oſé toucher à ce ſujet, dont M. de *Saint-Lambert* a fait de ſi agréables peintures.

Un grand avantage de notre poëte philoſophe, c'eſt d'avoir moins parlé aux ſimples cultivateurs qu'aux ſeigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vaſſaux, encourager leurs mariages, & être heureux du bonheur d'autrui loin de l'inſolente rapacité des oppreſſeurs ; il s'élève contre ces oppreſſeurs avec une liberté & un courage reſpectables.

Je ſais bien qu'il y a des ames auſſi baſſes que jalouſes, qui pourront me reprocher de rendre à

M. de *Saint-Lambert* éloges pour éloges, & de faire avec lui trafic d'amour-propre. Je leur déclare que je ne ſaurais l'en eſtimer moins quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux ; je ſuis ſûr d'être plus juſte qu'eux. Je raye les louanges qu'il a daigné me donner, & je n'en vois que mieux ſon mérite.

Je regarde ſon ouvrage comme une réparation d'honneur que le ſiècle préſent fait au grand ſiècle paſſé pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes abſurdes, à tant de ſyſtèmes impertinens ; à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la groſſiéreté, l'inſolence, & le ridicule, étaient la ſeule morale, & qui ſeront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, Monſieur, de vous parler à préſent de la réflexion que vous faites ſur les chaumières des laboureurs, ſur ces *cabanes*, ſur ces aſiles du pauvre ; vous condamnez ces expreſſions dans le poëme des ſaiſons que vous eſtimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites avec très-grande raiſon qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur conſidérable ; qu'il lui faut des écuries commodes, des étables faites avec ſoin, des granges vaſtes & ſolides, des laiteries voûtées & fraîches &c.

Oui ſans doute, Monſieur, & perſonne n'eſt entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale : perſonne n'a mieux fait ſentir combien un laboureur doit être cher à l'Etat. J'ai l'honneur d'être laboureur, & je vous remercie du bien que vous dites de nous ; mais puiſqu'il s'agit ici de fermiers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers-généraux du

bail

bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne, & vous verrez que les termes de chaumière, de cabane ne font que trop convenables ; les logemens des plus gros laboureurs en Picardie & dans d'autres provinces, ont des toits de chaume.

Rien n'eft plus beau, à mon gré, qu'une vafte maifon ruftique, dans laquelle entrent & fortent par quatre grandes portes cochères des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne ; les colonnes de chêne qui foutiennent toute la charpente font placées à des diftances égales fur des focles de roche ; de longues écuries règnent à droite & à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent un côté avec leurs geniffes ; les chevaux & les bœufs font de l'autre ; leur pâture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immenfes ; les granges où l'on bat les grains font au milieu ; & vous favez que tous les animaux logés chacun à leur place dans ce grand édifice, fentent très-bien que le fourrage, l'avoine, qu'ils renferment, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture font les baffes-cours & les bergeries ; au nord font les preffoirs, les celliers, la fruiterie ; au levant les logemens du régiffeur & de trente domeftiques ; au couchant s'étendent les grandes prairies pâturées & engraiffées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux & à pepins, font encore une autre richeffe. Quatre ou cinq cents ruches font établies auprès d'un petit ruiffeau qui arrofe ce verger ; les abeilles donnent au poffeffeur une récolte confidérable de miel & de cire,

ſans qu'il s'embarraſſe de toutes les fables qu'on a débitées ſur ce peuple induſtrieux, ſans rechercher très-vainement ſi cette nation vit ſous les lois d'une prétendue reine, qui ſe fait faire ſoixante à quatre-vingts mille enfans par ſes ſujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue; les feuilles nourriſſent ces vers précieux qui ne ſont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaſte enceinte eſt fermée par un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat & la vue.

La cour & les baſſe-cours ont d'aſſez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en eſt quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; & je vous avouerai même ſans vanité que la mienne reſſemble en quelque choſe à celle que je viens de vous dépeindre; mais de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous ſavez bien que le nombre des pauvres laboureurs & des métayers qui ne connaiſſent que la petite culture, ſurpaſſe des deux tiers au moins le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voiſinage des camarades qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, & qui n'ont que deux vaches: il y en a dans toutes les provinces, qui ne ſont pas plus riches. Soyez très-ſûr que leurs maiſons & leurs granges ſont de véritables chaumières où habite la pauvreté: il eſt impoſſible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs miſérables aſiles; car après avoir payé tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dixme du produit clair & net de leurs champs; & ce qui eſt

appelé dixme très-improprement, eſt réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant quand un payſan trouve un ſeigneur qui le met en état d'avoir quatre bœufs & deux vaches, il croit avoir fait une grande fortune : en effet il a de quoi vivre & rien au-delà ; c'eſt beaucoup pour lui & pour ſa famille ; & cette famille connaît encore la joie, elle chante dans les beaux jours & dans les temps de récolte.

Ne fachons donc pas mauvais gré, Monſieur, à l'aimable auteur des *ſaiſons* d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il eſt certain qu'ils ſeraient tous plus à leur aiſe ſi les ſeigneurs habitaient leurs terres neuf mois de l'année comme en Angleterre : non-ſeulement alors les poſſeſſeurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par généroſité à ceux qui ſouffrent, mais ils en feraient toujours par néceſſité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes, rend ſervice à la patrie.

Je ſais bien qu'il y a plus de deux cents mille ames à Paris qui s'embarraſſent fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames ſoupant avec leurs amans au ſortir de l'opéra comique, ne s'informent guère ſi la culture de la terre eſt en honneur ; & beaucoup de bourgeois qui ſe croient de bonnes têtes dans leur quartier, penſent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes ſur l'hôtel-de-ville ſoient payées ; ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui les payons, & que c'eſt nous qui les feſons vivre.

Le gouvernement nous doit toute ſa protection ; c'eſt un crime de lèſe-humanité de gêner nos travaux ;

c'en eſt un de nous condamner encore dans certains temps de l'année à une honteuſe & funeſte oiſiveté, deux ou trois jours de ſuite : on nous oblige de refuſer après midi à la terre les ſoins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel ; on encourage nos manœuvres à perdre leur raiſon & leur ſanté dans un cabaret, au lieu de mériter leur ſubſiſtance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie, mais il ne l'a pas été aſſez : hé, qui peut réformer tout !

Eſt quadam prodire tenus ſi non datur ultra.

Je n'en dirai pas davantage, Monſieur, ſur des ſujets que vous & vos aſſociés avez ſi bien approfondis pour l'avantage du genre-humain.

Fin du troiſiéme & dernier Volume.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du troisième Volume.

